

696 JUILLET-SEPTEMBRE 2020

choisir

REVUE CULTURELLE D'INFORMATION ET DE RÉFLEXION

Écouter
la voix du bonheur

Le langage
des couleurs



Illustration de la couverture

Pêcheur à la coquille, par Jean-Baptiste Carpeaux (1827-1875).

Le marbre original date de 1857 et constitue le premier envoi de Carpeaux après qu'il eut gagné le Prix de Rome. Ici, moulage en plâtre réalisé par Charles Laurent, élève de Carpeaux. Musée des Beaux-Arts de Valenciennes.

© Vassil/Wikimedia

Illustrations pleine page

p. 4 : Sao Beach, Vietnam

© Pascal Deloche / Godong

p. 34 : © PxHere

p. 56 : Salle de classe de l'école secondaire *Army Day*, Enugu (Nigeria)

© Didier Ruef

p. 68 : © Illustration, Nicolas Fossati

Dos de couverture

Francis James, *Prière pour que les autres aient le bonheur*, juin 1898.

Ce poème est le premier de la série des *Quatorze prières* du poète français (1868-1938).

Texte choisi par Claudine Mussawir

Sommaire

choisir

REVUE CULTURELLE JÉSUISTE D'INFORMATION
ET DE RÉFLEXION FONDÉE EN 1959

Direction

Pierre Emonet sj

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Céline Fossati, journaliste
Av. du Mail 14B – 1205 Genève
redaction@choisir.ch
tél. +41 22 808 04 19

Conseil de rédaction

Beat Altenbach sj, Raphaël Broquet, Bruno Fuglistaller sj,
Stjepan Kusar, Étienne Perrot sj, Luc Ruedin sj

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
rue Jacques-Dalphin 18 – 1227 Carouge (Suisse)
administration@choisir.ch
tél. +41 22 827 46 76

Tarifs

Édition papier + web 1 an
Tarif normal: Frs 55.–
Tarif réduit (étudiants, apprentis, AVS, AI): Frs 48.–
Europe: Frs 60.–
Autres pays: Frs 65.–
Abonnement de soutien: Frs 80.–
Prix au numéro: Frs 13,50 (+ port)

Site Web

www.choisir.ch

Maquette

GRAFIX Communication visuelle
rue Hans-Geiler 2a, 1700 Fribourg

Mise en page et impression

Imprimerie Fiorina
rue de Scex 34, 1950 Sion



ÉDITORIAL

Le bonheur à l'école du virus par Pierre Emonet sj 3

BONHEUR

SPIRITUALITÉ

Le ciel sur la terre : là où ça chante par Yvan Mudry 5

BIBLE

Une promesse paradoxale par Jacques Trublet sj 8

PHILOSOPHIE

Coûteux phantasme par Étienne Perrot sj 13

TÉMOIGNAGE

Le champagne de Sr Emmanuelle par Lucienne Bittar 17

TÉMOIGNAGE

Partir les mains pleines par Rachel Wicht 20

RELIGIONS

Désirs, fatalité, liberté, un éclairage hindou
par Jacques Scheuer sj 22

LETTRES

Utopie des Lumières par Michel Porret 26

SCIENCES

Le goût de l'effort et de la récompense
entretien avec Sébastien Bouret par Céline Fossati 30

COULEURS

SCIENCES

Les animaux nous en mettent plein la vue
par Chloé Laubu 35

HISTOIRE

Manger avec les yeux peut être trompeur
par Annick Chevillot 39

SOCIÉTÉ

Des illusions aux effets réels entretien avec
le designer Jean-Gabriel Causse par Lucienne Bittar 44

ARTS

À la Collégiale de Romont
chaque heure est différente par Stefan Trümpler 48

PHOTOGRAPHIE

Une histoire de valeurs par Nathalie Boulouch 52

CULTURE

REPORTAGE

Au nom de Dieu: le Biafra aujourd'hui par Didier Ruef 57

LETTRES

Pipou (inédit) par Bernard Utz 65

LIVRES OUVERTS 69

... S'il y a beaucoup de saintes gens qui n'aiment pas danser,
Il y a beaucoup de saints qui ont eu besoin de danser,
Tant ils étaient heureux de vivre :
Sainte Thérèse avec ses castagnettes,
Saint Jean de la Croix avec un Enfant Jésus dans les bras,
Et saint François, devant le pape.

Si nous étions contents de vous, Seigneur,
Nous ne pourrions pas résister
À ce besoin de danser qui déferle sur le monde,
Et nous arriverions à deviner
Quelle danse il vous plaît de nous faire danser
En épousant les pas de votre Providence.

Car je pense que vous en avez peut-être assez
Des gens qui, toujours, parlent de vous servir
Avec des airs de capitaines,
De vous connaître avec des airs de professeurs,
De vous atteindre avec des règles de sport.
De vous aimer comme on s'aime dans un vieux ménage.

Un jour où vous aviez un peu envie d'autre chose,
Vous avez inventé saint François,
Et vous en avez fait votre jongleur.
À nous de nous laisser inventer
Pour être des gens joyeux qui dansent leur vie avec vous ...

Madeleine Delbrêl
(in *Nous autres gens des rues*)

Éditorial

Le bonheur à l'école du virus

Pierre Emonet sj
directeur

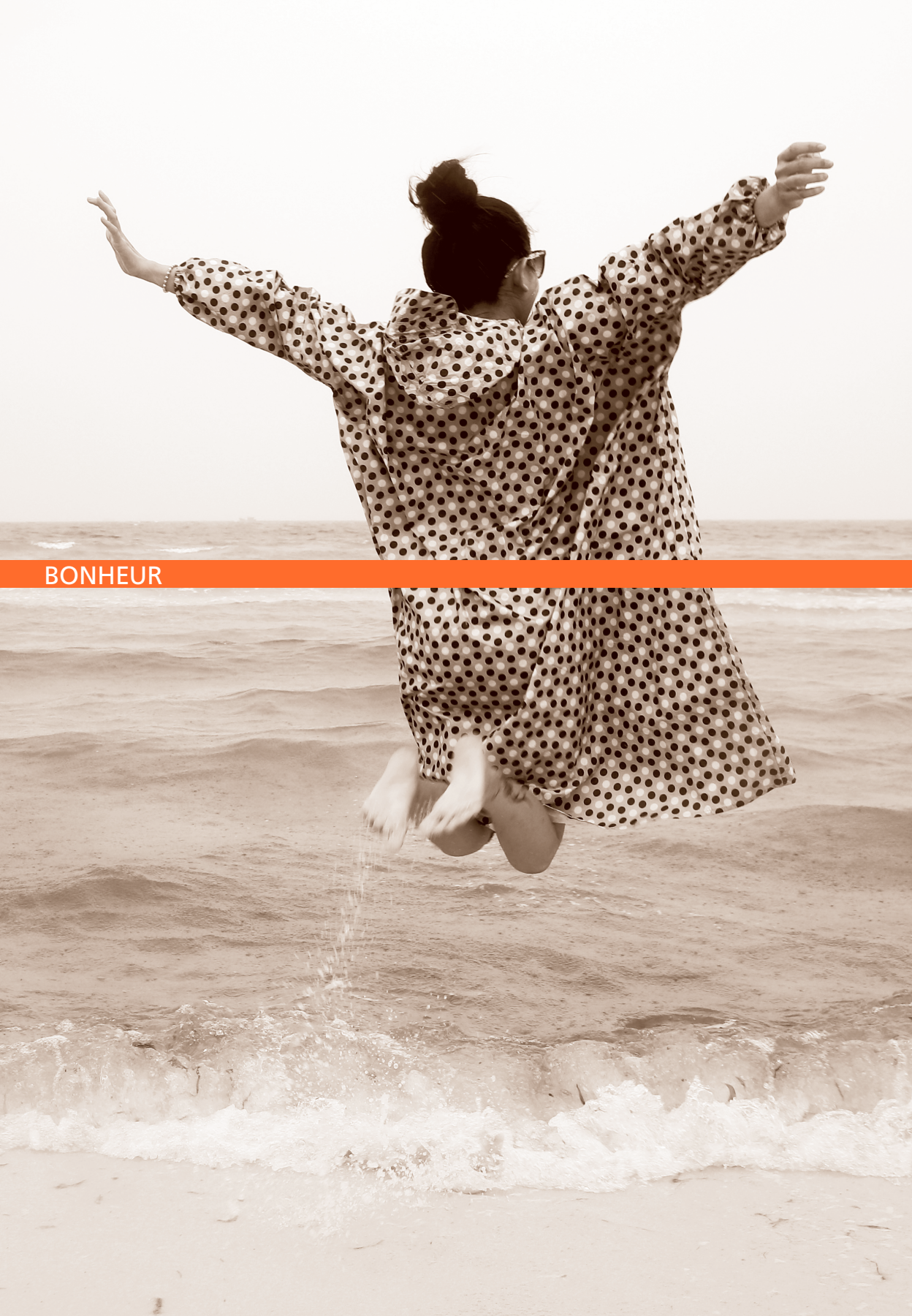
Le bonheur ne s'achète pas. Le savelier de la fable en a fait l'amère expérience. Dégrisé, il a rendu au financier son argent et ses soucis. Le bonhomme La Fontaine ne nous a rien appris, mais on ignore peut-être que le bonheur s'enseigne à l'université. En Amérique évidemment ! Dans la très prestigieuse Université de Yale, depuis janvier 2018, vous pouvez apprendre comment vivre heureux. Le succès du cours est à la mesure des espoirs éveillés. Le nombre croissant des inscriptions n'a pas son égal dans toute l'histoire de l'Université, vieille pourtant de 300 ans. Au programme, l'inévitable panoplie des recettes psychosomatiques, pour aboutir, finalement, au critère décisif d'une vie heureuse : le lien social ou l'ouverture au prochain.

La recette pourrait paraître ringarde et moralisante, si la récente expérience du confinement ne nous en avait pas administré la preuve par l'acte. Pour la majorité des confinés, la leçon a été convaincante. Sans fréquenter l'université, ils ont compris

que le chemin du bonheur passe par le prochain. Privée de relations, la vie devient vite insupportable. La personne est malheureuse lorsqu'elle n'a pas d'autre voisin qu'elle-même. Si des moments de solitude peuvent être bienfaisants, le repli narcissique étouffe tout aussi sûrement que le virus. On en meurt, en dépit de tout ce qu'il est possible de posséder ou d'accumuler en une vie. Parce que l'homme est viscéralement un être social, seule la présence de l'Autre apaise sa nostalgie congénitale. Les sages l'ont enseigné, l'expérience le prouve. Bienheureux ceux qui se quittent eux-mêmes pour se tourner vers les autres. Nous voilà invités à toutes ces sorties de soi que l'Évangile appelle des instants de bonheur, les Béatitudes.

Depuis les origines, la soif du bonheur tourmente Adam, telle une blessure que seule « une aide qui lui corresponde » peut guérir. Malgré l'environnement paradisiaque dans lequel il se trouve, le bonheur n'est pas au rendez-vous. Reste une béance. Le premier cri de bonheur n'éclatera dans le monde qu'avec l'apparition de l'Autre, Ève en l'occurrence, la chair de sa chair, le complément d'être qui lui permet d'exister pleinement. *Je est un autre*, a dit le poète.

Choisir s'interroge sur ce que le bonheur peut bien signifier, en questionnant l'argent séducteur, les sages prometteuses, qu'elles soient bibliques, hindoues ou bouddhistes, les utopies littéraires, les moments de petits ou grands bonheurs jusqu'au seuil de la mort. Autant d'approches suggérées, avec la conviction qu'il revient à chacun de réussir sa sortie vers le bonheur. Un dossier sur les couleurs, étincelles de bonheurs, évoquera le paradis perdu ou à venir. ■



BONHEUR

Bonheur

Le ciel sur la terre : là où ça chante

Yvan Mudry, Lausanne
journaliste et essayiste

« Le cœur me bat d'être là / dans le paradis des jours. »¹ En deux vers, le poète dévoile ce qu'il y a à savoir sur ces lieux énigmatiques où le ciel s'invite sur la terre. Oui, la porte de tels lieux s'ouvre bel et bien parfois devant nous, et en associant éden et rythme cardiaque, il nous souffle que le bonheur est affaire de vibration, mieux, de résonance : nous y goûtons quand je ne sais quoi vient à nous et nous emporte en élargissant et en élargissant encore l'espace devant nous.

Le poète est le meilleur des guides, parce qu'en évoquant un instant de bonheur, il réveille en nous des souvenirs, et ceux-ci nous en disent plus que tous les savants sur des expériences qui nous dépassent. Qu'une heure vécue en Terre promise nous revienne en mémoire, et nous nous posons spontanément la question : « Pourquoi notre cœur battait-il ? »

Peut-être, tout simplement, parce que « dans [cet] autre monde / nos bouches s'enivraient / de l'odeur de l'herbe ». ² Parce que, devant nos yeux ravis, la lumière s'était « prise » à des

gouttes de pluie égarées sur la vitre. Parce que c'était comme si la tâche pleine de sens à laquelle nous nous adonnions s'effectuait toute seule. Parce qu'un événement inespéré s'était produit, qui avait rebattu les cartes de notre quotidien. Parce que l'amour avait fait irruption dans notre vie... En d'autres termes, quelque chose était venu à nous, et nous avions accédé au royaume de la joie.

Un heureux accord

Mais pourquoi nous sommes-nous réjouis de la sorte ? Les souvenirs nous le font entrevoir du dedans : parce que, d'une manière ou d'une autre, une soif profonde était étanchée. Plus précisément, un désir primordial mais relégué à l'arrière-plan (le désir de bonheur qui nous anime tous) était comblé par le truchement de quelque chose qui nous aurait sans doute laissés indifférents à une autre occasion. À l'heure de son assouvissement, ce désir pouvait enfin se dévoiler à nous sans nous infliger une blessure qui nous aurait terrassés.

Tout compte fait, il y avait eu coïncidence entre une attente intime et quelque chose qui s'était inscrit dans notre quotidien. Plus encore, entre cette « chose » comme jaillie de nulle part et nous, s'était produit un phénomène de résonance, pour reprendre une expression du philosophe Hartmut Rosa.³ Nous nous étions ainsi retrouvés à l'unisson de ce qui se présentait à nous.

Pour utiliser une image un peu différente, proposée par un autre penseur,⁴ un heureux accord s'était produit, parce que nous avions répondu favorablement, de tout notre être, à un appel. Nous étions entrés dans un dialogue dont nous n'avions pas l'initiative, et nous avions acquiescé. Ou encore, nous avions dit *oui* à une invitation et nous nous étions re-

Le théologien Yvan Mudry est l'auteur de divers livres empreints de spiritualité. Ainsi de son dernier ouvrage, *Le paradis des jours*, recensé à la p. 69 de ce numéro.

Bonheur

Le ciel sur la terre : là où ça chante

trouvés dans une maison en fête. Ainsi, au paradis, « ça chante ».

Un espace ouvert

En continuant à nous interroger sur les heures étoilées qui émaillent notre vie, nous pouvons en apprendre davantage sur ce lieu. Où nous trouvons-nous lorsque nous connaissons le bonheur ? Dans un espace qui n'est pas étroitement circonscrit, qui paraît même dépourvu de limites. C'est pourquoi, lorsque la joie s'offre, nous avons l'impression qu'elle est appelée à s'intensifier, comme si nous pouvions aller plus loin, plus haut, plus profond. Les alentours s'ouvrent à nous, comme s'ils étaient eux aussi dans l'allégresse.

La réalité s'étend ainsi au-delà des limites du visible. L'avenir et le passé s'inscrivent désormais en elle. Et

c'est pourquoi Rainer Maria Rilke peut appeler cet espace « l'ouvert » et Philippe Jaccottet écrire qu'en lui « s'entretiennent le visible et l'invisible, les choses de la nature, les bêtes, les êtres humains, vivants et morts, et leurs paroles, anciennes ou nouvelles ».⁵

Il ressort de tout cela que les terres azurées ont également cette caractéristique : lieux d'innombrables événements, elles sont comme parcourues de mouvements plus ou moins visibles. Ce qui vient à nous dans les heures étoilées tient de la goutte d'eau projetée par un torrent qui ne cesserait de couler. Le paradis est ainsi l'espace du don, don reçu d'une main qu'on ne voit pas, don octroyé sans rien attendre en retour. Autant y voir la terre de la gratuité, alors que les lieux ordinaires sont placés, eux, sous le signe du calcul et de l'intérêt.

Une autre particularité de l'éden apparaît ainsi : celui qui s'y trouve a les mains vides, des mains ouvertes dans lesquelles est déposé le plus beau cadeau, la manne, source de joie qui assouvit le désir profond. Aussi la porte du ciel ne s'ouvre-t-elle pas devant celui qui s'enor-



gueilli de ses biens, mais devant celui qui se sait dépourvu de ce qui compte le plus. Voilà pourquoi l'évangéliste peut écrire: «Heureux, vous les pauvres, car le Royaume de Dieu est à vous» (Lc 6,20).

Le lieu de Dieu

Pour approfondir encore l'analyse, écoutons pour terminer les témoignages des autres. Lisons ce compte-rendu d'un auteur médiéval, familier des heures étoilées: «Il m'arrive un bonheur que je ne saurais exprimer. [...] Mon esprit s'éclaire, mon cœur s'illumine, mes désirs sont dans l'allégresse. Je me vois dans un lieu que je ne connais pas et suis saisi à l'intérieur comme par les embrassements de l'amour.»⁶

Pour lui, pas de doute: la joie éprouvée est liée à un état amoureux. Des non-croyants ne feraient peut-être pas l'association, mais la majorité d'entre eux reconnaîtraient que dans l'éden où ils ont été reçus, c'en était fini de leur sentiment de solitude. Du coup ne s'étaient-ils pas retrouvés dans la meilleure compagnie qui soit, et leur cœur n'en a-t-il pas été bouleversé?

Lorsque la joie s'offre, nous avons l'impression qu'elle est appelée à s'intensifier, comme si nous pouvions aller plus loin, plus haut, plus profond.

Pour l'écrivain Robert Walser, l'affaire est entendue: lorsque, durant une promenade, il a été admis dans le paradis des jours, Dieu était là, avec lui. Quelle force dans sa description: au-dessus des maisons voletaient «l'Émotion et le Ravissement, comme des anges descendant du haut du ciel. Main dans la main flottaient, dans la fine vapeur, l'Amour et la Pauvreté. J'avais le sentiment que quelqu'un m'appelait par mon nom, ou bien m'embrassait ou m'apaisait,

c'était Dieu lui-même [...] qui posait le pied sur la route, pour la rendre indescriptiblement belle.»⁷

Pourquoi le témoignage du Biennois ne serait-il pas recevable? Pourquoi ne pas le croire, lorsqu'il ajoute ce dernier élément, troublant, à la description des lieux où le ciel se confond avec la terre: ceux-ci sont marqués non seulement du sceau de ce qui vient à nous et de l'amour, mais encore de celui de Dieu lui-même? Oui, ces lieux pourraient bien être des cantons du Royaume qui s'invite en nous, au milieu de nous, autour de nous. S'il en allait ainsi, plus aucun obstacle ne nous empêcherait de formuler cette hypothèse: paradis des jours et ciel de Dieu se recoupent sans doute. Ne le savions-nous pas d'emblée? ■

1 Henri Thomas, «Signe de vie», in *Poésies*, Paris, Gallimard 1970, p. 65.

2 Yves Bonnefoy, «La pluie d'été», in *Les planches courbes*, Paris, Gallimard 2001, p. 15.

3 Cf. Hartmut Rosa, *Résonance. Une sociologie de la relation au monde*, Paris, La Découverte 2018, 536 p., recensé par Yvan Mudry in *choisir* n° 691, avril-juin 2019. Cf. aussi Hartmut Rosa, *Aux racines de la crispation anti-migrants*, in www.choisir.ch, rubrique *Politique internationale*, article dans lequel le philosophe soutient que «la manière d'être au monde, individuellement et collectivement, est un succès lorsque des personnes entrent en résonance avec le monde, c'est-à-dire lorsqu'elles s'ouvrent à la rencontre et au contact avec l'autre, l'étranger, dont elles entendent la voix qu'elles souhaitent comprendre, et qu'elles sont en mesure de lui répondre, afin que se crée une relation d'échange».

4 Cf. Jean-Louis Chrétien, *L'appel et la réponse*, Paris, Éditions de Minuit 1992, 154 p.

5 Philippe Jaccottet, «Truinas, le 21 avril 2001», in *Œuvres*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade 2014, p. 1209.

6 Hugues de Saint-Victor, «Les arrhes de l'âme», in *Écrits spirituels du Moyen Âge*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade 2019, p. 227.

7 Robert Walser, *La promenade*, Paris, Gallimard 1987, p. 84.

Bonheur

Une promesse paradoxale

Jacques Trublet sj, Paris
professeur émérite d'exégèse biblique aux Facultés jésuites de Paris

BIBLE

Le bonheur est une notion relative. Sa recherche dans la Bible conduit même sur un sentier déconcertant. Selon les deux Testaments, il n'est pas le fruit de notre seul vouloir mais dépend aussi de Dieu. C'est ce qui le rend si aléatoire, mais aussi ce qui permet à l'Homme de gagner en sagesse. Car c'est dans le manque que le désir grandit, se transforme et se tourne vers Dieu.

En période de guerre ou d'épidémie, le bonheur consiste à se savoir chaque jour vivant et d'avoir de quoi subsister. En temps normal, même s'il varie en fonction des circonstances, on peut admettre la définition qu'en donne Aristote, qui mentionne pêle-mêle la noble naissance, le grand nombre et l'honnêteté des amis, la richesse, le mérite et le grand nombre d'enfants, la belle vieillesse, la santé, la beauté, la vigueur, la grandeur, l'aptitude agonistique, la réputation, les honneurs, la chance, les vertus cardinales. On pourrait d'ailleurs relever les 45 emplois du

mot *asher'*, « heureux », dans la Bible (dont 26 fois dans les Ps; 7 fois dans Pr et 3 fois dans Is) ou de synonymes qui confirment le diagnostic d'Aristote.¹ L'originalité de la Bible est sans doute ailleurs, à la fois dans la source du bonheur qu'elle indique et dans la transformation de l'objet du désir.

Bénédiction et sagesse

Selon la Thora, la source du bonheur est dans la bénédiction que Dieu accorde à ses élus. Mais qu'est-ce que la bénédiction ? Claus Westermann remarque avec finesse que « la bénédiction équivaut à ce que de nos jours nous appelons le succès. C'est une notion insaisissable... L'un réussit, l'autre non, et toutes les méthodes pour réussir ne changent rien à cela. La bénédiction dans la Bible est une force dont l'homme ne dispose en aucune manière, qui descend sur lui. Elle agit non seulement sur l'homme, mais sur tout être vivant et même sur toute créature.

La bénédiction est une source de croissance. Elle est efficace dans la fécondité sous trois formes : la fécondité du sein maternel, des troupeaux et de la terre. Cette triple fécondité est nette dans Dt 7,13 : « Il t'aimera, te bénira, te rendra nombreux et il bénira le fruit de ton sein et le fruit de ton sol, ton blé, ton vin nouveau et ton huile, tes vaches pleines et tes brebis mères, sur la terre qu'il a juré à tes pères de te donner. »²

Selon les Sages, ce qui procure le bonheur... c'est la sagesse. Salomon obtient tout ce qu'il désire parce qu'il ne l'a pas demandé mais qu'il a demandé la sagesse ; grâce à elle, il a eu tout le reste, la chance lui a souri. Le songe de Salomon à Gabaon est programmatique sur ce point (1 R 3,9-13) : « Il te faudra donner à ton serviteur un cœur qui ait de l'entendement pour gouverner ton peuple,

À Henri Madelin, compagnon et ami depuis 1958, décédé du Covid-19 le 8 avril 2020.

pour discerner le bien du mal ; qui, en effet, serait capable de gouverner ton peuple, ce peuple si important ? » Cette demande de Salomon plut au Seigneur. Dieu lui dit : « Puisque tu as demandé cela et que tu n'as pas demandé pour toi une longue vie, que tu n'as pas demandé pour toi la richesse, que tu n'as pas demandé la mort de tes ennemis, mais que tu as demandé le discernement pour gouverner avec droiture, voici, j'agis selon tes paroles : je te donne un cœur sage et perspicace, de telle sorte qu'il n'y a eu personne comme toi avant toi, et qu'après toi, il n'y aura personne comme toi. Et même ce que tu n'as pas demandé, je te le donne : et la richesse, et la gloire, de telle sorte que, durant toute ta vie, il n'y aura personne comme toi parmi les rois. »

La bénédiction dans la Bible est une force dont l'homme ne dispose en aucune manière, qui descend sur lui. Elle est une source de croissance.

Promesses et démentis

Tous les biens qui contribuent au bonheur sont, dans la Bible, de l'ordre de la promesse et soumis à l'attente et aux aléas de l'histoire. Ce qui va contribuer à affiner le désir du peuple d'Israël. Dieu promet le bonheur, mais les biens qui y contribuent se font attendre.

Abraham sera le père d'une multitude, mais l'enfant de la promesse ne viendra qu'au terme d'un long parcours. Au peuple sorti d'Égypte, Dieu promet une terre, mais il faudra quarante ans de migration et d'attente dans le désert avant de la posséder. Les promesses annoncent des ciels nouveaux et une terre nouvelle, voire un Messie, mais les signes annonciateurs sont maigres.

Ce mode de fonctionnement ouvre sur un à-venir plutôt incertain, qui conduit à remettre le bonheur à la fin des temps et à faire désirer, en attendant, un bonheur moins matériel.

Un deuxième facteur joue dans ce sens. L'histoire apporte trop de démentis à ces promesses. Israël a pu croire qu'avec la conquête de la terre promise et l'avènement de la royauté, un mouvement irréversible était impulsé et que désormais les promesses s'accomplissaient. Il ne pouvait nier que la descendance nombreuse promise aux patriarches et la promesse d'une terre s'étaient en partie réalisées avec Josué et la conquête. Mais à l'époque des Judges, le peuple est retombé sous la domination de tribus plus puissantes, en l'occurrence celles des Philistins.

Puis est revenue une ère d'expansion et de paix avec David et Salomon, et l'impression que les promesses se réalisent et que l'attente est à son terme. Mais de nouveau, c'est la désillusion. Les années qui suivent le règne de Salomon se présentent un peu comme une descente inéluctable vers la perte de tous les biens acquis. Avec l'exil, plus rien ne subsiste : le temple est détruit, le pays est occupé, l'indépendance nationale perdue et le peuple retombe dans une situation qui semble bien s'apparenter à la captivité égyptienne.

De nouveau, au retour d'exil, Israël s'imagine revenir à la situation antérieure, mais il doit très vite déchanter car l'histoire lui inflige un cuisant démenti ... jusqu'au jour où le Christ vient accomplir les promesses, mais de façon déconcertante et quelque peu en dehors des schèmes que le peuple s'était forgés.

Bonheur

Une promesse paradoxale

Quintessence du bonheur

Deux facteurs vont faire émerger une nouvelle conception du bonheur en Israël. Les énumérations du Deutéronome revenaient à ceci : « Tout ce que votre cœur désire (richesse, enfants, terre, prospérité), vous l'obtiendrez, mais vous ne serez pas pour autant rassasié, car le bonheur est d'un autre ordre. Les biens matériels montrent leurs limites à rassasier le cœur de l'homme. »

Qohélet d'ailleurs a possédé tout ce que l'on peut désirer, il a réalisé tous ses rêves ; cependant, face à la mort qui ravit tout cela, il déclare vain toute forme d'avoir ; ce n'est que du vent. Plus positivement, des gens - qu'on désignera plus tard comme les pauvres (*anawim*) de YHWH - découvrent dans les moments de détresse que le vrai bonheur consiste à vivre en présence de YHWH. Le désir de Dieu devient la quête ultime. Un certain nombre de psaumes mentionnent ce thème, mais c'est sans doute le psaume 73 qui le développe le plus longuement (voir p. 12).

Profondeur des béatitudes

Cette notion du bonheur est développée avec le Christ sous la forme des béatitudes. Le Nouveau Testament en dénombre trente-sept, mais celles du Discours sur la montagne (Mt 5,3-12) et du Discours dans la plaine (Lc 6,20-26) tranchent avec toutes les autres à la fois par leur contenu et par leur présentation.

Les neuf béatitudes de Matthieu et les quatre de Luc se distinguent par leur structure bien typée : heureux + ceux qui + ils seront. Les biblistes ont longtemps interprété cette construction comme énonçant une condition pour obtenir une récompense : « Si tu es pauvre, alors tu auras le royaume de Dieu », ou comme un renversement de la situation actuelle dans le monde à venir : « Heureux êtes-vous d'être pauvres maintenant, car vous serez comblés dans le Royaume, voire dans l'au-delà. » Mais on peut comprendre cette structure comme une déclaration faisant office de promesse, et donc de motivation. C'est justement parce que le bonheur promis est paradoxal qu'il faut le motiver : « à ceux qui souffrent est promise la joie ».

En général, on répartit les béatitudes de Matthieu en deux groupes de quatre béatitudes, le premier concernant l'amour de Dieu et le deuxième l'amour du prochain. Mais cet arrangement laisse de côté la neuvième béatitude et offre une classification qui ne rend pas compte de l'originalité de l'évangéliste.

Dans un article stimulant, auquel je joins des réflexions échangées par courriel, Michel Gourgues³ offre un autre découpage qui tient compte à la fois du contenu des béatitudes et de leur vocabulaire. Elles se répartissent ainsi en trois catégories et non en deux. Et à chaque fois, leur niveau de profondeur augmente. Dans les deux premières séries, il s'agit d'attitudes à adopter ou de buts à atteindre, tandis que dans la dernière, il s'agit d'expériences malheureuses dont nous sommes victimes.

Trois d'entre elles concernent l'amour pour Dieu. *La pauvreté en esprit* est ce qui permet d'instaurer une relation avec Dieu, de nous désencombrer de nous-mêmes pour nous ou-

vrir à lui; c'est exactement l'attitude des pauvres de YHWH.

Avoir faim et soif de justice permet à notre relation de durer dans le temps. Matthieu affectionne ce mot de justice - il l'emploie une vingtaine de fois -, et sa sémantique, en chaque cas, connote la conformité à la volonté de Dieu: par exemple quand Jésus dénonce les exactions des Pharisiens qui ont versé « le sang des justes répandu sur la terre, depuis le sang d'Abel le juste jusqu'au sang de Zacharie que vous avez assassiné entre le sanctuaire et l'autel » (Mt 23,35).

Puis vient *la pureté de cœur* - exact pendant de la pauvreté en esprit - qui ouvre à la plénitude de cette relation, c'est-à-dire que Dieu prend toute la place dans nos vies. Nous trouvons la même formulation dans le grec du psaume 23,4: « L'homme pur de cœur est celui qui ne commet pas le mal. »

Trois autres béatitudes concernent l'amour de l'autre. *Les doux* sont ceux qui n'agressent pas leur prochain. On pourrait penser que cette béatitude est un doublet de la première, car le mot hébreu (*anawim*) est souvent rendu en grec par doux comme dans le psaume 36,11: « Les doux auront la terre en héritage et jouiront d'une paix totale. » Mais de fait elle décrit une attitude à l'égard du prochain, si l'on tient compte des autres emplois dans la Bible grecque où ce mot a souvent pour antonyme la violence. Moïse est qualifié de doux, car il refuse de s'emporter contre Myriam (Nb 12,3). Dans les deux autres emplois matthéens, il renvoie à l'attitude non violente de Jésus (Mt 11,29 et 21,5). Ailleurs dans le Nouveau Testament, cette racine indique bien un rapport à autrui non violent.

Viennent ensuite *les miséricordieux*, ceux qui sont agressés mais qui, au lieu de rendre le mal pour le mal, pardonnent à leur agresseur (Mt 6,14-15), et *les artisans de paix*, qui vont jusqu'à aimer leurs ennemis. Chez Matthieu, cela concerne l'amour des ennemis: « Aimez vos ennemis pour devenir les fils de votre Père. »

Enfin, la troisième catégorie des béatitudes vise des situations malheureuses. Ce groupe ne propose pas un idéal à atteindre, mais reflète des expériences dont nous sommes victimes. *Les affligés* sont ceux qui subissent les blessures de la vie et qui n'ont que leurs larmes pour pleurer, mais qui seront consolés. Les deux autres parlent de persécution pour la justice ou « à cause du Christ », ce qui permet de les considérer comme une marque de Dieu, mais subie, non choisie.

L'intimité avec Dieu

Force est de constater que l'Ancien et le Nouveau Testaments auront contribué à transformer la notion de bonheur! Celui-ci ne peut jamais se ramener à des biens matériels ou psychologiques, mais trouve sa source dans l'intimité avec Dieu qui seule rend possible d'affronter le malheur.

Jésus ne se contenta pas de proclamer les béatitudes, il les a lui-même vécues. En effet, on peut voir dans les béatitudes le portrait de Jésus et relire le message évangélique en les prenant comme clés de lecture. Le bonheur promis par le Christ est aussi paradoxal que le Christ l'est lui-même.■

1 Aristote, *Rhétorique*, 1360b-1362a, 329-323 av. J.-C.

2 Claus Westermann, *Mille ans et un jour*, Paris, Cerf 1975, pp. 45-46.

3 Michel Gourgues, « Sur l'articulation des Béatitudes matthéennes (Mt 5.3-12) : une proposition », in *New Testament Studies* 44, 1998, 340-356.

Psaume 73

« ... J'avais presque perdu pied, un rien, et je faisais un faux pas,
car j'étais jaloux des parvenus, je voyais la chance des impies.

Ils ne se privent de rien jusqu'à leur mort,
ils ont la panse bien grasse. (...)

Leur œil apparaît-il malgré leur graisse,
les visées de leur cœur y sont transparentes. (...)

Et les voilà ces impies,
qui, toujours tranquilles, accroissent leur fortune !
En vérité, c'est en vain que j'ai gardé mon cœur pur
et lavé mes mains en signe d'innocence.

J'étais frappé chaque jour, corrigé chaque matin. (...)

Alors que j'avais le cœur aigri, les reins transpercés,
moi, stupide, ne comprenant rien,
j'étais comme une bête, mais j'étais avec toi.

Car je suis toujours avec toi : tu m'as saisi la main droite,
tu me conduiras selon tes vues, tu me prendras derrière la Gloire.

Qui aurais-je au ciel ?

Puisque je suis avec toi, je ne me plains pas sur terre.
J'ai le corps usé, le cœur aussi ; mais le soutien de mon cœur,
mon patrimoine, c'est Dieu pour toujours. (...)
Mon bonheur à moi, c'est d'être près de Dieu ;
j'ai pris refuge auprès du Seigneur DIEU... »

(traduction TOB)

Bonheur

Coûteux phantasme

Étienne Perrot sj, Lyon
économiste

PHILOSOPHIE

L'argent fait-il le bonheur? Non, bien sûr! C'est bien connu. Un doute cependant surnage. Outre la sécurité, le confort, voire les plaisirs éphémères qu'il permet d'acquérir, n'offre-t-il pas la liberté et la reconnaissance sociale dont chacun a fondamentalement besoin pour se sentir heureux?

Étienne Perrot sj est professeur invité à l'Université de Fribourg. Il est l'auteur de plusieurs livres sur l'argent et le discernement managérial, dont *Refus du risque et catastrophes financières* (Paris, Salvator 2011, 296 p.).

Le succès non démenti des magazines people, qui nous présentent les stars du show business, du sport, de la vieille tradition royale, de l'industrie ou de la finance, paraît conforter cette idée: l'argent fait le bonheur. Ces gens paraissent heureux de ne jamais devoir compter, tellement l'argent leur tombe du ciel. On les voit dans les magazines, entre deux publicités pour des produits de luxe, souriant sur fond d'îles enchantées ou de palais dorés.

À un ami qui demandait à un milliardaire combien lui avait coûté le yacht sur lequel ils voguaient, le mil-

liardaire répondit: «Si tu poses la question, c'est que tu n'as pas assez d'argent pour te le payer. Pour qui a de l'argent, la dépense ne compte pas.» Et pour ceux qui en ont beaucoup, l'argent est déconnecté du travail qu'il représente... Même la perversité est piégée par cette connivence entre bonheur et argent. Depuis les orgies romaines jusqu'aux succès en librairie des livres trash d'aujourd'hui, en passant par le marquis de Sade et les libertins du XVIII^e siècle, les plaisirs extrêmes, nourris de la déchéance des plus pauvres, sont réservés aux grands de ce monde, ceux qui ont de quoi dépenser sans souci et qui peuvent tout acheter, y compris, semble-t-il, leur bonne conscience: «Je paie, donc je suis quitte.»

Ces images du bonheur par l'argent sont-elles simplement la compensation inconsciente d'une vie terne et sans attrait, un rêve éveillé qui permet d'échapper à la monotonie ou à la pénibilité du labeur quotidien? Certes non. Car ces images ne fonctionnent comme phantasmes que parce qu'elles représentent un idéal que seul l'argent peut obtenir. Même lorsque nous cherchons des exceptions à cette règle, nous restons persuadés que tout s'achète, non seulement les machines et les services qui nous servent à travailler, mais encore les plaisirs. D'où la multiplication des revendications salariales, des manifestations pour obtenir «plus de moyens» (c'est-à-dire plus d'argent) au profit de quelque cause scientifique, humanitaire, de santé, de transport ou de solidarité. Les politiciens d'ailleurs en sont bien conscients qui, à toute récrimination, répondent en extrayant de leurs dossiers des chiffres tirés du budget prévisionnel communal, cantonal ou fédéral.

Bonheur

Coûteux phantasme

Un gage de liberté

L'argent, bien ou mal acquis, est donc devenu la finalité première, car il semble être le seul moyen de tout se procurer. Tout, vraiment ? Chacun peut reprendre et prolonger cette pieuse litanie tirée d'un vieux livre de morale : « L'argent peut acheter une maison, mais pas un foyer ; un lit, mais pas le sommeil ; une horloge, mais pas le temps ; un livre, mais pas la connaissance ; une position, mais pas le respect ; un médecin, mais pas la santé ; du sang, mais pas la vie ; du sexe, mais pas l'amour. » Alors, si l'argent ne peut pas tout obtenir, pourquoi tant chercher à s'en procurer ?

N'importe quel mendiant - et pas simplement Marcel, vieux permanent du trottoir de la rue de Sèvres à Paris - saura vous porter réponse. Dans la société urbaine et monétarisée qu'est la nôtre, l'argent est gage de liberté. Si j'apporte un sandwich à Marcel, qui a inscrit d'une main tremblante sur un carton « j'ai faim », il sera peut-être content. Mais il le sera encore plus si je lui donne les six euros du sandwich, car avec cet argent il pourra acheter le sandwich ... ou autre chose. Liberté certes limitée par le montant, par le marché qui n'offre que ce qui est rentable, par mille autres contraintes locales, reflets des fantasmes des édiles municipaux, des handicaps physiques ou culturels, mais liberté quand même.

C'est d'ailleurs ce qui me fait hésiter à lui donner de l'argent, à l'instar de ces parents obnubilés par cette question : « Que vont-ils en faire ? », qui réfléchissent avant de donner trop d'argent de poche à leurs enfants. De mon point de vue, il y a mille choses qui seraient certainement plus utiles à Marcel qui, lui, n'y pense pas. Et s'il y pense quand j'en parle avec lui, il reste persuadé que « ce n'est pas pour lui ».

Services et imaginaire

Alors, la liberté qu'apporte l'argent, est-ce là le bonheur ? Chacun d'entre nous a sa réponse ... jusqu'au moment où nous prenons conscience que cette liberté se coule et disparaît, comme coule un navire, dans l'idéologie contemporaine du marché. Pour vendre ma force de travail, je dois me libérer des contraintes familiales et religieuses. Pour permettre au capitaliste le plus ingénieux de valoriser son entreprise, il faut que je choisisse son produit ou son service de préférence à ceux de ses concurrents. Et pour que je puisse trouver mon bonheur dans la nouvelle voiture que je viens d'acheter, il faut qu'elle m'apporte la jouissance fantasmée suggérée par la publicité.

C'est tellement vrai que les commerciaux savent qu'ils vendent moins des objets que des services et de l'imaginaire attachés à ces objets. Services et imaginaire ont pour point commun de solliciter l'initiative de l'acheteur, qui applaudit autant la qualité du produit acquis que son propre flair qui l'a mené à trouver cette bonne occasion.

Dans notre société, la gratuité, serait-elle qualifiée d'évangélique, est toujours soupçonnée. Ce qui est gratuit d'ailleurs ne semble pas avoir de valeur. Quelle qu'en soit la qualité, parfois médiocre, un spectacle est

Origami, Wat
Velouvanaram,
Centre culturel et
culturel bouddhiste
Lao, de Bussy-Saint-
Georges (F)
© Catherine Leblanc
/ Godong



davantage applaudi quand il est payant que quand il est offert. C'est un reflet amoindri du snobisme qui conduit à se réjouir du prix d'un objet payé plus cher, car ce prix exorbitant produit un effet de distinction. On se réjouit du prix comme on se réjouit de l'âge d'une vieille statue décrépète par les ans, et que cependant on trouve belle.

Dans notre société, la gratuité, serait-elle qualifiée d'évangélique, est toujours soupçonnée. Ce qui est gratuit d'ailleurs ne semble pas avoir de valeur.

Coulé dans le système économique, le bonheur, même le plus suprême, apporté sur un plateau d'argent, finit par s'estomper cependant, puis par disparaître, tandis que de nouveaux objets, de nouveaux services, de nouveaux plaisirs le remplacent. L'obsolescence du plaisir est souvent plus rapide que l'obsolescence des objets qui en sont les vecteurs. Ce qui fait l'affaire du système ... qui ne peut durer qu'en se renouvelant sans cesse. Le paradis éternel que l'argent présentait comme la fin de l'histoire, le moment définitif où la

durée n'existe pas, est encore plus éphémère que les amours de vacances...

Un outil d'évaluation

Alors que faire? Le mendiant de la rue de Sèvres m'indique la voie. Certes Marcel a faim. Certes l'argent que je pourrais lui donner lui fera plaisir. Mais ce qui demeurera, c'est la relation vraie que je pourrais tisser avec lui à l'occasion de cet échange monétaire, à condition toutefois que l'argent anonyme ne se substitue pas à la parole personnelle.

Que l'argent puisse jouer ce rôle de médiateur, cela peut paraître étrange à ceux qui n'ont pas encore complètement assimilé les règles qui président au fonctionnement de notre société libérale. L'exemple du réalisateur de cinéma John Ford est éclairant. Il exigeait - paraît-il - des producteurs d'être payé au moins dix mille dollars de plus que la star la mieux rémunérée. C'était, disait-il, pour asseoir son autorité. Les dérives économiquement injustifiables et moralement inacceptables des rémunérations pharaoniques de certains hauts dirigeants de grandes entreprises, du sport ou du show-

Bonheur

Coûteux phantasme

business, s'expliquent assez bien par ce mimétisme dominateur.

Le principe en est simple. J'admets volontiers pour les autres ce que je réclame pour moi-même : il ne faut pas que leur rémunération soit inférieure à celle du voisin qui n'a pas plus de mérite qu'eux. Égalité oblige, sans laquelle je ne suis pas reconnu dans la société pour ce que je vaudrais. Quoi de plus net que l'argent qui traduit en chiffres imparables le principe d'égalité ? Mais en même temps, comme je suis différent de tous les autres, j'estime avoir droit à un peu plus. Là encore, l'argent permet, mieux que tout avantage en nature, d'objectiver ma valeur, du moins à mes propres yeux.

L'évaluation de ma valeur reste bien subjective, mais elle prend de l'épaisseur et trouve une certaine consistance quand elle est objectivée par l'argent.

Dans les cas extrêmes (compétitions sportives, showbiz, économie de réseaux) où le plus fort rafle toute la mise, la qualité suprême, palpable en monnaie sonnante et trébuchante, dépend du nombre de spectateurs ou d'adhérents solvables. Partout ailleurs, l'évaluation de ma valeur reste bien subjective, mais elle prend de l'épaisseur et trouve une certaine consistance quand elle est objectivée par l'argent. Ce qui

d'ailleurs n'est qu'une manière de me regarder à travers les yeux de la société...

Un vecteur de relation

La reconnaissance sociale est certainement un ingrédient irremplaçable du bonheur. Car l'être humain est un être de relations, une personne qui, à la manière d'un personnage, joue un rôle social irremplaçable sans lequel il n'existerait pas en tant qu'être humain. Dans la société monétarisée d'aujourd'hui, société capitaliste de marché, cette reconnaissance sociale passe principalement par l'argent. L'argent ne fait donc pas le bonheur de ceux qui en manquent.

Cette conclusion fataliste n'a cependant pas le dernier mot. Je peux la prolonger et la retourner comme une chaussette dès que je prends conscience que l'argent n'est pas la relation. Qu'il n'est qu'un vecteur d'une relation possible. Le mendiant de la rue de Sèvres me le rappelle. Si l'argent versé ne me sert qu'à me débarrasser de lui, de son regard importun qui met au jour ma propre vulnérabilité, il n'y a là aucune relation, aucun bonheur, ni pour lui ni pour moi. En revanche, si l'argent incarne une solidarité vécue, fût-elle occasionnelle, alors la peur inconsciente que le mendiant provoque en mon âme cédera peut-être la place à la crainte de mal faire, à la crainte de le mépriser, de ne pas agir en adéquation avec ses besoins réels. Bref, au sentiment irrépressible que le respect que je lui dois sera pour toujours insatisfait. Et que j'aurais raté une occasion de trouver et de faire le bonheur. ■

Bonheur

Le champagne de Sœur Emmanuelle

Lucienne Bittar, Genève
rédactrice en chef

TÉMOIGNAGE

Celui qui ne vit que pour lui-même ne saurait être heureux, car il ne trouvera pas de sens à son existence. Cette «évidence» a été brandie des années durant par Sœur Emmanuelle, comme un étendard, pour motiver ses interlocuteurs à agir pour les autres, en particulier pour les plus pauvres. Et cela marchait ! Parce que ses actes étaient alignés sur ses dires, parce qu'elle transmettait une joie de vivre inspirante et qu'elle avait de l'humour !

La philosophie de vie et la conception du bonheur de celle qu'on surnomme «la petite sœur des chiffonniers», décédée en 2008, a été et est encore une source d'inspiration pour nombre de personnes. Son surnom, elle le doit à son engagement dans les années 70 auprès des éboueurs du Caire. Il lui va plus ou moins bien, selon le sens qu'on donne aux mots.

Oui, Madeleine Cinquin avait choisi d'entrer dans la Congrégation de Notre-Dame de Sion, devenant ainsi en 1931 Sœur Emmanuelle; il est aussi vrai qu'elle a fait preuve d'une sororité de longue haleine, déployée

en particulier auprès des plus pauvres et méprisés du Caire; elle était en sus de petite taille ! Par contre, il se dégageait d'elle une réelle «grandeur» - ses interlocuteurs s'y trompaient rarement -, une énergie et une force hors du commun.

La soif de sens, le désir de complétude, Sœur Emmanuelle les a connus tout au long de sa vie, comme tout un chacun. Mue par un profond désir de justice, elle ne pouvait se rassasier qu'en s'investissant corps et âme pour les autres, grâce à sa solide foi en Dieu et en l'homme. C'est cela qui lui procurait de la joie et dont elle a témoigné dans ses actes, ses écrits et ses conférences, jusqu'à sa mort, à l'âge de 99 ans.

À Genève, une ONG a été fondée autour d'elle en 1979, l'Association suisse des amis de Sœur Emmanuelle (ASASE). Patrick Bittar, plus connu par nos lecteurs et lectrices pour ses chroniques cinéma, en est le directeur depuis 13 ans. Les citations ci-dessous de Sœur Emmanuelle sont tirées de vidéos qu'il a réalisées ainsi que d'une interview parue dans nos pages de son vivant.

Des êtres de partage

«Il s'est développé dans les pays qu'on appelle nantis une sorte de soif, de manque, de vide dans le cœur de beaucoup d'hommes, qui provoque un appel extraordinaire. (...) C'est vrai qu'il y a dans notre monde, trop riche parfois, un manque, et finalement un manque de bonheur. J'ai vécu 22 ans en Égypte dans des conditions matérielles épouvantables, pas d'eau, pas d'électricité, tous les jours des fèves, pas de cinémas, de magasins. Il n'y avait rien ! Mais j'ai vécu au milieu de gens qui rigolaient toute la journée. Je n'ai jamais autant ri que dans ces trois bidonvilles.»¹

Bonheur

Le champagne de Sœur Emmanuelle

« Pour sortir de la morosité, il faut se battre pour la vie. Quand on combat, la vie devient passionnante et superbe. (...) Comme l'a dit Marc Aurèle, l'obstacle est matière à action (...) Dieu ne nous demande pas de nous rendre dans les quatre coins du monde où l'on se bat. Si chacun luttait là où il est, pour répondre aux besoins de ceux qui l'entourent, le monde irait mieux. On peut déjà être un élément de paix dans sa propre famille, dans son immeuble, dans sa rue, où il y a peut-être un malade, un enfant en retard scolaire, une personne aigrie à qui l'on peut offrir un sourire. C'est ça la fraternité. »²

Courir encordés

Pour Sœur Emmanuelle, vivre, c'est avoir une relation avec les autres. « Une des caractéristiques de l'homme, c'est la solidarité. Dans la mesure où tu dépenses tout ton argent pour toi, ta vie est bête. Je m'excuse, mais elle n'a pas de sens. (...) La question n'est pas de se priver de tout, mais saint Paul le dit bien : il faut savoir se refuser de temps en temps ce qui n'est pas nécessaire. Il s'agit d'accepter de se priver parfois de ses privilèges pour que d'autres puissent vivre et respirer ! (...) Petit à petit, on se crée être de partage. Et la vie devient passionnante. La vie est belle quand on est frère et sœur des autres. Elle prend un sens. C'est macabre de ne vivre que pour soi et son plaisir, de ne pas sortir de soi ! (...) Plus d'argent, plus de plai-

sir, plus de voyages, plus de belles autos, plus, plus, plus. Ça ne finira jamais ! Ton auto, l'année prochaine elle ne sera plus du dernier cri, il t'en faudra une autre. Donc tu cours toujours, tu cours, tu cours, et voilà... Mais courir encordés, la main dans la main, ça change tout ! Car alors le rire fuse ! (...) Je crois en cette phrase prononcée par sainte Elisabeth Leseur : « L'homme qui s'élève, élève le monde. »³

Cette image de la cordée, où chacun tire l'autre quand c'est nécessaire, la petite sœur des chiffonniers l'affectionne particulièrement. « Je vous souhaite de vous appuyer les uns sur les autres, pour porter de manière plus légère et plus sereine cette vie qui n'est pas toujours facile. (...) Personnellement, croire en Dieu, c'est ma force, c'est ma joie, c'est mon champagne. Mais attention, croire en l'homme, c'est aussi ma force, ma joie et mon champagne. Et mes amis athées sont mes amis, car ils croient en l'homme, c'est-à-dire qu'ils partagent un peu de leur temps, de leur argent. Ils partagent leurs sourires. Ils sont eux aussi des diffuseurs de joie de vivre. Dans la mesure où on croit que l'homme est son frère, sa sœur, sa propre chair, son propre sang, de quelque pays qu'il soit, quand on croit à cela, ça donne à la vie un punch extraordinaire. »⁴ ■

1-3 Vidéo de Patrick Bittar, *Sœur Emmanuelle, assoiffée de justice. Interview de SE par Sandra Mutti*, 2003.

2 Lucienne Bittar, « Le Paradis, c'est les autres ! Une interview de Sr Emmanuelle », in *choisir* n°438, juin 1996, pp. 14-17.

4 Vidéo de Patrick Bittar, *Sœur Emmanuelle dans une maison de retraite pour aveugles. Une rencontre organisée par ASASE*, 2004.

Depuis 40 ans l'Association Suisse des Amis de Sœur Emmanuelle (ASASE)

soutient des programmes de développement
au Soudan du Sud et en Haïti.

Deux pays parmi les plus pauvres du monde !



Notre inspiration

L'appel au combat de Sœur Emmanuelle,
pour la justice et la dignité de l'Homme.

Notre leitmotiv

Un outil plutôt qu'un fusil !

Notre projet phare

Formation professionnelle au Soudan
du Sud : en onze ans, près de 4000
hommes et femmes ont acquis un métier.

Notre force

95% des dons vont aux projets locaux.

**Aidez-nous à poursuivre cette œuvre de reconstruction
auprès d'une population qui subit la guerre civile
depuis plus de 40 ans.**

Association Suisse des Amis de Sœur Emmanuelle
19, rue du Rhône | CH-1204 Genève | Suisse

CCP 12-5593-0 | ou Paypal sur www.asase.org

Bonheur

Partir les mains pleines

Rachel Wicht, Genève
aumônier catholique, Hôpitaux universitaires de Genève

TÉMOIGNAGE

Lorsqu'il me fut proposé de parler de l'idée du bonheur en fin de vie, je fus troublée et trouvai cela bien saugrenu, voire même déplacé... Puis, l'idée a fait son chemin et un souvenir précis m'est revenu.

Je suis aumônier depuis quelques années à l'Hôpital cantonal de Genève. Ma mission consiste à visiter les malades qui en font la demande, pour un moment de soutien, d'écoute ou de prière. Notre équipe, interconfessionnelle, composée d'aumôniers catholiques et protestants, est aussi amenée à faire des nuits de garde à tour de rôle. Lors de ces gardes, les soignants ou les familles des patients font régulièrement appel à nous pour les soutenir et prier, selon les demandes qui nous sont faites, lorsqu'un malade arrive en fin de vie et que le temps est compté.

Il y a de cela quelques mois, je fus appelée par les soins intensifs pour un monsieur qui en avait fait personnellement la demande. Il était hospitalisé depuis quelque temps pour des soucis d'insuffisance cardiaque; mais en quelques jours son état s'était gravement péjoré, raison pour laquelle il avait été transféré en unité intensive.

Il est très rare de pouvoir dialoguer avec des malades arrivés en fin de vie, ces derniers étant souvent sédatisés pour éviter des souffrances inutiles. Nous sommes alors là pour prier et soutenir les familles présentes au chevet de leur proche. Or, pour cet homme, rien de cela. Il m'attendait, conscient dans son lit, le haut du corps rehaussé par des coussins, et respirait juste un peu difficilement.

L'infirmière présente dans le couloir à mon arrivée m'avait prévenue que son temps était compté, que son cœur manifestait des signes d'épuisement et qu'il risquait même de mourir en ma présence. La famille de celui que j'appellerai Monsieur P. attendait dans un petit salon, car il désirait me voir seule dans un premier temps.

Un cadeau

Je me suis donc rendue dans sa chambre. M'avançant vers lui, je me suis présentée et lui ai demandé comment il se sentait, à l'instant présent. Comme je l'ai écrit plus haut, il est très rare qu'une personne en fin de vie soit consciente. C'est pourquoi j'envisageais cette rencontre comme un véritable cadeau. J'allais pouvoir dialoguer avec cet homme, connaître ses réels besoins, qu'il allait pouvoir m'exprimer lui-même.

Monsieur P. m'accueillit à venir près de lui, me prit la main délicatement et me dit tout sourire: « Rachel, j'arrive au bout de mon chemin, je le

sens, et j'aimerais prier. J'aimerais prier afin de rendre grâce à Dieu, pour cette vie qui me fut donnée durant ces 80 années. J'ai eu des parents catholiques très croyants, d'une grande bonté, qui ont été un exemple pour moi, une enfance modeste mais heureuse. Une épouse douce et présente, qui s'est révélée être une mère extraordinaire. Des enfants qui m'ont donné de grandes satisfactions lorsqu'ils étaient à l'école, qui tous travaillent maintenant et ont fondé, à leur tour, une famille. Et j'ai eu cet immense bonheur de devenir grand-père.

» Bien sûr, il y a eu des jours difficiles, la vie n'est pas un long fleuve tranquille. J'ai eu des défis professionnels à relever, des soucis de santé chez certains membres de la famille, des turbulences dans mon couple à certaines périodes, la perte de mes parents, de mes frères et sœurs, mais je me suis toujours raccroché à ma foi avec confiance et j'ai su pardonner, c'est si important le pardon, ou me faire pardonner lorsque cela a été nécessaire. Aujourd'hui, je pars serein, heureux et si reconnaissant !

» La seule chose qui me chagrine voyez-vous, c'est de faire de la peine à tous les miens en les laissant derrière moi. Mais dites-leur, s'il vous plaît, dites-leur, lorsque je ne serai

plus, combien je les ai aimés et combien j'ai été heureux dans cette vie. Je pars maintenant vers le Père, empli de tout cela. »

Nous avons donc prié et rendu grâce et Monsieur P. m'a ensuite demandé d'aller chercher sa famille pour que nous puissions prier une dernière fois, ensemble. Ce fut un moment intense, empli d'amour malgré les larmes, que je pourrais même qualifier de magnifique. Puis, je me suis effacée, pour les laisser profiter du temps qu'il restait.

En quittant Monsieur P., j'ai laissé une famille en larmes mais en paix, et un homme serein et reconnaissant.

Le temps des fruits

L'infirmière m'a rappelée une petite heure plus tard. Monsieur P. s'était éteint. Je suis revenue dans la chambre prendre son épouse dans mes bras et redire à toute la famille présente le message qu'il m'avait demandé de leur laisser. Ses petits-enfants m'ont dit combien ce grand-père était un exemple pour eux...

J'ai repensé alors à l'Ecclésiaste : « ...il est un temps pour semer, un temps pour récolter... » L'on peut mourir heureux d'une vie pleine lorsque l'on sent que le temps est venu, Monsieur P. me l'a prouvé, et le bonheur que l'on a semé tout au long de sa vie germe dans les générations qui suivent. ■

Détail d'une mosaïque du monastère de Kykkos, Chypre
© Philippe Lissac / Godong



Bonheur

Désirs, fatalité, liberté un éclairage hindou

Jacques Scheuer sj, Louvain
professeur émérite d'histoire des religions de l'Asie
à Louvain-la-Neuve

RELIGION

Il y a fort à parier que toutes les civilisations ont affronté la question - mieux, le mystère - du bonheur et de son corollaire le malheur. L'Inde et l'hindouisme ne font pas exception. En témoignent les textes les plus anciens, les *Védas*, ces quelque mille poèmes ou hymnes considérés comme la première strate de la révélation. Leurs traces, toujours vivaces, ont été relues par les *Upanishad*¹ qui ouvrent un nouveau chemin d'accès à la plénitude.

Jacques Scheuer est animateur des Voies de l'Orient (Bruxelles), un centre pour la rencontre entre les cultures et entre les spiritualités. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont *Un chrétien dans les pas de Bouddha* (Bruxelles, Lessius 2010, 208 p.) et *Une traversée des Upanishad* (Paris, Les Deux Océans 2019, 121 p.).

Les Védas (environ 1500-500 avant notre ère) fourmillent de prières de louange et de demande, d'invocations adressées à telle ou telle divinité dans l'espoir d'obtenir bienfaits, faveur, protection. Chaque divinité peut se montrer puissante et favorable dans son domaine - récoltes, troupeaux, chasse et guerre, santé et longévité, affection et reconnaissance sociale - bref, tout ce qu'un cœur humain peut désirer ici-bas, avant peut-être de connaître, par-delà la mort, dans quelque monde divin ou en compagnie des ancêtres,

une condition bienheureuse en un lieu de fraîcheur, d'eaux vives et de repos.

Cette soif de bonheur est entretenue par l'expérience quotidienne de petites épreuves et frustrations, de même que par la hantise de quelque malheur ou catastrophe majeure toujours possible : famine, maladie, stérilité, déshonneur, mort prématurée... « Délivre-moi, délivre-nous du mal » : cette prière inlassable n'est que l'envers de la quête de bonheur.

Hiérarchie des valeurs

De telles préoccupations ont traversé les siècles et la tradition tente de mettre un peu d'ordre dans les désirs de bonheur qui se bousculent dans le cœur des individus et des sociétés. De savants traités prolongent, systématisent ou critiquent les recettes de la sagesse populaire ; ils disent les droits et surtout les devoirs de chacun conformément au *dharma* (au sens large), à l'ordre immuable de la société et du cosmos.

Les souhaits de bonheur sont respectables mais, lorsque différentes valeurs entrent en concurrence ou en conflit, il devient nécessaire d'établir une hiérarchie. Plaisir et agrément (*kāma*) ont droit de cité : bonne chère, confort, érotisme... En cas de conflit ou en temps de crise, ils doivent cependant s'effacer devant l'utilité et l'intérêt (*artha*), ce que nous appelons en gros l'économique et le politique. Si ces deux premiers niveaux possèdent leur validité propre, ils demeurent soumis aux valeurs du *dharma* (au sens restreint) : ce qui est juste au plan éthique et qui entretient des relations correctes avec le monde divin.

Bien que tout cela porte la marque propre de l'esprit indien et hindou, on pourrait n'y voir que des variations sur des thèmes universels. Les

Upanishad, d'une part, et les enseignements du Bouddha, d'autre part, des courants plus récents en Inde, sont venus cependant secouer et durablement affecter ce bel équilibre avec leurs visions propres du monde et de l'existence. Là se trouve en germe la contribution essentielle de l'Inde au patrimoine philosophique et spirituel de l'humanité.

Si l'activité humaine transforme le monde autour de nous, elle laisse surtout des traces en nous : nos désirs et nos actes nous modèlent de jour en jour, d'année en année.

Rédigées pour une part en forme de dialogue ou de conversation, les *Upanishad* sont considérées comme le couronnement de la Révélation védique. Les plus anciennes et les plus importantes s'échelonnent du VII^e au III^e siècle avant notre ère. Le Bouddha et ses premiers disciples se situent probablement au V^e. Ces deux courants partagent une critique impitoyable des valeurs établies et une analyse neuve de l'existence humaine, mais les chemins de libération qu'ils dessinent divergent. Nous nous en tiendrons pour l'essentiel aux *Upanishad* et à leur héritage.

La ronde des bonheurs illusoires

Dans ces *Upanishad* perce tout d'abord une insatisfaction à l'égard du système complexe et dispendieux des sacrifices aux divinités. Leur caractère récurrent et même répétitif déçoit. La chaîne sans fin des rites trahit les limites de leur pouvoir. Cette prise de conscience s'inscrit dans une analyse plus générale de l'action humaine.

Le terme *karma* désigne tout acte, action, activité, travail ou entreprise, tant dans le registre familial, professionnel ou social que dans celui des rites et liturgies. Une analyse attentive de l'acte ponctuel montre que

toute activité ou entreprise humaine répond à des besoins ou est suscitée par des désirs : le désir, en somme, met au travail. L'action, à son tour, produit inévitablement un résultat, un fruit. Il est rare toutefois que ce résultat soit à la hauteur du désir ou de l'ambition première. En outre, le fruit du travail - pensons à la récolte du paysan - sera bientôt consommé ou du moins soumis à l'usure du temps. Besoins et désirs resurgiront bientôt, exigeant de nouveaux projets, de nouvelles entreprises.

À ces constatations somme toute universelles, l'Inde ajoute deux types de considérations originales. Tout d'abord, si l'activité humaine transforme le monde autour de nous, elle laisse surtout des traces en nous : nos désirs et nos actes nous modèlent de jour en jour, d'année en année. Ce n'est pas seulement vrai des activités corporelles et techniques, mais davantage encore des actes de parole et de pensée ou de conscience : on pressent que s'ouvre là le champ immense des pratiques de méditation et de yoga.

Les *Upanishad* - et en parallèle les enseignements du Bouddha - ouvrent une autre perspective encore avec le cycle du *karma* (au sens large : désir / acte / fruit ou trace de l'acte) qui ne s'arrête pas à la mort. Sa dynamique propulse, par-delà la mort, vers une nouvelle naissance, une existence (humaine, divine, animale...) déterminée par la nature positive ou négative, vertueuse ou non, méritoire ou non des actes passés. Ainsi se met en place le cycle de ce que nous appelons couramment réincarnations et que l'Inde appelle plutôt renaissances.

Fatalité, responsabilité et liberté

Absente des textes védiques anciens, la roue des renaissances s'impose peu à peu à partir des *Upanishad* et marque le devenir de la pensée in-

Bonheur

Désirs, fatalité, liberté un éclairage hindou

dienne - hindoue comme bouddhique - jusqu'à nos jours. Dès la conception, l'être humain apparaît ainsi comme le fruit de son passé. Cette découverte a de quoi désespérer. Si je regarde vers l'arrière, en amont, chacune de 'mes' vies est le fruit ou la résultante des existences antérieures; il est précisé en outre que cette chaîne est sans commencement connu ni connaissable. Si je regarde vers l'avant, en aval, les désirs et les actions de chaque nouvelle naissance viendront relancer le mouvement de la roue: toute existence 'x' entraîne inévitablement une (re) naissance 'x + 1'. Certes, des actions positives et vertueuses me préparent en principe une renaissance supérieure (santé, statut social, éducation, piété...) et moins empreinte de souffrances. Je n'en reste pas moins prisonnier de la roue qui tourne...

Aucune sentence n'a été prononcée : les désirs et les actes engendrent spontanément leurs fruits. Plutôt que de fatalité, il convient donc de parler ici de responsabilité.

Faut-il parler de destin, de fatalité ? Y a-t-il d'autres issues que le désespoir, le cynisme ou la résignation ? Plusieurs précisions s'imposent. À proprement parler, rien de tout cela ne pèse sur moi de l'extérieur et rien n'est la volonté cruelle de quelque divinité sadique. Aucune sentence n'a été prononcée: les désirs et les actes engendrent spontanément leurs fruits. Plutôt que de fatalité, il

convient donc de parler ici de responsabilité. Je ne puis guère m'en prendre qu'à moi-même, même si ce 'moi' émerge d'un passé lointain qui m'est inconnu.

D'autre part, si la sanction du passé est inéluctable, il n'y a pas strict déterminisme. Certes, je ne puis modifier 'mon' passé, mais je conserve une marge de manœuvre, un espace de liberté dans l'instant présent et à l'égard de l'avenir. Cela se vérifie en particulier lorsque la chance (ou plutôt la loi du *karma*) fournit l'occasion rare d'une renaissance humaine.

Les animaux souffrent beaucoup (notamment de maltraitance par les humains) mais disposent d'un faible niveau de conscience; les dieux, jouissant béatement de leur bon *karma*, ne se posent guère les questions essentielles quant à leur devenir; les humains, eux, peuvent tirer parti d'un dosage plus favorable: souffrant assez pour se poser des questions, ils disposent d'assez de conscience pour chercher une solution ou plutôt un salut, un chemin de libération, un accès à un bonheur permanent.

La voie de la connaissance

Les développements de la tradition hindoue proposent en effet plusieurs voies. Écartons d'emblée celle - largement illusoire - qui consisterait, comptant sur mes propres forces, à grignoter insensiblement le bagage de *karma* passé sans jamais produire de pesanteur nouvelle. Comme des hamsters prisonniers de leur roue, les mouvements que nous faisons pour arrêter le carrousel ne font qu'aggraver le mal. Les textes traditionnels ne nous laissent guère d'illusion: nous avons connu et connaissons autant de renaissances qu'il y a de grains de sable dans la vallée du Gange !

Les *Upanishad* et les écoles du Vedanta ouvrent alors à leurs disciples la voie de la connaissance. Il ne s'agit pas d'une accumulation de savoirs, mais de la prise de conscience intuitive (la réalisation) de notre nature essentielle, de notre identité originelle. Immuable, inaltérable, éternel, le Soi (*âtman*) ne donne aucune prise à la naissance ou à la mort, aux désirs et aux illusions, au plaisir comme à la souffrance. Pour lui, pas de malheurs, pas de menace ni de crainte. Il fait l'expérience unitive de la félicité (*ânanda*), de la joie. Ou plutôt, il est félicité, joie.

«Pour lui c'est la condition supérieure à tout désir, affranchie de tout mal, libre de toute crainte. Comme un homme dans les bras d'une femme aimée ne sait plus rien du dehors, rien du dedans, de même ce 'personnage', embrassé par l'*âtman* fait de connaissance, ne sait plus rien du dehors ni du dedans. C'est pour lui la condition bienheureuse où tout désir est comblé, où il n'est de désir que de l'*âtman*, où il n'y a plus de désir. (...) C'est là son but suprême, son suprême succès, son monde suprême, sa félicité (*ânanda*) suprême. Les autres êtres vivent d'une parcelle de cette félicité.» (*Bṛhad-Âranyaka Upanishad* 4.3.21 & 32)

La voie de la relation confiante

La voie de la (re)connaissance s'est notamment traduite dans le mode de vie des «renonçants» (*sannyâsî*): rupture totale avec la société, avec les rites, avec toute forme d'action. Cette option extrême est réservée à quelques individus. La *Bhagavad-gîtâ* propose alors une voie plus accessible bien qu'exigeante.

Sans désertir les fonctions et responsabilités en société, elle consiste à se défaire de tout projet égoïste, à mettre son entière confi-

ance dans le Seigneur, à se considérer comme un simple instrument entre Ses mains, enfin à entrer en communion intime avec Lui. Si l'action demeure indispensable à la bonne marche du monde et de la société, cette action n'est plus mienne: n'étant plus attaché au fruit, mon agir ne produit plus de *karma*, ne laisse plus de trace.

Écoutons Krishna: «L'esprit plein de moi, par ma faveur, tu franchiras tous les obstacles... Médite à fond mes enseignements; puis, agis comme il te plaira... Tu m'es profondément cher; c'est pourquoi je veux te parler pour ton bien... Laisse là toutes les règles et accours à moi comme à ton seul refuge; je t'affranchirai de tous les maux, ne t'inquiète pas.» (18.58...66; tr. Senart)

Recueillons un dernier écho de ce bonheur dans l'œuvre de Rabindranath Tagore (*L'Offrande lyrique* 2, 1915), où prière et poésie ne font qu'un: «Tout le rauque et le dissonnant de ma vie fond en une seule suave harmonie - et mon adoration éploie les ailes comme un joyeux oiseau dans sa fuite à travers la mer... Ivre de cette joie de chanter, je m'oublie moi-même et je T'appelle ami, Toi qui es mon Seigneur.» ■

1 Ensemble de textes philosophiques éclairant les *Védas*, composés entre 800 et 300 ans avant notre ère. (n.d.l.r.)

Bonheur

Utopie des Lumières

Michel Porret, Genève
professeur d'histoire moderne, Université de Genève

LETTRES

Au temps des Lumières, *L'Utopie* (1516) de Thomas More génère un enthousiasme appuyé, car le roman escorte l'espoir politique et social du bonheur dans la cité juste, ce qui semble assez paradoxal. Figée dans la perfection, hors de l'histoire, l'utopie en effet force au bonheur, avec l'égalité contre la liberté, alors qu'au XVIII^e siècle l'impératif du bonheur politique en contrat social valide a contrario les libertés légales de l'individu.

Michel Porret est un spécialiste du siècle des Lumières. Ses recherches portent notamment sur l'histoire de l'État moderne et de la justice.

« Le but de la société est le bonheur commun », proclame en France le premier article de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1793, de la Première république proclamée. Le bonheur est alors une idée neuve en Europe. Répercuté par Saint-Just, le 3 mars 1794, à la tribune de l'Assemblée nationale, l'idéalisme égalitaire réverbère le rêve social des Lumières.

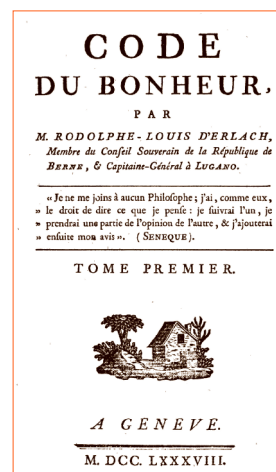
Traité du bonheur (1706) de Formentin, *Essai sur le bonheur* (1758) de Louis de Beausobre, *Du bonheur* (1767) de Serres de la Tour, *Discours sur le bonheur* (1779) d'Émilie du

Châtelet: ces titres émergent des quelque 200 écrits français qui conçoivent le bonheur au XVIII^e siècle comme ingrédient de la vie sociale. Matérialiste ou spiritualiste, jusnaturaliste et déiste, cet optimisme lie la foi du bonheur à la « réflexion, à l'expérience, au rêve ».¹

Le code du bonheur

Or, si le bonheur révolutionnaire reste collectif, la litanie des Lumières vise la félicité individuelle. Recule ainsi l'éthique politico-religieuse du monde traditionnel entre la « gloire du prince » et le « salut de l'âme ». L'impératif du « bonheur personnel » et le « plaisir de vivre » conditionnent le meilleur des mondes possibles.² Celui que valide l'imaginaire utopique.

Patricien bernois et officier au service de la France, conservateur éclairé, Rodolphe-Louis d'Erlach publie ainsi en 1788 les 7 volumes du *Code du bonheur*, car l'« homme a été créé pour le bonheur par un Être bienfaisant ». Si la « vie sociale » tend au bien par les lois qu'animent celles du « Législateur Éternel », le « songe allégorique » guidera la félicité du « genre humain »: l'Utopie ouvre donc la « route du bonheur », n'hésite-t-il pas à écrire.³



Si le bonheur inspire le XVIII^e siècle, l'utopie n'est jamais très loin. Près de 150 titres français sortent de presse autour d'elle. En grec, *ou-topos* (utopie) signifie «lieu situé nulle part», mais aussi «terre de bonheur» (*eu-topos*). Hors de l'Histoire, la cité de nulle part aménage le bonheur inaccessible dans le monde réel. Les rêves philosophiques des Lumières prolongent ainsi les classiques de l'utopisme du siècle précédent, comme *New Atlantis* (1627), du philosophe naturaliste Bacon, sur le bonheur dans la tolérance, la science vertueuse ou le communisme égalitaire.

Mais surtout le XVIII^e siècle voit, dès son aube, revenir sur la scène littéraire de l'utopie, en tant que législateur républicain, le chancelier Thomas More qui avait été décapité le 6 juillet 1535 à Londres pour s'être opposé à Henri VIII, le chef de la nouvelle Église anglicane, apostat du catholicisme.

Les adeptes de Thomas More

En 1516, Thomas More publiait à Louvain l'*Utopie*. Contemporain des grandes découvertes qui affectent alors l'Europe chrétienne par l'altérité anthropologique du «nouveau monde» qu'elles portent, divisé en deux parties spéculaires pour corriger la société réelle (les malheurs de l'Angleterre d'Henri VIII *versus* le bonheur des Utopiens), ce roman d'État déplie le songe de la cité idéale créée par Utopus.⁴

L'insularité assure le «bonheur public» des Utopiens. Spiritualistes et matérialistes, lecteurs des Anciens, artisans méticuleux et cultivateurs laborieux, ils abandonnent la chasse mais pratiquent la «guerre juste» pour protéger la République idéale où la servitude est abolie. Comme la capitale Amaurot, les 54 cités géométriques et salubres d'Utopie con-

tiennent chacune 6000 âmes. La «bonne police» s'exerce à travers les fenêtres vitrées des logis: «La vue et la présence de tous contraignent de bien faire le métier approprié ou à un repos honnête.»

Le dirigisme utopique escorte la tolérance religieuse, l'égalité contre les libertés, l'éducation étatisée des enfants, le communisme, la mort pénale des insoumis tués «comme des bêtes indomptées», l'interdiction de l'oisiveté, l'eugénisme conjugal, le suicide licite. Entre volupté («souverain bien des humains») et ascèse, le bonheur utopien culmine dans la fabrication des urinoirs et des pots de chambre en or et en argent ... et lamine les libertés. À la fin du roman, Thomas More s'efface derrière le narrateur Raphaël Hythlodée («inventeur de fariboles»), philosophe et voyageur: «Je confesse facilement qu'il y a en la République des Utopiens bien des choses que je souhaiterais voir en nos villes [...] sans pourtant véritablement l'espérer.»⁵

Bénédictin défroqué, traducteur d'Érasme et pamphlétaire, Nicolas Guedeville publie en 1715 la traduction libre de *L'Utopie*. Dédiée à un magistrat républicain de Leyde, emblème de tolérance, d'anti-absolutisme et d'égalité juridique, *L'Utopie*, pour Guedeville, prône la régénération sociale dans la perfection législative. En résulte le bonheur sous la souveraineté modérée. Persuadé que le «Genre humain» vise la félicité universelle, il prêche la traduction de More dans chaque langue vivante. «Mais si par un bonheur que je n'osais espérer, et que sûrement je n'espérerai jamais, le Genre Humain se convertissait à l'Évangile d'Utopie, il n'y aurait pas sur la Boule, sur le globe terrestre, un seul malheureux en Fortune.»⁶

Bonheur

Utopie des Lumières

Pourtant, déplore-t-il, le monde ne « s'utopiera jamais », car l'homme manque d'imagination politique. « More n'a rien proposé dans son Idée de République parfaite et *heureuse* qui, de soi, ne soit fort faisable. Les Lois, les Usages, les Coutumes, les Mœurs qu'on attribue ici à ces Peuples imaginaires fortunés ne sont point au-dessus de la Raison humaine. Mais le mauvais usage que [...] les Hommes font de leur Raison est un obstacle insurmontable à la fondation et à la réalité d'un Gouvernement *utopien*. »

« Mais si par un bonheur que je n'osais espérer, et que sûrement je n'espèrerais jamais, le Genre Humain se convertissait à l'Évangile d'Utopie, il n'y aurait pas sur la Boule, sur le globe terrestre, un seul malheureux en Fortune. »

En 1789, le littérateur Thomas Rousseau réédite sa traduction (1780) du roman de More (*Du Meilleur Gouvernement possible ou la Nouvelle Isle d'Utopie*), car « tous les hommes paraissent vouloir faire en ce moment quelques pas vers le bonheur », dit-il dans sa préface. Incarnation du réformisme éclairé, More prouve que pour « gouverner les hommes », il faut les « conduire au bonheur » via la « justice » et la « raison », poursuit-il. Son « Roman politique » assène d'éternelles « vérités », utiles à « tous les peuples » au jour de la régénération sociale, car le « système de

Morus est une égalité parfaite entre tous les Citoyens d'un même État ».

Emblème de la félicité sociale, *L'Utopie* contient « tant d'idées sages et heureuses qu'on peut mettre à profit, pour le bonheur des hommes, qu'il n'est permis à aucun de ceux qui, par leur naissance, leur nom et leur qualité, sont amenés au Gouvernement de méconnaître ce docte Ouvrage. [...] tous les ministres, les Magistrats [...] devraient le posséder par cœur ; ils [...] puiseraient ces grandes maximes, qui renferment [...] les germes de la félicité publique. »

Un genre prisé

Maints autres écrivains des Lumières jouent avec le genre utopique. Les *Lettres Persanes* (1721) de Montesquieu contiennent la fable manichéenne des Troglodytes : le régime républicain ne va qu'aux petits États. Signes de l'absolutisme incompatible avec le bonheur social, l'intolérance, le luxe et le despotisme écrasent la vertu politique, les libertés individuelles et le déisme.

Étienne-Gabriel Morelly publie anonymement, en 1753, *Le Naufrage des Isles flottantes*, prélude matérialiste au *Code de la nature* qui paraît deux ans plus tard. Sur la « Terre fortunée », lié au bonheur naturel, l'inceste est licite car les mœurs échappent à tout tabou. Joug de l'humanité, l'« impitoyable propriété » a disparu comme le mariage, l'Église et les privilèges. À l'inverse des dogmes que charrie le christianisme, le malheur frappe l'individu coupé de la nature.

Candide (1759) de Voltaire réverbère le scepticisme swiftien (*Gulliver's Travels*, 1721) dans le code même de l'utopie, pour décrier l'Eldorado. Comme chez More, l'or est dénigré en cette mythique contrée où tout est parfait. Pourtant l'Eldorado ne vaut pas le monde réel où Candide

revient aimer sa cousine Cunégonde, cultiver son jardin et assumer le bonheur de la condition humaine.

La *Nouvelle Héloïse* (1761) de Rousseau idéalise l'éden lémanique de Clarens, où les femmes vivent au « gynécée ». Égalitaire, paternaliste, autarcique, rurale, la communauté obéit à M. de Wolmar. Hostile à la famille traditionnelle, le législateur-pédagogue gouverne l'utopie naturaliste.

Souvent le contrat social de la cité idéale lie le bonheur à l'état de nature, selon l'utopie primitiviste du *Supplément au voyage de Bougainville* (1772) de Diderot. Contre-modèle de la vanité aristocratique, la morale naturelle et hédoniste de l'éden tahitien autorise la nudité et la liberté sexuelle. Les Européens souillent l'innocence des îliens en y propageant le mal et la maladie.

Accru par le goût romanesque et la spéculation philosophique, l'utopisme culmine entre 1787 et 1789 avec les 39 volumes des *Voyages imaginaires, songes, visions et romans cabalistiques* que compile l'éditeur Charles-Georges-Thomas Garnier. Puisque le bonheur naît de l'imaginaire chimérique, le corpus utopique de l'époque moderne s'y lit avec des récits oniriques. Garnier théorise l'utopie comme le dispositif « allégorique » du bonheur législatif. L'utopiste « après avoir créé une nation idéale, en devient le législateur et fait produire les plus heureux effets aux lois qu'il a produites ».⁷

Le progrès plutôt que l'utopie

L'imaginaire utopique nourrit ainsi l'économie politique pour repenser la cité juste. Avocat libéral et censeur royal, Jean-Nicolas Dèmeunier compile les 2000 articles de l'*Encyclopédie politique et diplomatique* (1784-1788) pour l'*Encyclopédie mé-*

thodique (1782-1832) de Charles-Joseph Panckoucke. À le lire, les « projets les plus chimériques sur la législation et les gouvernements offrent ordinairement des vues utiles » au bonheur public. Les « romans politiques » auront donc un « article dans ce *Dictionnaire* » puisque, selon More, les utopies évoquent l'« État heureux ... dans lequel on ne se trouvera jamais », déplore Dèmeunier, exilé en Amérique durant la Terreur.

Opulence, vertu républicaine, égalité, communauté, transparence, déisme: le bonheur obligé de l'utopie des Lumières devance l'utopisme socialiste d'émancipation prolétarienne du siècle suivant. Car si l'utopie ne peut changer le monde, elle tonifie l'imagination réformiste. Pourtant, selon *l'Esquisse d'un tableau des progrès de l'esprit humain* de Condorcet (1795, posthume), le bonheur s'impute plus à la perfectibilité qui anime l'Histoire qu'à la perfection qui fige l'utopie. Le « progrès général des lumières » [l minuscule] ouvre des « perspectives illimitées du bonheur ». Le meilleur des mondes possibles est pour demain, dans le monde réel de Candide ... loin de l'Utopie. ■

1 Robert Mauzi, *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée française au XVIII^e siècle*, Paris, A. Colin 1960, p. 9.

2 Michel Delon, *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF 1997, p. 165.

3 Rodolphe-Louis d'Erlach, *Code du bonheur renfermant des maximes et des règles relatives aux devoirs de l'homme, envers lui-même, envers ses semblables et envers Dieu*, Paris, Hôtel Landier, Genève, François Dufart, 1788, 6 vol., I, pp. III-XII.

4 Paul-Augustin Deproost, Charles-Henri Nyns, Christophe Vielle (dir.), *Chemins d'Utopie. Thomas More à Louvain, 1516-2016*, Louvain, UCL, PUL 2015.

5 Thomas More, *L'Utopie*, édition de Guillaume Navaud, traduction du latin par Jean Le Blond (1550), revue par Barthélémy Aneau (1559), Paris, Gallimard 2012, p. 218.

6 *L'Utopie de Thomas Morus, traduite nouvellement en français par Mr Gueudeville*, Leide, Pierre Vander 1715, « Préface du traducteur ».

7 « Avertissement de l'éditeur », in *Voyages imaginaires*, X, pp. VII-VIII.

Bonheur

Le goût de l'effort et de la récompense entretien avec Sébastien Bouret

Céline Fossati, Begnins (VD)
journaliste *choisir*

SCIENCES

Nos comportements sont étudiés, décodés, évalués... Mais quand il s'agit de définir scientifiquement les états d'âme, cela se corse. Prenons le bonheur. Quels sont les marqueurs neurobiologiques qui l'identifient? Tout dépend de ce que l'on mesure. Pour les neurobiologistes, l'une des pistes du bonheur passerait par la motivation et la récompense, toutes deux moteurs de l'action.

Sébastien Bouret est neurobiologiste spécialiste des circuits de la motivation chez les primates (CNRS, Paris). Ses recherches vont des mécanismes neurobiologiques aux causes ultimes en éthologie, à savoir comprendre l'évolution des espèces.

Que fait notre cerveau quand on est heureux? Pour le savoir, encore faudrait-il définir avec précision ce qu'est le bonheur pour essayer d'en mesurer les impacts sur notre activité neuronale. Oui, mais voilà. Si les définitions plus ou moins satisfaisantes du bonheur sont envisageables en philosophie - André Comte-Sponville dirait même que « Le bonheur est le but de la philosophie. Ou plus exactement, le but de la philosophie est la sagesse, donc le bonheur » - il en va autrement en neurosciences. Les explications par un détour chez les primates avec le neurobiologiste du CNRS Sébastien Bouret.

Céline Fossati : Pour vous, neurobiologiste, qu'est-ce que le bonheur ?

Sébastien Bouret : « Je n'en sais rien. Je peux chercher les processus cognitifs, comportementaux ou biologiques qui sont rattachés au bonheur, mais je ne peux pas m'engager sur une définition scientifique du bonheur. »

Au-delà du mot à tiroirs, peut-on identifier les processus utilisés par le cerveau pour se sentir bien dans son environnement ?

« L'un des sujets de recherche en éthologie¹ est le bien-être animal. Que cela soit pour les personnes qui travaillent dans les parcs zoologiques ou les scientifiques qui mènent leurs recherches en laboratoire, c'est un sujet central : comment s'assurer que les animaux sont heureux ou ressentent du bien-être. Difficile à dire sans indice de bonheur à disposition. Par contre, on peut mesurer de manière objective le mal-être animal. »

Comment ?

« En partant du principe que les animaux vont bien s'ils expriment leur répertoire comportemental normal, celui qu'ils auraient en milieu naturel. Si les animaux ont des interactions sociales, échangent avec les autres, s'ils cherchent de la nourriture ou s'ils explorent leur environnement - ce qu'ils feraient en milieu naturel - on part du principe qu'ils vont bien. S'ils sont prostrés dans un coin, se mettent à avoir des comportements stéréotypés, comme de tourner en rond, ou autocentrés, comme de se tirer les poils, ou tout autre comportement aberrant, nous pouvons en déduire qu'ils ne vont pas bien. »

Comme chez les humains en somme, et plus particulièrement les enfants ?

« Oui absolument ! Cela relève du bon sens et ce n'est pas trivial de le

dire ! Le piège dans lequel on essaie d'éviter de tomber est d'utiliser les neurosciences pour expliquer le comportement animal. Parce qu'on ne connaît pas assez bien le fonctionnement du cerveau pour y lire directement si l'animal est bien ou pas. Le référentiel de bien-être ne peut être que le comportement ! Si on ne sait pas ce qu'est le bonheur, qu'un sourire peut en être un signe, comment le mesurer au niveau du cerveau ? Imaginer remplacer ce qu'on ne peut pas définir par une belle image, c'est dangereux ! Ce n'est pas notre travail de scientifique.»

Cela signifie donc qu'il est dangereux aussi de chercher des médicaments par les seules investigations neurobiologiques, sans les confronter au comportement.

« Tout-à-fait ! On peut chercher une définition du bonheur, mais il faut pouvoir la vérifier. Pour ce qui est du développement des antidépresseurs, on a besoin d'un repère qui soit fiable. Si on cherche une substance qui mime ce que font déjà d'autres sur le cerveau, on ne va pas beaucoup avancer. Dans le meilleur des cas, on trouvera des molécules qui donneront le même effet. »

Comment dès lors confirmer ou infirmer grâce aux neurosciences qu'une substance peut aider à se sentir mieux si le comportement ne suffit pas ?

« Pour appréhender la motivation et ses pathologies, on essaie de comprendre les opérations qui permettent d'ajuster les décisions (les choix) en fonction des coûts (comme l'effort) et des bénéfices escomptés (la récompense). Ce sont ces opérations que nous cherchons à caractériser au niveau cognitif et neurobiologique, et que certains de mes collègues cliniciens utilisent pour comprendre les pathologies de la motivation (l'apathie) chez les patients. »

Vous l'avez testé chez le singe. Est-ce que la même expérience peut se faire chez l'humain ?

« Oui, oui, et les résultats seront les mêmes. Ce qu'on cherche à caractériser, ce sont des opérations qui prédisent les comportements en fonction de l'environnement (typiquement les coûts et les bénéfices potentiels). On demande par exemple à un individu de faire un choix entre des objets. Pour expliquer ces choix, on peut essayer de définir la sensibilité relative à l'effort et à la récompense, et mesurer à quel point elle est sensible à un traitement, et/ou à quel point elle est liée à un motif d'activité cérébrale. À partir du moment où ces opérations sont assez similaires entre les espèces, on peut parfaitement comparer les processus neurobiologiques sous-jacents. »

À quoi cela sert-il ?

« À travailler avec mes collègues psychiatres. Identifier les bases neurobiologiques d'une fonction définissable à travers les espèces nous permet de tester un traitement x sur un macaque, et d'inférer que les effets observés seront les mêmes chez l'humain. Reprenons le cas de l'apathie. Une personne apathique peut l'être par manque de sensibilité à la récompense et/ou parce qu'elle est trop sensible à l'effort. En gros, elle ne va pas au cinéma parce que le film ne lui plaît pas ou parce que la salle est trop loin, voire les deux. En partant du principe que la gestion de l'effort et la gestion de la récompense sont deux processus dissociés, on peut évaluer ces processus chez chaque individu, singe ou humain, en bonne santé ou non. »

Comment ?

« On a demandé à des singes de choisir entre deux options, chacune étant caractérisée par un niveau de récompense et un niveau de difficulté que l'on manipule indépen-

Bonheur

Le goût de l'effort et de la récompense entretien avec Sébastien Bouret

damment. Prenons des extrêmes absurdes pour expliciter le propos: si les animaux sont tellement musclés qu'ils se moquent de l'effort, ils vont faire leur choix en fonction de la valeur de la récompense. Si ce sont de grosses feignasses qui n'ont ni faim ni soif, ils vont choisir exclusivement en fonction de l'effort à fournir.

» En mesurant l'activité des neurones qui fabriquent la noradrénaline (l'un des principaux neuromodulateurs), on s'est rendu compte qu'elle était plus importante quand les animaux devaient faire un effort plus prononcé. Et que l'effet était le même

quand on leur proposait une tâche où la difficulté n'était pas physique mais peu stimulante en raison d'un délai à la récompense plus long. Quant à la dopamine (un autre neuromodulateur important, impliqué dans la motivation incitative, celle qui incite à travailler plus pour gagner plus), elle est davantage active si le sujet s'attend à une récompense importante.

» Nous avons ensuite baissé chimiquement le niveau de noradrénaline pour vérifier si les singes devenaient plus sensibles à l'effort. Et cela a été le cas. Par contre, cela n'a eu aucune répercussion sur leur sensibilité à la récompense. On voit donc que les deux paramètres peuvent être dissociés, aussi bien sur le plan théorique que sur le plan neurobiologique. »

Macaque japonais,
parc aux singes de
Jigokudani,
Nagano, Japan
© Daisuke Tashiro /
Wikimedia



En somme, ce qui rend heureux, c'est d'être malin comme un singe ou complexe comme un humain ?

« Deux grandes théories s'affrontent pour expliquer le développement du cerveau et l'intelligence chez les primates. Celle du cerveau social qui dit, en résumé, que l'intelligence s'est développée pour permettre de gérer des interactions sociales compliquées. L'autre, qu'on appelle la théorie du cerveau écologique, dit que la taille du cerveau est proportionnelle à la difficulté à trouver de la nourriture. Mais ces deux théories ne sont pas mutuellement exclusives.

» Ce que nous avons cherché à mettre en évidence, c'est en quoi le cerveau et certaines capacités cognitives sont adaptés aux conditions de vie de chaque espèce. Nous nous sommes focalisés sur une région importante dans la prise de décision, le *cortex préfrontal ventromédian*. Plus la valeur subjective d'un objet est grande, plus celui-ci s'active (ce que l'on peut voir à l'aide d'un scanner). Or on retrouve cette même sensibilité à la valeur subjective, dans la même région du cerveau des macaques. Les neurones y sont, comme chez l'humain, plus sensibles aux composantes subjectives internes de la valeur (expérience antérieure, mémoire, état interne) qu'aux propriétés visuelles des objets.

» L'hypothèse que nous avons proposée, à travers les espèces de primates, était la suivante : plus il est complexe d'aller chercher à manger, plus le régime alimentaire est varié, plus l'environnement est changeant, plus les singes vont avoir besoin d'une représentation mentale de la valeur forte pour trouver à manger. »²

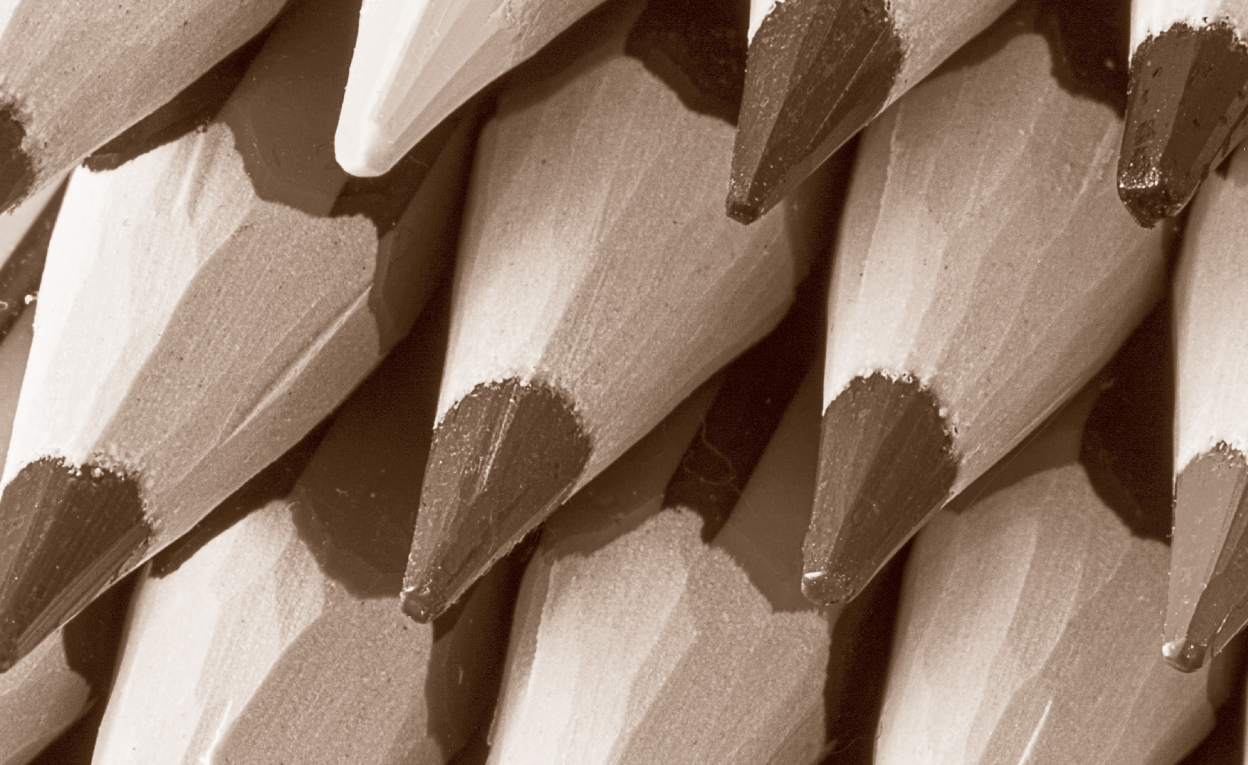
Peut-on influencer sur nos facultés de représentations mentales pour booster notre propension au bonheur ?

« Je n'en sais rien. Mais je voudrais insister sur le fait que la notion de bonheur comprend une notion d'état (on se sent comme ceci ou comme cela) qui n'est pas nécessairement associée à une représentation mentale ; peut-être bien que ce sont deux choses différentes. Ce que nous, neurobiologistes, voyons dans l'activité des neurones au niveau du *cortex préfrontal ventromédian*, ce sont les deux paramètres. Nous observons une fonction d'état qui a l'air d'être reliée à un « je me sens bien/je ne me sens pas bien ou j'ai envie de travailler/je n'ai pas envie de travailler », et qui est indépendante de la représentation de mon but, autrement dit du « je veux ceci ou je veux cela. Quand on pose la question du bonheur, encore faudrait-il déterminer à laquelle de ces deux notions elle se rattache ! »

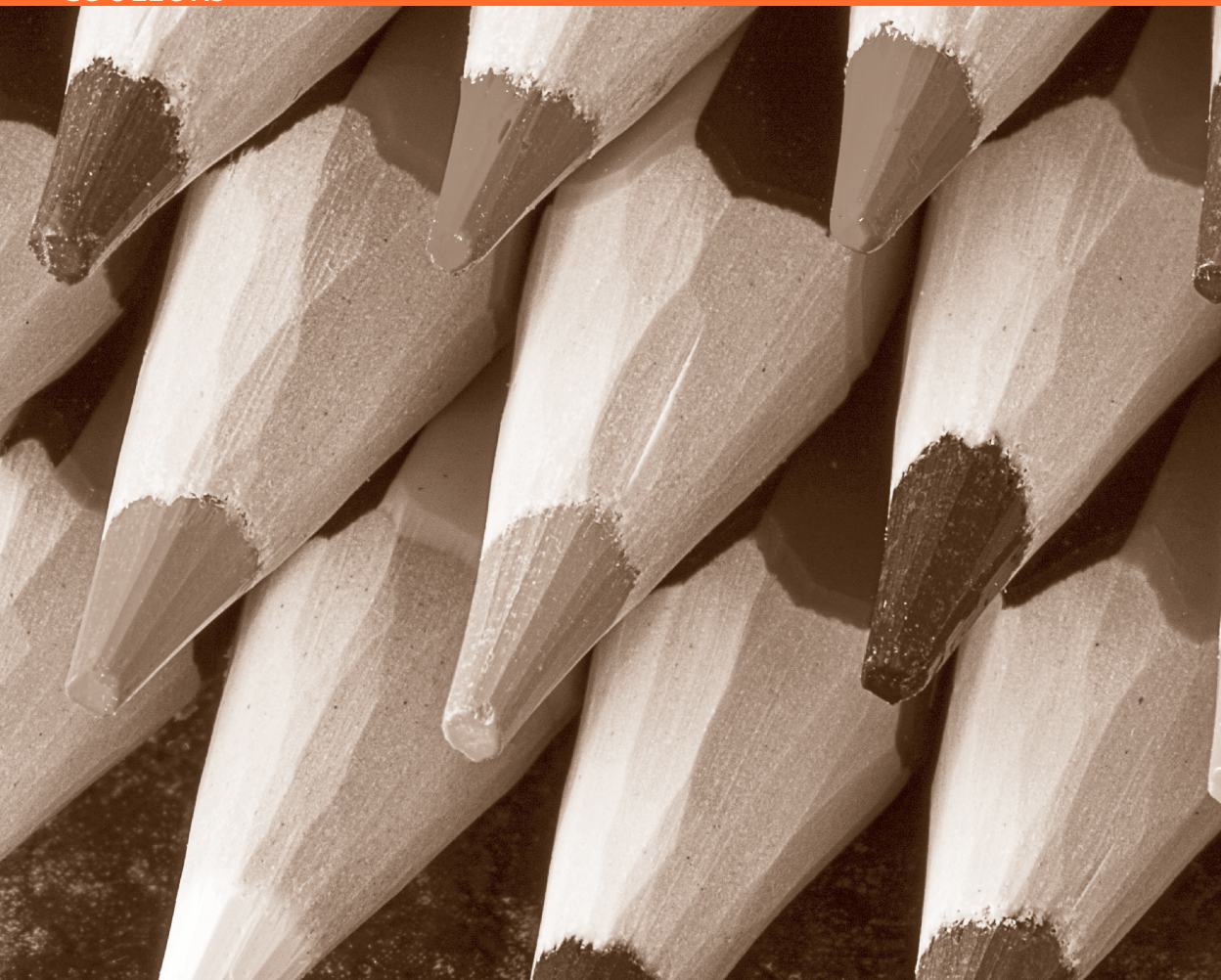
» Je pense que la question du bonheur est davantage de l'ordre de la philosophie que des sciences, à savoir : « sommes-nous heureux quand nous savons ce que nous voulons et que nous avons une idée de ce que cela représente ? ou ressentons-nous du bonheur simplement sans y réfléchir ». Même si, dans le cerveau, ce n'est pas la même chose ! » ■

1 L'éthologie est la science des comportements des espèces animales dans leur milieu naturel.

2 Une équipe pluridisciplinaire dont fait partie Sébastien Bouret a mis en évidence la corrélation entre la taille du *cortex préfrontal ventromédian* (vmPFC) et le régime alimentaire des espèces. Plus il est complexe, plus il est volumineux. Lire à ce sujet « À quoi pensent les singes quand ils cherchent leur nourriture ? Une approche comparative à l'interface des neurosciences et à l'écologie comportementale », in *Médecine et Sciences*, vol. 36, n° 2, Paris, février 2020, en libre accès sur www.medecinesciences.org/fr/.



COULEURS



Couleurs

Les animaux nous en mettent plein la vue

Chloé Laubu, Saint Julien-en-Genevois
docteure en biologie du comportement animal

De la coccinelle au zèbre, en passant par le perroquet, le caméléon ou encore le poisson-cachemire, la faune déploie une multitude de couleurs et de motifs, parfois spectaculaires. Les naturalistes ont d'abord été surpris par cette palette qu'offrent les animaux; Darwin lui-même s'en étonnait! Mais cette exubérance n'est pas simplement beauté, elle a sa nécessité.

On sait aujourd'hui que les couleurs jouent un rôle dans la survie des animaux et dans leur succès à se reproduire : elles protègent, aident à chasser, à communiquer, à séduire... Elles sont un facteur essentiel dans la relation qu'entretient un animal avec son environnement social et physique.¹

Ces couleurs chez les animaux ont deux origines, qui peuvent interagir pour produire toute la complexité des colorations que nous connaissons. La coloration chimique est liée à la présence de pigments, qui peuvent être d'origine alimentaire, environnementale ou être directement

fabriqués par le corps. Les caroténoïdes, qui donnent une couleur orangé ou rouge aux animaux, ne sont par exemple trouvés que dans l'alimentation, alors que la mélanine, qui regroupe différents pigments de couleur foncée, est fabriquée par l'organisme.

La coloration d'origine mécanique explique pour sa part les colorations bleutées, iridescentes ou les reflets arc-en-ciel. Elle est la conséquence de phénomènes physiques liés aux structures qui recouvrent l'animal (la peau, les poils, les plumes, les écailles) et qui produisent des effets d'optiques. La coloration bleue du geai des chênes est ainsi la conséquence de la structure de ses plumes. Celles-ci présentent une surface spongieuse qui influence la diffraction de la lumière.

S'adapter à l'environnement

Pour la majorité des espèces, la coloration est peu flexible. Le changement prend du temps. Il faut, par exemple, attendre une mue. Néanmoins, certaines taches colorées peuvent, selon le contexte, être tour à tour dissimulées ou affichées. Les papillons peuvent déployer leurs ailes colorées, mais aussi cacher ces couleurs en refermant leurs ailes. Certains oiseaux ont des crêtes érectiles, certains lézards une gorge de couleurs vives qu'ils peuvent gonfler, des parures qu'il leur est possible de montrer au moment opportun.

Il existe tout de même des espèces capables de changer très rapidement de colorations, via des mouvements de granules de pigments sur leurs corps. Si les caméléons sont les plus connus, les champions dans ce domaine sont incontestablement les céphalopodes. De nombreuses espèces de poulpes ou de seiches peuvent en effet changer de teintes et de motifs instantanément.

Chloé Laubu est vulgarisatrice scientifique. Voir son site *Élan d'Sciences* (sites.google.com/view/chloelaubu/home).

Couleurs

Les animaux nous en mettent plein la vue

Ces colorations aident les animaux à survivre dans leur environnement. Par exemple, en servant de rempart contre les parasites. Selon toute vraisemblance, les rayures des zèbres perturberaient le système visuel des insectes du fait d'une illusion d'optique et les protégeraient de ces indésirables.

La mélanine, pour sa part, protège des ultra-violets (c'est d'ailleurs la raison du bronzage des humains) mais joue aussi un rôle de thermorégulation. Ainsi les animaux plus foncés absorbent mieux la chaleur. Mais comment font alors les ours polaires pour survivre en Arctique ? S'ils paraissent blancs au premier coup d'œil (ce qui est un bon camouflage sur la banquise), ils ont aussi des poils noirs très courts sous cette couche de poils blancs. Des poils qui s'échauffent ra-

pidement à la lumière et leur permettent de se réchauffer.

Se camoufler

Que ce soit pour chasser ou se protéger des prédateurs, de nombreux animaux tentent en effet d'être discrets dans leur environnement. Ils peuvent afficher des couleurs dites cryptiques, qui se confondent avec l'arrière-plan. C'est le cas des lionnes, dont le pelage se mêle à l'herbe sèche dans laquelle elles se cachent pour chasser. La couleur des lièvres variables et des lagopèdes alpins (appelés aussi perdrix des neiges) évolue au cours des saisons pour assurer leur camouflage. Une faculté partagée par l'araignée-crabe *Misumenavatia* : couleur citron lorsqu'elle vit sur des fleurs de lys jaunes, elle blanchit sur une fleur blanche. Le caméléon, pour sa part, est capable d'ajuster sa coloration en quelques minutes, mais, comme on l'a vu, il est surpassé par la seiche qui, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, adapte sa couleur et ses motifs à son arrière-plan. Elle réussit même à alterner taches noires et taches blanches sur son corps si on la pose sur un damier !

La mascarade est une autre stratégie de camouflage. L'animal ne cherche pas à se rendre invisible, mais à ne pas être reconnu. Le papillon hibou leurre ainsi de nombreux prédateurs. Sur ses ailes ouvertes apparaît un motif qui ressemble à s'y méprendre à une tête de hibou qui en impressionne plus d'un ! La pieuvre mimétique, elle, arrive à imiter la coloration et la démarche d'une quinzaine d'espèces différentes. Pour imiter des serpents de mer, elle s'enfouit par exemple dans un terrier, devient jaune et noire, et sort deux bras qu'elle fait onduler comme des serpents. Ce déguisement lui permet, selon le contexte, de se protéger en se faisant passer pour une

© Chloe Laubu



espèce dangereuse ou d'approcher incognito ses proies.

Avertir les prédateurs

Si les couleurs peuvent servir à se dissimuler, elles peuvent aussi avoir le rôle inverse : se montrer aux yeux de tous. Il s'agit pour les individus porteurs de ces couleurs d'indiquer aux potentiels prédateurs leur non-comestibilité ou leur dangerosité. Les couleurs servent donc d'outil de communication en direction des autres espèces, un message d'avertissement en somme.

Les couleurs vives ou les motifs contrastés permettent aux prédateurs d'apprendre rapidement à reconnaître quelles sont les espèces à éviter. Le rouge associé au noir est utilisé par différentes espèces pour signaler leur toxicité. On pense par exemple aux gendarmes (ou pyrrhocores), aux punaises rouges et noires ou aux coccinelles. Le sang de ces dernières est un vrai cocktail de poisons pour les mammifères et pour de nombreux oiseaux. Si l'un d'eux tente une attaque, la coccinelle en sécrète une goutte. Autant dire que le prédateur apprendra vite à éviter dorénavant ces proies rouges et noires !

Chasser

Chez la chouette effraie, la technique de chasse est influencée par la couleur du plumage. A priori, du fait de leur visibilité accentuée la nuit, celles qui ont un plumage blanc semblent défavorisées par rapport aux chouettes au plumage foncé. Mais elles ont développé en fait une autre stratégie de chasse : elles utilisent ... la lune. Les soirs de pleine lune, le réfléchissement de l'astre sur leur plumage blanc provoque un flash lorsqu'elles fondent sur leurs proies ; les rongeurs, éblouis, se figent sur place et se font facilement capturer.

Certaines araignées peuvent aussi ajuster la couleur de leurs toiles pour qu'elles réfléchissent davantage le bleu, le vert et les ultra-violets, ce qui les rend plus attractives pour les proies.

Séduire

La coloration est de sur un outil de séduction chez de nombreuses espèces. Elle joue un rôle prépondérant au moment de choisir un partenaire pour se reproduire (la sélection sexuelle), car elle indique souvent la bonne santé ou la bonne qualité du prétendant. C'est le cas du rouge et de l'orange qui proviennent des caroténoïdes. Ces pigments, retrouvés dans l'alimentation, sont nécessaires au fonctionnement du système immunitaire. Ainsi un animal qui se permet d'afficher une telle couleur montre qu'il est en bonne forme. C'est pourquoi les mâles des poissons épinoches à trois épines qui arborent les ventres les plus rouges sont préférés par les femelles. Celles-ci vont jusqu'à développer une sensibilité accrue de leur système visuel pour cette couleur pendant la saison de reproduction. Chez les merles noirs, ce sont les mâles ayant les becs les plus orangés qui sont favorisés.

Le blanc immaculé d'un plumage est aussi apprécié par certains oiseaux, tels que les hirondelles, les moineaux ou les pies bavardes, car arborer un plumage blanc indique l'absence de parasites qui abîment prioritairement les plumes claires. De manière générale, tout plumage élaboré est un signe de qualité. Pensons à la traîne des mâles paons : seul un oiseau en pleine forme peut se permettre d'entretenir une telle parure qui exige tant de temps et d'énergie !

S'identifier

Les animaux communiquent donc avec leurs congénères en utilisant des signaux colorés. Ceux-ci fournissent

Couleurs

Les animaux nous en mettent plein la vue

des informations précieuses quant à leur identité (âge, sexe, statut social, liens familiaux, etc.). L'étendue de noir sur la poitrine des moineaux domestiques ou sur la tête des guêpes polistes indique leur statut social.

Les couleurs peuvent aussi servir à reconnaître le sexe d'un individu, ce qui se révèle très utile pour distinguer les adversaires à la course à la reproduction. Chez les seiches géantes australiennes, les mâles s'empres- sent de chasser les rivaux qu'ils aper- çoivent au loin. Certains mâles de petite taille ont cependant trouvé la parade : ils imitent la coloration des femelles afin d'éviter ces attaques.

Les animaux capables de changer rapide- ment de couleurs signalent mieux aussi leurs émotions à leurs congénères.

Si la coloration peut servir à recon- naître les membres de sa famille, elle peut aussi aider à différencier ses œufs ! Chez la rousserolle tur- doïde, dont le nid se trouve réguliè- rement parasité par les coucous, les parents ont développé au cours de l'évolution des capacités visuelles pour distinguer la teinte de leurs œufs de ceux des coucous.

Exprimer ses émotions

Les rayures noires des poissons ci- chlidés zébrés gagnent par exemple en intensité lorsque leurs porteurs sont dans un état agressif. Chez les caméléons, face à une partenaire

sexuelle, un mâle peut afficher des couleurs très vives pour signaler son excitation. Même chose pour les seiches pharaons qui arborent une coloration différente selon qu'elles approchent un congénère de ma- nière pacifique ou non. Quant au rouge, qui vient parfois sur nos joues et signale nos émois, il aurait pu jouer un rôle essentiel dans l'évolu- tion de notre vie sociale...

Invisibles pour nous

Pour finir, évoquons un monde invi- sible à nos yeux d'Homo sapiens : celui des ultra-violets. Les insectes, les poissons et les oiseaux s'en servent dans leur vie quotidienne. Les pollini- sateurs les utilisent pour butiner : ils sont attirés par des pétales de fleurs ternes à nos yeux, mais qui en réalité réfléchissent intensément les ultra- violets. Chez les mésanges bleues, alors que mâles et femelles ont l'air identiques, ils diffèrent largement sous les ultra-violets, ce qui leur per- met de se reconnaître à distance. Les faucons crécerelles, eux, se servent des ultra-violets pour chasser : ils peu- vent détecter l'urine colorée des cam- pagnols dans un champ.

On l'aura compris, la faune nous offre un monde éblouissant de cou- leurs, dont nous sommes loin d'avoir tout vu ... et tout saisi ! De belles dé- couvertes nous attendent encore. ■

¹ Voir Innes C. Cuthill et al., « The biology of color », in *Science* n° 357, New York 2017, pp. 470-477.

Couleurs

Manger avec les yeux peut être trompeur

Annick Chevillot, Lausanne
journaliste

HISTOIRE

Avant de porter un aliment et une boisson à la bouche, on les regarde. Parfois sans en avoir conscience, souvent en salivant. Quelle est votre réaction face à une belle tranche de pastèque rouge ? Et mangeriez-vous une fraise bleue ? La couleur joue un rôle si important dans notre alimentation que nous avons commencé très tôt à travestir - à « améliorer » - les teintes que Mère nature donne à nos fruits, légumes, viandes, céréales, poissons et boissons. Non sans dérapages.

En matière alimentaire, l'habit fait le moine. Il suffit que l'aspect visuel d'un aliment ne corresponde pas à nos habitudes - ancrées dès l'enfance et transmises d'une génération à l'autre - pour générer une réaction de rejet ou de curiosité. C'est aussi pour cela que les repas dans le noir ou à l'aveugle déstabilisent de nombreux convives. La couleur d'un aliment, qui donne notamment des informations sur sa comestibilité, est donc un critère de sélection essentiel. Ce n'est que si elle correspond à nos attentes, que l'odeur et le goût entrent dans la danse du palais. Et c'est ainsi que la teinte des

aliments est devenue un incontournable de l'industrie alimentaire. Mais comment cette histoire a-t-elle débuté ?

Il était le fumage

Si les humains ont commencé à colorer leurs aliments, c'est avant tout pour des raisons fonctionnelles de conservation. Avec les techniques de fumage et de salage permettant de conserver viandes et poissons (il y a environ 17 000 ans), l'humanité a découvert que les aliments pouvaient changer de consistance, d'odeur et aussi de couleur.

Les premiers à améliorer l'aspect de la nourriture par pur plaisir visuel et pour mieux la vendre sont les Égyptiens de l'Antiquité. Ils utilisent notamment le curcuma, le paprika et le safran pour leurs propriétés gustatives et colorantes. Certains légumes, dont les choux, sont également reverdis grâce au nitre de chalastra, mentionné dans la *Minéralogie des anciens* (1803) de Louis de Launay, médecin, minéralogiste et membre de l'Académie impériale et royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles. Un reverdissage des légumes qui est encore pratiqué dans de nombreux pays grâce aux sels de cuivre.

Grecs et Romains embellissent également leur alimentation et leurs boissons. Le vin - denrée de luxe revêtant une importance commerciale capitale dans la Rome antique - se juge alors autant à son goût, à sa consistance qu'à sa teinte.¹ Ses nuances de rouges sont rapidement associées à des qualités spécifiques et il n'est pas rare de le diluer ou de le maquiller peu ou prou.

Au fil des siècles, deux aliments massivement modifiés (pour en réduire le coût ou pour différentes raisons frauduleuses) ont néanmoins toujours conservé leur couleur d'origine

Couleurs

Manger avec les yeux peut être trompeur

parce qu'associée à une symbolique forte de pureté et douceur divine. Il s'agit du miel et du lait - même si la blancheur de ce dernier n'est qu'un phénomène d'optique. «Le lait se compose d'eau principalement (90%) de matières grasses, de sucres (surtout du lactose), de protéines (surtout de la caséine), de calcium, phosphore, fer et magnésium. Les matières grasses sont incolores et les caséines s'assemblent en particules en suspension appelées micelles. Les micro-globules de matière grasse et les micelles diffractent et diffusent la lumière, ce qui donne une couleur blanche au lait.»²

Masquer l'apparence d'un met avarié pour pouvoir le vendre à vil prix est une pratique qui a toujours existé.

Qu'ils les coupent avec des sucres pour le premier ou de l'eau pour le second, les fraudeurs se sont toujours assurés de redonner au miel et au lait leur teinte d'origine, garante de qualité, avant d'en vanter les mérites. Peu d'autres aliments sont sujets à de telles précautions, la cuisson et le mode de conservation altérant facilement l'aspect des fruits, légumes, viandes et autres céréales.

Manger pour vivre ou vivre pour manger

Très tôt dans notre histoire, un fossé s'est donc creusé en fonction des classes sociales entre alimentation fonctionnelle et plaisirs hédonistes

de la table. L'aliment de qualité n'est pas pour autant l'apanage des plus fortunés : masquer l'apparence d'un met avarié pour pouvoir le vendre à vil prix est une pratique qui a toujours existé. Ainsi était-il courant dans la Grèce antique de conditionner de l'eau boueuse dans des récipients opaques pour en cacher la teinte brunâtre. Trier le bon grain de l'ivraie a occupé de nombreuses générations à travers les siècles.

Les pratiques alimentaires de l'Europe féodale étant profondément marquées par les pénuries, l'aspect des aliments, pour l'écrasante majorité de la population pauvre du Moyen Âge, se doit d'être plus fonctionnelle qu'appétissante. Les paysans produisent leur propre nourriture et seules les tables des nobles et des chevaliers se parent de mets colorés à l'aide d'herbes et d'épices. Ce sont ces dernières qui mettent des couleurs dans les assiettes européennes vers le XIV^e siècle. Le commerce des épices exotiques mène alors à de nombreux abus. Une des premières lois alimentaires concerne d'ailleurs ce secteur. Elle est promulguée à Augsbourg en 1531 et punit sévèrement les contrefaçons des épices et colorants.

Jusqu'au XIX^e siècle, les améliorations visuelles auxquelles sont soumis les aliments sont le fruit de colorations naturelles. Les premiers colorants artificiels apparaissent pourtant dès le XVIII^e siècle, mais ils ne sont pas utilisés dans l'alimentation. Le Bleu de Prusse est le premier pigment artificiel inventé, accidentellement, par Heinrich Diesbach et Johann Conrad Dippel, à Berlin, entre 1704 et 1709. Cette découverte est suivie de la création en 1856 de la mauvéine par le chimiste anglais William Henry Perkin, considéré comme le père de la chimie industrielle. De son côté, le chimiste allemand Adolf von Baeyer

(Prix Nobel de chimie en 1905) synthétise l'indigo en 1870.

Les colorants synthétiques

Il faut cependant attendre 1882 pour que le premier colorant alimentaire synthétique soit inventé. Le jaune de quinoléine (ou E104 selon la nomenclature actuelle) est le fruit d'un procédé qui débute dans les années 1830, lorsque Friedlieb Ferdinand Runge, le chimiste allemand qui a identifié la caféine, travaille sur les colorants synthétiques provenant des différents composés du goudron de houille, dont la quinoléine.

L'apparition de la notion de « colorant alimentaire » naît donc en même temps que l'industrialisation en Europe et en Amérique du Nord. La population, devenue très urbaine, produit de moins en moins sa propre nourriture et se met à l'acheter massivement. Entre agriculteurs et consommateurs s'insèrent des intermédiaires : grossistes, transformateurs, industriels, distributeurs, etc.

Des raisons pratiques expliquent l'expansion rapide des colorants alimentaires synthétiques : ils sont assez faciles à produire grâce aux progrès de la chimie industrielle, se conservent mieux que les colorants naturels et sont aussi moins chers. Ils permettent aussi de préserver la biodiversité en n'épuisant pas les ressources végétales et animales. C'est ainsi qu'ils arrivent à s'imposer et à se diversifier très rapidement dès la fin du XIX^e siècle et tout au long du XX^e siècle.

Dans ce grand bouleversement, il est facile de prendre des vessies pour des lanternes. Les balbutiements de la chimie industrielle génèrent de nombreux abus. Au milieu du XIX^e siècle, aucune réglementation n'interdit l'usage de colorants pour tissus dans l'industrie alimentaire ou pharma-

ceutique. Une des adultérations (réduction de la qualité d'un produit) les plus marquantes a lieu en 1851, en Angleterre : 200 personnes sont empoisonnées en mangeant des pastilles pour la toux, 17 mourront. Partout en Europe, on mélange des substances chimiques à des desserts, des fromages, du pain, du thé. Les sciences techniques et industrielles introduisent des risques jusqu'alors inconnus dans nos assiettes.

Des nouvelles réglementations

Ces empoisonnements génèrent réglementations et interdictions. La première loi alimentaire est promulguée en 1887 en Allemagne et stipule « l'absence de minéraux dangereux tels que l'arsenic, le cuivre, le chrome, le plomb, le mercure, le zinc et autres dans les aliments ». « Dès le milieu du XIX^e siècle, la question de la nocivité des additifs, en particulier des colorants, est abordée, explique l'historienne Cécile Dunouhaud. Les deux guerres mondiales entravent le processus de régulation alors qu'au même moment les additifs et les matériaux employés se multiplient. Mais les États ne restent pas indifférents à cette question puisque, dans les années 1920 et 1930, les États, qui déjà au XIX^e siècle se soucient de ces questions, se dotent de textes législatifs et de structures de contrôle de plus en plus efficaces. »³

Ainsi, tout au long du XX^e siècle, la réglementation évolue au rythme de l'introduction de nouveaux colorants alimentaires. Le grand changement de paradigme se produit peu après la Seconde Guerre mondiale. Soudain, il devient possible de produire de la nourriture en grande quantité, de manière industrielle. Une véritable industrie des colorants alimentaires naît en parallèle. Elle est très utilisée en confiserie (bonbons), pâtisserie, boissons (sodas, apéritifs),

Couleurs

Manger avec les yeux peut être trompeur

charcuterie, salaison et aussi dans l'industrie laitière (yoghourts, fromages).

Cette explosion d'utilisation conduit à classer les nouveaux colorants alimentaires. Au départ, ils le sont juste par couleur, mais le 18 décembre 1978, l'Union européenne décide de transformer cette nomenclature en codes numériques commençant par la lettre E (pour Europe), suivie de trois chiffres SIN (Système international de numérotation). Cet univers est devenu tellement complexe (90 % des colorants utilisés dans l'alimentation sont synthétiques) qu'il est difficile aujourd'hui d'évaluer le nombre précis de ces colorants. La Suisse recense 40 colorants autorisés, tandis qu'au niveau européen ce sont plus de 80 molécules qui le sont, selon les différentes annexes de la directive citée ci-dessus.

Les enjeux sont importants et la lutte entre politiciens et industrie agro-alimentaire fait encore rage. La créativité et le bond en avant de la chimie industrielle au cours du XX^e siècle s'apparentent à une course que les laboratoires de toxicologie peinent à suivre. Les tests pour connaître l'innocuité d'une molécule peuvent prendre plusieurs années. Lorsque la nocivité d'un colorant est avérée scientifiquement, ce dernier est retiré de la liste ou sa dose journalière admissible (DJA) est abaissée pour ne pas exposer le consommateur à un risque. Cette jungle réglementaire, qui avait à l'origine pour

but de protéger le consommateur des abus et de garantir la sécurité alimentaire, protège aujourd'hui surtout les substances... ■

1 Cf. **Hervé Lalau**, *Plume notre ancien*, in <https://les5duvin.wordpress.com>, 24 juin 2015.

2 Cf. www.quoidansmonassiette.fr

3 Recension par **Cécile Dunouhaud** du livre de **Florence Hachez-Leroy**, historienne des entreprises, des sciences et des techniques, *Menaces sur l'alimentation. Emballages, colorants et autres contaminants alimentaires, XIX^e-XX^e*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais 2019, 288 p., in www.clionautes.org, le 2 novembre 2019.

Les reconnaître

Les colorants alimentaires peuvent être classés en trois grandes familles :

- **naturels** : ils existent dans la nature, mais peuvent présenter des impuretés et être néfastes (le E120 ou rouge de cochenille notamment) ;
- **synthétiques** : les molécules existant dans la nature sont reproduites en laboratoire ;
- **artificiels** : ils sont fabriqués chimiquement et les molécules ainsi produites n'existent pas dans la nature. Cela n'en fait pas automatiquement des substances toxiques.

Pour aider à y voir plus clair, les associations de protection des consommateurs se sont emparées de ces sujets et tirent régulièrement la sonnette d'alarme. En Suisse, la Fédération romande des consommateurs et le magazine *Bon à Savoir* ont développé des applications pour smartphone permettant d'identifier facilement les fameux E lorsque l'on fait ses courses. Un autre site internet permet d'en savoir plus sur les additifs alimentaires en général et sur les colorants alimentaires en particulier : www.additifs-alimentaires.net

« Ce que j'ai pour vous aujourd'hui, c'est presque rien, un échantillon tombé de la boîte à couture d'un ange. C'est aussi fin qu'une brise qui ride un étang pendant quelques secondes. Difficile de l'attraper. Voilà : il s'agit d'un arc-en-ciel. Du bleu, du jaune, du vert, des couleurs faibles sur le papier de l'air, un dessin convalescent en forme d'arche, de pont. C'est là et ce n'est pas là, vous comprenez ? Quelque chose apparaît et disparaît en même temps. Un soupçon coloré. Une énigme limpide. Toute la vie a forme d'arc-en-ciel, n'est-ce pas : elle est là et en même temps elle n'est pas là. »

Christian Bobin (2013)

« La couleur est par excellence la partie de l'art qui détient le don magique. Alors que le sujet, la forme, la ligne s'adressent d'abord à la pensée, la couleur n'a aucun sens pour l'intelligence, mais elle a tous les pouvoirs sur la sensibilité. »

Eugène Delacroix (Journal, 1852)

« Au cours de ma vie, j'ai fait des rêves qui me restèrent longtemps et changèrent mes idées. Ils me traversèrent de part en part, comme le vin versé dans l'eau, et altérèrent la couleur de mon esprit. »

Emily Brontë (*Les Hauts de Hurlevent*, 1847)

« Dieu est absolument pour l'homme ce que sont les couleurs pour un aveugle de naissance, il lui est impossible de se les figurer. »

Marquis de Sade (XVIII^e siècle)

On ne cesse de nous rabâcher que seuls les Verts pourront sauver la planète ! Oui, mais quel vert ? Le vert de gris, le vert absinthe, amande, anglais, bouteille, chartreuse, chrome, eau, émeraude, empire, gazon, glauque, impérial, jade, kaki, malachite, menthe, menthe à l'eau, mousse, militaire, olivacé, olivâtre, olive, opaline, pistache, poireau, pomme, porracé, prairie, phrasé, pré, printemps, tilleul, sapin, sauge, sinople, smaragdin, véronèse, vessie, viride ?

Jean-Loup Chiflet (XX^e siècle)

Couleurs

Des illusions aux effets réels entretien avec le designer Jean-Gabriel Causse

Lucienne Bittar, Genève
rédactrice en chef

SOCIÉTÉ

Comme notre monde serait triste en noir et blanc ! Sans les couleurs, nous serions amputés d'une large part de notre gamme émotionnelle et de nos possibles. S'appuyant sur une importante littérature scientifique, le coloriste Jean-Gabriel Causse a étudié les influences physiologiques et psychologiques des couleurs sur nos humeurs et comportements, sur notre créativité, nos capacités cognitives, notre sexualité et performances sportives...

Créatif publicitaire durant de nombreuses années, Jean-Gabriel Causse s'est spécialisé dans le conseil en couleurs dans le monde industriel, en France et au Japon. Il est membre depuis 2007 du Comité français de la couleur et auteur de *L'étonnant pouvoir des couleurs* (Paris, Éd. du Palio 2014, 190 p.).

Lucienne Bittar: *Que ce soit dans L'Étonnant pouvoir des couleurs ou dans votre roman Les crayons de couleurs,¹ où vous dessinez une société d'où les couleurs auraient brusquement disparu, vous défendez la thèse que chacune d'entre elles a un rôle, que ce n'est pas pour rien que nous sommes capables de les percevoir.*

Jean-Gabriel Causse: « Absolument ! Pour commencer, comme pour tout être vivant, notre survie en dépend. Les couleurs permettaient à nos ancêtres du Paléolithique de repérer les fruits comestibles lors des cueillettes ou encore leurs ennemis. J'ima-

gine que le jaune devait être associé aux lions ou aux guépards et déclencher la peur du danger. Je pense que c'est pour cette raison que les espèces animales ont des visions de couleurs qui leur sont propres, ajustées à leurs besoins de survie. »²

Les couleurs n'existent pas en dehors de notre perception cérébrale. Elles seraient donc des illusions utiles ?

Jean-Gabriel Causse: « En quelque sorte. Trois paramètres font une couleur : la teinte, la valeur et la saturation. La teinte correspond à une longueur d'onde précise se situant entre l'infrarouge et l'ultraviolet ; elle est perçue par les cellules sensorielles de nos rétines (les cônes) qui affichent des sensibilités différentes selon les plages des longueurs d'ondes. Certaines sont plus sensibles aux ondes courtes, donc aux bleus, d'autres aux ondes longues, donc aux rouges. Ainsi il n'y a pas deux personnes qui perçoivent le spectre des couleurs de la même manière. Vient ensuite la valeur ou luminosité, qui dépend du pourcentage de blanc utilisé : pour une même longueur d'onde, on pourra voir du rose clair ou du bordeaux foncé. Et enfin la saturation, qui varie selon le pourcentage de gris : le même rouge pourra être fluo ou gris chaud.

» Mais une couleur ne devient une couleur que lorsqu'il y a interprétation cérébrale de sa longueur d'onde. Elle n'existe que dans la mesure où un cerveau la produit. Reste un mystère : comment se fait-il, par exemple, alors que notre cerveau traite au départ au même endroit l'information rouge et rose, qui ont la même longueur d'onde, que des zones cérébrales différentes s'activent ensuite, nous influençant autrement ? Personne aujourd'hui n'est capable de répondre à cette question. »

Les expériences scientifiques actuelles induiraient donc que les couleurs agissent sur notre cerveau tant pour des raisons d'ordre physiologique, relatives aux longueurs d'ondes, que pour des questions relevant de projections personnelles et culturelles ?

« Tout à fait. Prenez le rouge. Il est souvent utilisé comme couleur vestimentaire chez les personnes qui travaillent en altitude, là où il fait plus froid. Le rouge est associé au feu, à la chaleur. Résultat, ceux qui portent un blouson rouge ont une résistance au froid de quatre degrés de plus que ceux qui portent des blousons bleus. Mais c'est en fait une mauvaise interprétation du cerveau humain ! Ce que nous appelons *couleurs chaudes*, comme le jaune et le rouge, sont plus froides dans la nature que les *couleurs froides*, tel le bleu. L'exemple le plus frappant est celui du gaz de votre cuisinière. Quand la flamme est rouge, elle est beaucoup moins chaude que lorsqu'elle est bleue.

» J'ai été étonné de voir comment les études scientifiques actuelles rejoignent des connaissances ancestrales, comme celles du Feng Shui taoïste. Leurs conclusions correspondent quant à l'utilisation de couleurs particulières dans les lieux de vie - que ce soient les chambres à coucher, les salles de classe ou les bureaux - en fonction de résultats escomptés. Le rose, par exemple, est relaxant. Il réduit le rythme cardiaque et l'agressivité. Il est indiqué dans les écoles avec des enfants hyperactifs, dans les milieux psychiatriques et les prisons. Je l'ai personnellement conseillé en 2014 dans les chambres de crise du Sérénà hôpital le Relais de Marseille, un établissement pour enfants et adolescents handicapés. »

Si l'effet d'une couleur n'est pas uniquement d'ordre physique mais aussi projectif, une couleur imaginée les yeux fermés, par exemple quand on médite, pourrait avoir sur le pratiquant la même influence que celle qu'on lui prête habituellement ?

« C'est possible. Je vais vous donner un exemple qui montre l'importance de la projection dans le domaine des couleurs. L'artiste hypnothérapeute Anne-Sophie Servantie a sorti l'an passé une bande dessinée³ relatant le parcours de Doris, un sculpteur de renommée internationale, devenu aveugle à l'âge de 30 ans. La dernière couleur qu'il ait vue, il y a de nombreuses années de cela, c'était le rouge. Il pensait s'en souvenir encore, mais sans être certain que cela soit vraiment du rouge. Il m'a demandé de préparer du rouge pour ses œuvres et je lui en ai présenté plusieurs avec des intensités différentes. Il a été capable de choisir avec ses doigts un rouge particulier qui correspondait à la couleur qu'il avait mémorisée et qu'il pouvait encore visualiser. Il me disait : « Je t'ai demandé une teinte plus chaude, et là ce n'est pas le cas », puis, devant un autre rouge : « Voilà, celui-là il est mieux ». Deux jours après, j'ai essayé de le piéger en faisant passer un autre rouge pour celui qu'il avait choisi, mais il a senti la différence. Doris arrive vraiment à sentir le rouge avec ses doigts grâce à la chaleur dispensée par la longueur d'onde, et à le relier à sa mémoire. »

Vous encouragez tous ceux qui ont un message à faire passer à colorer leur approche. Ce conseil, selon vous, pourrait aussi s'appliquer aux religions, notamment pour nos églises.

« Mais oui, l'emploi de couleurs aide les gens à voir la religion comme une fête ! Prenez nos cathédrales, celle de Chartres par exemple. Elles ont été construites avec de nombreuses couleurs et avec des vitraux

Couleurs

Des illusions aux effets réels entretien avec le designer Jean-Gabriel Causse

pour refléter celles-ci à l'intérieur. Quand les fidèles pénétraient dans une église au Moyen Âge ou durant la Renaissance, ils entraient dans un lieu de vie.⁵ Aujourd'hui, les églises sont devenues très austères. Les pierres sont nues et grises là où, à l'origine, il y avait de la peinture, des tentures, des tableaux. On a juste oublié de les repeindre depuis 200 ou 300 ans !

» Alors oui, si je devais donner un conseil au monde religieux, ce serait de remettre de la couleur partout. Regardez le Vatican, comme il est coloré, c'est formidable ! Imaginez la chapelle Sixtine sans couleurs. À l'inverse, et même si j'aime beaucoup le travail de Pierre Soulage, je pense que ses vitraux conçus pour l'abbatiale de Sainte-Foy à Conques ont fait perdre à ce lieu sa fonction première, qui était de redonner espoir aux pèlerins qui venaient de traverser la région difficile et austère de l'Aubrac. »

Le noir et le gris pourtant sont très appréciés aujourd'hui dans le design.

« C'est vrai que dans la haute couture le noir est devenu très tendance depuis Coco Chanel. Les créateurs occidentaux ont relancé le noir comme la couleur chic par excellence, la couleur qui amincit. Mais dans la symbolique courante, au fil de l'histoire de l'humanité, porter du noir a longtemps été l'antithèse de la séduction ; c'était opter pour la couleur la plus laide, le noir étant associé au

néant. Ce n'est pas pour rien qu'il a été choisi par les punks pour marquer leur contestation culturelle. Ou qu'il est, en nombre de lieux, la couleur par excellence du deuil, un temps peu propice à la séduction. Et c'est encore pourquoi les magistrats, les ecclésiastiques, les domestiques ont des costumes noirs. Mais pour moi le deuil devrait plutôt se faire en couleur, en particulier en blanc, qui symbolise la renaissance, la vie, la lumière. »

Mais le blanc ne peut-il pas être vu aussi comme la couleur du vide ?

« C'est vrai que le blanc marque aussi le vide, comme avec la page blanche ou la virginité des époux. Mais en même temps, le blanc, c'est la lumière. C'est ce qui rend cette couleur si intéressante. Je dis bien *couleur*, car vouloir faire du noir et du blanc des non-couleurs est une approche très contemporaine. L'idée a accompagné la naissance de la photographie et du cinéma en couleur, par opposition au noir et blanc. Sous-entendu que le noir et le blanc ne sont pas des couleurs.⁵

» Mais qu'appelle-t-on *blanc* ? Notre référence de blanc a changé depuis une trentaine d'années. Notre blanc actuel, nos arrières grands-parents l'auraient appelé *bleu*. Nos chemises blanches sont traitées avec de l'azurant, c'est-à-dire du bleu ciel, pour donner le sentiment de blancheur. Et pour beaucoup de gens, le blanc, c'est la neige en plein soleil. Or la neige en plein soleil, c'est 15 % de bleu du fait de la réflexion du ciel. Le vrai blanc, c'est celui de la neige par temps gris, que nous trouvons pour notre part un peu jaunâtre. Ou encore celui du lait. Prenez une feuille de papier blanc et posez-la à côté d'un verre de lait, vous verrez qu'elle vous paraîtra plus bleue ou le lait plus jaune. »

Parlez-nous du choix des couleurs de la couverture de votre livre *L'étonnant pouvoir des couleurs*.

« J'ai choisi pour la trame et la tranche du livre un bleu qui ressemble à ceux des peintres Gustav Klimt et Jacques Majorelle. C'est un bleu puissant, qui attire l'œil. Et comme le bleu a la vertu de faire ralentir et de développer l'imaginaire, je me suis dit que c'était vraiment la bonne couleur pour arrêter le passant. Quant au vert du titre, la couleur de la persuasion, il s'est ... imposé à moi ! Le vert incite à agir, il suggère : « Allez-y, achetez ce livre ! » J'ai appliqué les principes de l'influence de la couleur pour mon propre bénéfice, et cela a bien fonctionné. » ■

- 1 Jean-Gabriel Causse, *Les crayons de couleurs*, Paris, Flammarion 2017, 320 p.
- 2 Cf. Chloé Laubu, *Les animaux nous en mettent plein la vue*, aux pp. 35-37 de ce numéro.
- 3 Anne-Sophie Servantie, *La dernière couleur fut le rouge*, Doris Valerio, *Un aventurier devenu sculpteur aveugle*, Allainville-aux-bois, Grr... Art éditions 2019, 100 p.
- 4 Cf. Stefan Trümpler, *À la collégiale de Romont, chaque heure est différente*, aux pp. 48-51 de ce numéro.
- 5 Cf. Nathalie Boulouch, *Une histoire de valeurs*, aux pp. 52-54 de ce numéro.

Coloriste, un métier

Le Comité français de la couleur (CFC) a été fondé en 1959. Il réunit des acteurs de la mode, du design, de l'architecture, de la cosmétique, de la gastronomie... Premier du genre, le CFC a fait des petits en Europe et en Asie. Dix ans plus tard, à l'initiative de la France, du Japon et de la Suisse, *Intercolor*, l'association internationale des couleurs, a vu le jour.

Cette plateforme de recherche et de développement réunit des experts interdisciplinaires de quatorze pays d'Europe et d'Asie. Ce sont eux qui définissent les tendances mondiales de la mode pour les couleurs. Ils agissent en quelque sorte comme des lobbyistes. Reste que le métier de coloriste est complexe. Si beaucoup d'entre nous peuvent percevoir la disharmonie d'un ensemble de couleurs, nous sommes peu en revanche à pouvoir avancer une explication et une solution pour y remédier.

Les coloristes viennent d'horizons variés. Jean-Gabriel Causse, par exemple, est directeur artistique d'une marque de peinture murale, mais il travaille aussi sur les couleurs des objets de décoration. D'autres coloristes sont issus des beaux-arts. Ayant une vraie sensibilité à la couleur, certains artistes peintres ont fait de la recherche en matière de couleur leur métier.

« Prenez les impressionnistes, illustre Jean-Gabriel Causse. Ils étaient vraiment des coloristes incroyables, des génies ; ils ont créé des associations de couleurs révolutionnaires pour l'époque qui fonctionnent encore, qui sont intemporelles, hors effets de mode. » Aujourd'hui, les coloristes travaillent aussi avec des scientifiques et des informaticiens. Un nuancier comme *Tempo*, par exemple, est fondé sur des règles mathématiques.

Couleurs

À la Collégiale de Romont chaque heure est différente

Stefan Trümpler, Romont
historien de l'art

ARTS

Le trajet qui conduit vers le Vitrocentre, au château de Romont, longe la Collégiale de la ville, un sublime édifice médiéval, doté d'un ensemble emblématique de vitraux du XIV^e au XX^e siècle. Les merveilles de cette église cotoyée durant trente ans m'ont procuré une sensation qui a profondément marqué ma perception des vitraux: ces œuvres d'art ne sont jamais les mêmes.¹

Stefan Trümpler a dirigé pendant une trentaine d'années le Vitrocentre Romont, Centre de recherche sur le vitrail et les arts du verre, ainsi que le Vitromusée de Romont. Il est chercheur et artiste. Cet article se base sur une contribution parue dans le *Nike-Bulletin* 1/2019, revue du Centre national d'information sur le patrimoine culturel NIKE.

À côté de l'entrée latérale se présentent l'*Annonciation* et la *Vierge de l'Assomption* créées vers 1460 par Agnus Drapeir pour la grande fenêtre du chœur. L'artiste (ou les commanditaires) avait choisi une formule alors à la mode: des images très peu colorées et bien lumineuses, entourées de losanges transparents.

Presque incolores à la base, ces vitraux resplendent en réalité de nuances de couleurs et de tonalités des plus riches et des plus surprenantes - si l'on veut bien entrer dans le jeu de perception qu'ils proposent.

Les phénomènes sont même dédoublés par les effets différents des deux vitraux; l'un est exposé à l'est et l'autre au sud, les arrière-fonds variant entre façades et ciel.

On ne parle évidemment pas ici de degrés de luminosité, mais bien de gammes chromatiques fabuleusement animées, changeant de combinaison à l'infini selon les saisons, les lumières de l'aurore au crépuscule, l'impact du soleil et du temps, de la pluie à la neige, de la brume au brouillard, sous la métamorphose permanente des couleurs du ciel et des nuages qui passent. Le phénomène se projette même dans le virtuel par les époustouffants reflets colorés des vitraux que le soleil fait courir à travers l'intérieur de l'édifice.

Une fois pris au jeu, on ne s'en lasse pas. Et on se demande ce que tout cela signifie. On se rend compte que l'observation est liée à l'expérience des visites répétées dans l'église, vide la plupart du temps - ce qui entraîne l'imagination vers les temps passés, quand les gens se rendaient très fréquemment dans des lieux comme celui-ci, de jour comme de nuit. Éprouvaient-ils les mêmes impressions? Étaient-ils plus sensibles à ces phénomènes? Leur accordaient-ils une signification particulière? Y trouvaient-ils des repères associés aux heures du jour, à son rythme cultuel et monastique ou même au calendrier liturgique annuel? Appréciaient-ils une animation proposée par des images vivantes, par une accentuation performative de leur ensemble et même de l'espace entier par les projections colorées spectaculaires? Sentaient-ils des différences entre les vitraux par rapport à leur dialogue avec l'extérieur, avec l'espace au-delà du microcosme d'un édifice? Les témoignages à ce sujet semblent avoir été rarement relevés.²

Un état absolu existe-t-il ?

Cette expérience d'une image en évolution constante renvoie à la question de son existence dans un hypothétique état absolu. Quelle serait la nature de cette donnée « idéale » par rapport à laquelle se révèlent ses apparences variées ? De nos jours, on est tenté de se référer pour cela à des photographies et à leurs paramètres « objectifs ». La vision collective de l'art du vitrail est d'ailleurs excessivement marquée par les reproductions de ces œuvres ; mais celui qui connaît ces fac-similés ne manquera pas de relever le défi de gérer, voire de manipuler, les effets en question (avec d'autres, comme les contrastes lumineux).

Reflets de couleurs
dans le chœur de la
collégiale de
Romont (vitrail de
Friedrich Berbig,
1889) © Stefan
Trümpler



Ces opérations sont devenues plus accessibles grâce au traitement numérique des images. Mais comment faisaient nos aïeux, qui n'étaient pas habitués à ce type de références ? Avaient-ils le réflexe de comparer les couleurs observées avec une image idéale préfigurée, ou ressentaient-ils que l'image réellement vue était perturbée par des facteurs extraordinaires ? En d'autres termes, la perception toujours relative, animée et en quelque sorte insaisissable d'une image était-elle beaucoup plus évidente et naturelle pour eux ?

On peut supposer que les artistes verriers ne pouvaient qu'être très sensibles à ces phénomènes inhérents à leurs matériaux, eux qui travaillaient sans tables lumineuses et vivaient constamment, dans leurs ateliers, le changement de l'éclairage naturel. D'ailleurs, on rappelle souvent aujourd'hui encore dans les ateliers qu'il est judicieux, par exemple, d'adapter la gamme des couleurs à l'orientation des vitraux dans un édifice.

Les nuances au Moyen Âge

Il nous faut néanmoins nuancer le propos. La notion de couleur définie existait aussi au Moyen Âge et était même primordiale. Les traités médiévaux sur la fabrication de vitraux en parlent clairement, et sous divers aspects techniques, de composition et d'ornementation. Des réalisations comme la Rose de la cathédrale de Lausanne de l'an 1200 environ témoignent de certaines directives, par exemple sur les proportions des couleurs à choisir, comme l'indiquent les analyses faites lors de sa dernière restauration.³ L'étude de la Rose a aussi révélé à quel point les artistes étaient conscients des nuances très riches des teintes de base, dont ils disposaient en nombre relativement restreint.

Couleurs

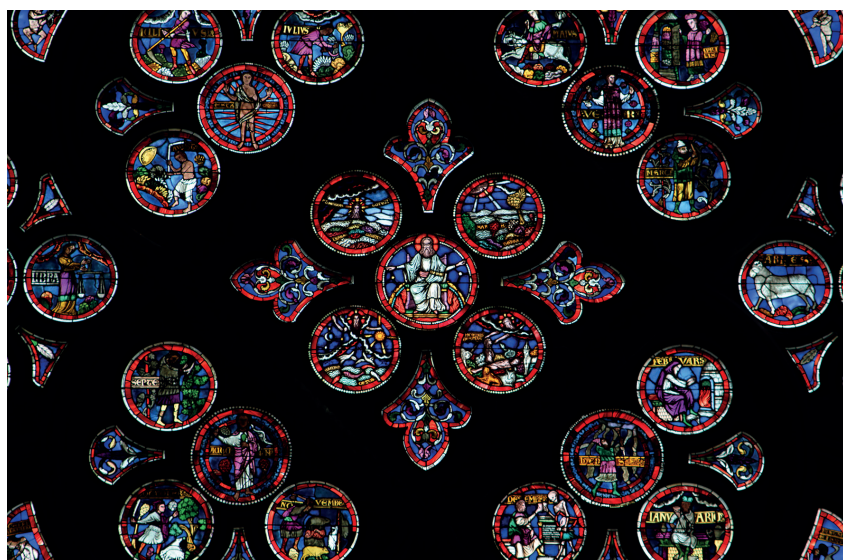
À la Collégiale de Romont chaque heure est différente

L'idée d'une couleur standard devait donc leur paraître étrange. La composition du verre, la nature et les proportions des oxydes métalliques ajoutés pour obtenir les teintes, ainsi que les conditions des fours et de la confection des feuilles de verre rendaient difficile la production de couleurs normalisées et homogènes. La verrière cosmologique propose également un bel exemple des valeurs symboliques attribuées aux couleurs, avec le vert, le bleu, le rouge et le pourpre qui s'y trouvent ingénieusement reliés aux Quatre Éléments et ainsi subtilement soumis à son ensemble.

Ces observations, il est vrai, se manifestent de manière moins immédiate

dans les vitraux fortement colorés. De plus, la peinture à la grisaille influence ces effets. Mais celui qui a vu tôt le matin se réveiller une verrière « blanche » transparente miraculeusement habitée par un bleu clair magique, et une cathédrale dotée de vitraux aux couleurs vives plonger dans une lumière bleue lourde et saturée à la tombée de la nuit, peut-être après le rose d'un coucher du soleil, ne peut nier (ni oublier) ces effets, même pour des verrières denses du Moyen Âge.

Dans cette perspective, on peut se demander si le choix des couleurs, des parties à patiner et surtout des verrières teintées ou incolores, qui marque l'histoire de cet art, procède seulement de l'éclairage ou, en pensant aux Cisterciens, du rejet des décors luxueux. Ne serait-il pas aussi lié à la capacité des vitraux d'atténuer ou d'accepter la lumière changeante, d'entrer en dialogue avec les choses qui palpitent de l'autre côté des vitres, pour le dire avec Léon Zack, peintre, créateur de vitraux et poète français d'origine russe (1892-1980) ?



Détails de la Rose
de la cathédrale de
Lausanne
© Patrick Ringgen-
berg / Wikimedia



Extrait d'un film reconstituant numériquement l'évolution des couleurs d'un vitrail de la cathédrale de Lausanne (*Le Baptême du Christ*, vers 1200). De gauche à droite : tôt le matin, dans la matinée et vers le midi d'une journée ensoleillée.
© EPFL Audiovisual Communications Laboratory, Niranjan Thanikachalam

La quatrième dimension des vitraux

À l'Audiovisual Communications Laboratory (LCAV) de l'EPFL, Niranjan Thanikachalam, un jeune chercheur indien, a décidé de consacrer une partie de sa thèse à la reproduction des vitraux sur les écrans, et d'améliorer les technologies informatiques y relatives. Il a permis le développement d'algorithmes qui conditionnent l'image numérique d'un vitrail, en particulier par rapport à la nature des filtres optiques que sont les verres, et par rapport à la source d'éclairage. C'est ainsi, en maîtres de toute apparence, qu'une équipe du LCAV a contacté le Vitrocentre Romont avec cette question cruciale : quelles sont les conditions idéales et souhaitées pour reproduire un vitrail et ses couleurs ?

Leur demande est tombée comme un cadeau du ciel. Nous leur avons répondu que le potentiel de cette technologie ne devrait justement pas servir à synthétiser un vitrail figé, mais permettre de capter et de visualiser leur dynamisme chromatique, la « quatrième dimension » de ces images lumineuses. Une collaboration très inspirante s'est développée, notamment autour d'un vitrail de la cathédrale de Lausanne exposé au Vitromusée, combiné avec les couleurs en évolution du ciel romontois enregistrées durant une journée.

Exposition :
jusqu'au
1^{er} novembre 2020,
au Vitromusée
Romont,
d'œuvres et d'objets
pour l'aménagement
intérieur et
l'usage quotidien
d'Aline Dold et
Martin Stebler,
membres de
l'Association
professionnelle
suisse du vitrail
(APSV).

Ces nouvelles explorations autour des vitraux, en particulier du dynamisme de leurs couleurs, amènent à mieux percevoir l'image dans son contexte spatial et temporel et ouvrent des pistes de recherche. Ainsi se termine ce détour sur les couleurs des vitraux, une invitation à vous laisser fasciner par les phénomènes colorés qui vous attendent lors de telles visites. Qui sait, vous pourriez vivre des expériences qui vous amènent encore bien au-delà ! ■

- 1 Cette suggestion de voir les vitraux autrement se réfère à une conférence présentée avec Niranjan Thanikachalam et Sophie Wolf au 3^e Congrès suisse en histoire de l'art à Bâle en 2016, intitulée *Dynamische Bilder. Neue Forschungsansätze zur Wahrnehmung mittelalterlicher Glasmalereien*.
- 2 Pour la cathédrale de Chartres, Claudine Lautier a fait remarquer que la chapelle des martyrs est comme teintée de sang par la coloration rouge du vitrail de saint Etienne, sous l'influence d'une luminosité particulière pendant la période des fêtes de ce martyr. Cf. Claudine Lautier, « La polychromie de la cathédrale de Chartres et le vitrail », in Katharina Georgi et al. (éd.), *Licht(t)räume. Festschrift für Brigitte Kurmann-Schwarz*, Petersberg 2016, pp. 126-128. Pour l'art contemporain, le phénomène est bien mis en évidence dans la publication de l'artiste anglais Brian Clarke, *The art of light*, HENI Publishing, London 2018.
- 3 Christophe Amsler et al., *La Rose de la cathédrale de Lausanne : histoire et conservation récente*, Lausanne 1999.
- 4 Niranjan Thanikachalam, Loïc Baboulaz, Paolo Prandoni, Stefan Trümpler, Sophie Wolf, Martin Vetterli, « Vitrail. Acquisition, Modeling, and Rendering of Stained Glass », in *IEEE Transactions on Image Processing* 25, 10 octobre 2016, pp. 4475-4488. Voir aussi www.vitrocentre.ch/fr/recherche/archives/archives 2019 ainsi que <https://youtu.be/K9jPi8sxKuE>.

Couleurs

Une histoire de valeurs

Nathalie Boulouch, Rennes (F)
historienne d'art

PHOTOGRAPHIE

En avril dernier, l'exposition *Noir et blanc, une esthétique de la photographie* devait ouvrir ses portes au Grand Palais de Paris.¹ Un tel titre attire l'attention. En 2020, le noir et blanc est-il tellement marginalisé face au déferlement des photographies en couleurs qu'il devient nécessaire de le repositionner sur le devant de la scène ? L'histoire montre que les rapports entre noir et blanc et couleur dans la photographie sont bel et bien conditionnés par les hiérarchies culturelles.

Nathalie Boulouch est maîtresse de conférences en histoire de l'art contemporain et photographie, à l'Université Rennes 2. Elle est l'auteure de *Le ciel est bleu : une histoire de la photographie couleur* (Paris, Textuel 2011, 216 p.).

Le noir et blanc est longtemps demeuré la langue qui incarne l'essence esthétique du médium. William Eggleston le rappelait en 1977 : « Beaucoup de gens, y compris des photographes, pensent que la photographie artistique est synonyme de noir et blanc, tandis que les photographies couleur sont celles qui sont prises par les amateurs en vacances. »² Un an auparavant, son exposition accrochée aux cimaises du Museum of Modern Art de New York (MoMA)³ avait provoqué un important soubresaut institutionnel

en faveur de la reconnaissance artistique de la photographie couleur. Ainsi s'amorçait, au tournant des années 70-80, une inversion de polarités.

Dès l'invention de la photographie, l'enregistrement de la couleur, dont on constate immédiatement l'absence, dessine un horizon d'attente pour les progrès techniques à accomplir. Tout au long du XIX^e siècle, les colorisations, les teintes (sépia, bleu) des photographies monochromes alimentent un imaginaire de la couleur, tandis que les premiers résultats (ceux d'Edmond Becquerel, Louis Ducos du Hauron, Charles Cros et de Gabriel Lippmann, prix Nobel de physique 1908) maintiennent l'idée d'une solution apportée à la photographie des couleurs. Les images obtenues procèdent de deux modes d'enregistrement - direct ou indirect - et de deux types de résolution technique - additive ou soustractive.

Finalement, en 1907, la commercialisation de l'Autochrome, premier procédé additif de fabrication industrielle, lance la pratique effective de la couleur. Trente ans plus tard, l'introduction des procédés soustractifs à développement chromogène, dont le Kodachrome et l'Agfacolor-Neu sont les premiers représentants, marque le début d'une seconde phase. Si l'après-guerre, amorce le développement du marché photographique de la couleur, il faudra attendre les années 60-70 pour que se concrétise le tournant décisif d'un essor que l'arrivée de la technologie numérique ne fera que confirmer. En 2005, la couleur représente 97,5% du marché de la photographie.

Résistances et défiances

Ces différentes avancées font évoluer les usages, mais des résistances apparaissent. Au-delà des critères techniques et économiques - à la prise de vue comme au tirage, la couleur sera longtemps plus chère que le noir et blanc -, des processus de hiérarchisation esthétique ont en effet régulièrement opéré comme autant de freins. Ces rouages se mettent en place dès la première décennie qui suit la commercialisation de l'Autochrome.

Les lignes commencent à bouger en 1953, quand le photographe Edward Weston, unanimement reconnu pour sa pratique du noir et blanc, expérimente les procédés Kodak.

Gabriel Lippmann,
« Le Cervin »,
1891-1899
© Gabriel
Lippmann/PD/Wiki-
media / Musée de
l'Elysée

En 1907, la photographie couleur arrive dans un territoire défini par le mouvement international pictorialiste qui s'attache à revendiquer la reconnaissance de la photographie en tant qu'art. Si certains représentants du mouvement, comme Edward Steichen, Alfred Stieglitz, Hein-

rich Kühn ou Alvin Langdon Coburn, s'enthousiasment momentanément pour ces plaques de verre diapositives, beaucoup manifestent de la défiance à l'égard de la couleur.

Les points d'achoppement sont multiples. Le réalisme des couleurs perçues comme criardes et l'impossibilité d'obtenir des épreuves sur papier alors que le tirage est valorisé comme une phase d'interprétation essentielle dans l'esthétique de l'image en sont les principaux. L'Autochrome se trouve ainsi en porte-à-faux face à la définition artistique du médium: « La véritable, l'irréremédiable infériorité de la plaque en couleurs sur la plaque en noir, c'est qu'elle a des couleurs! »⁴ s'exclame en 1911 le photographe et physicien français Etienne Wallon. Et en 1917, évoquant les potentialités propres à la photographie, Paul Strand déclare lui aussi sans ambages: « [...] couleur et photographie n'ont rien à voir ensemble. »⁵

Imitation ou suggestion

Les lignes commencent néanmoins à bouger en 1953, quand le photographe étasunien Edward Weston, unanimement reconnu pour sa pratique du noir et blanc, expérimente les procédés Kodak. Il évoque « le préjugé de nombreux photographes à l'égard de la couleur [qui] vient du fait qu'ils ne pensent pas la couleur comme une forme ». Et il exprime une position hardie bien qu'elle relève de l'évidence: « Il existe quelques sujets qui peuvent être traités indifféremment en couleurs ou en noir et blanc. Mais la plupart du temps, ils ne peuvent s'exprimer que par l'un ou l'autre [...] Ce sont des moyens différents pour servir des buts différents. »⁶

Certains avis restent cependant tranchés. Un an plus tard, Walker Evans déclare ainsi: « Nombre de photo-



Couleurs

Une histoire de valeurs

Allie Mae Burroughs, photographiée par Walker Evans en 1936 pour la Farm Security Administration
© Walker Evans / PD / Wikimedia / Bibliothèque du Congrès des États-Unis

graphes ont tendance à confondre couleur et bruit.»⁷ Il assène encore cette opinion, souvent cité, en 1969 : « La couleur a tendance à corrompre la photographie [...] Quand la raison d'être d'une image est précisément sa vulgarité [...], alors seule une pellicule couleur peut être utilisée valablement. »⁸

Le débat finalement porte moins sur les procédés techniques que sur la vision de l'art photographique. Comme le dira l'historien Beaumont Newhall,

premier directeur du département photo du MoMA, puis directeur jusqu'en 1971 du musée de la photographie à la George Eastman House de Rochester, « l'imitation est fatale »⁹ en photographie couleur. Celle-ci dit la réalité du monde quand le noir et blanc la suggère, et c'est justement ce qui séduit les amateurs de couleurs. Ce rendu de la réalité servira des projets documentaires comme celui des Archives de la planète¹⁰ mais aussi, à partir de la fin des années 30, les domaines de la publicité et de la mode, rendant la couleur dépendante de commandes pour des magazines et des entreprises commerciales ou publicitaires.

Photojournalisme ou mode

Ces usages nourrissent un processus de différenciation associant hiérarchie des usages sociaux et hiérarchie esthétique dans l'appréciation de la photographie couleur vis-à-vis du noir et blanc. Dans le photojournalisme, la couleur reste utilisée avec parcimonie. Les responsables de rédactions maintiennent une tradition du noir et blanc. Au-delà des questions de coût, les interdits moraux jouent certainement. Dans la rhétorique codifiée du photoreportage, le critère de la proximité avec l'événement pris « sur le vif » reste le garant de la probité journalistique. La couleur n'est pas perçue comme une plus-value à la valeur d'actualité de l'image de presse : « Le noir et blanc est le médium le plus approprié. Il est plus subtil ; il y a plus en lui pour provoquer l'émotion que dans la couleur. »¹¹

À partir du milieu des années 60, les zones de résistance commencent néanmoins à céder. Dans la décennie suivante, cette photographie en couleurs qui « enchante les magazines »¹² progresse dans la presse hebdomadaire et creuse l'écart avec une presse quotidienne qui, pour



des raisons de coût mais aussi de périodicité incompatible avec la lenteur de la photogravure en couleurs, maintient l'usage du noir et blanc. Du côté des magazines de mode, les directeurs artistiques jouent toujours plus la carte de la couleur, avec la complicité de certains photographes comme Guy Bourdin.

Enfin légitime

Une nouvelle génération d'auteurs photographes fait à son tour le choix de la couleur, alors que les amateurs sont toujours plus nombreux à la pratiquer.¹³ Considérant qu'elle est une donnée constitutive de la réalité, William Eggleston, Stephen Shore, Joël Meyerowitz (aux États-Unis), Luigi Ghirri, John Batho (en Europe) sont parmi les premiers à photographier leur environnement quotidien, les objets et décors qui le composent, les gens qu'ils croisent; bref, la banalité ordinaire.

La couleur dit la réalité du monde quand le noir et blanc la suggère.

Ces sujets rapprochent leur pratique de celle des amateurs auxquels la critique les compare. La couleur devient pour eux un élément de la composition des images, un motif qui guide le choix des sujets.

Alors que le marché de la photographie commence à se structurer, ces photographes rendent manifeste l'avènement de l'ère de la couleur que le critique d'art Max Kozloff identifie en 1975.¹⁴ C'est dans ce contexte que John Szarkowski, le directeur du Département de photographie du MoMA, organise, en exposant soixante-quinze tirages dye-transfert de William Eggleston, la légitimation publique d'un phénomène qui s'est construit sur la durée: la photographie couleur peut être de l'art. ■

- 1 Devaient être présentés 300 tirages choisis au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France. En raison de l'épidémie du Coronavirus, l'ouverture a été reportée.
- 2 **Audrey West**, « Artist Does his Talking with Camera », in *The Sun Sentinel*, Floride 1977 [coupure de presse, dossier d'artiste, MoMA].
- 3 L'exposition au MoMA de *William Eggleston Color Photographs* est organisée du 25 mai au 1^{er} août 1976. Elle est suivie par celle d'un autre photographe de la couleur, Stephen Shore, du 8 octobre 1976 au 2 janvier 1977.
- 4 **Etienne Wallon**, « Chromophobie », in *Photo-Gazette*, Paris, 25 avril 1911, p. 106.
- 5 **Paul Strand**, « Photography », in *Camera Work*, n° 49-50, 1917, in **Pamela Roberts**, *Camera Work. The Complete Illustrations 1903-1917*, Taschen 1997, p. 780.
- 6 **Edward Weston**, « Color as Form », in *Modern Photography*, New York, décembre 1953, pp. 54-59.
- 7 **Walker Evans**, « Test Exposures », in *Fortune*, juillet 1954, p. 80.
- 8 **Walker Evans**, « Photography », in **Louis Kronenberger** (éd.), *Quality: Its Image in the Arts*, New York, Balance House 1969, p. 208.
- 9 **Beaumont Newhall**, *The History of Photography*, New York, The Museum of Modern Art 1964, p. 194.
- 10 Plus de 72 000 Autochromes sont toujours conservées au musée Albert Kahn.
- 11 « The Future of Color-A Symposium », in *Color Photography Annual*, 1956, p. 15.
- 12 **Henri Cartier-Bresson**, interview au *Monde*, septembre 1974, cité dans **Clément Chéroux**, *Henri Cartier-Bresson. Le tir photographique*, Paris, Gallimard 2008, p. 92.
- 13 Le nombre de tirages couleurs réalisés par les amateurs a progressé de 40% (en 1964) à 71% (en 1972) selon les chiffres publiés par **Beaumont Newhall** dans son *History of Photography*, New York, The Museum of Modern Art 1972, 320 p.
- 14 **Max Kozloff**, « The Coming of Age of Color », in *Artforum*, New York, janvier 1975, pp. 31-35.



CULTURE



Reportage

Au nom de Dieu : le Biafra aujourd'hui

Didier Ruef, Lugano
photographe

À l'occasion des 50 ans de la fin de la guerre civile du Nigeria, Didier Ruef a suivi le Père Gerald Chukwudi Ani dans son pays natal, le temps d'un reportage. Né en 1973 à Agbani, dans l'État d'Enugu, un siècle après que le christianisme soit arrivé au Biafra dans les malles des Britanniques, Gerald Chukwudi Ani a été ordonné prêtre au Tessin en 2009. Les attentes de ses proches restés au pays sont à la mesure de ses deux casquettes d'émigré et de prêtre.

D'origine genevoise, Didier Ruef vit à Lugano depuis 25 ans. Photographe de renommée internationale, il a reçu de nombreux prix et ses reportages ont été publiés dans divers journaux et magazines suisses et étrangers.

« L'État d'Enugu est dans les mains de Dieu » : pour péremptoire qu'elle soit, cette affirmation n'émane pas d'un prédicateur des temps modernes mais d'un homme politique, Lawrence Ifeanyi Ugwuanyi. Populairement connu sous le nom de Gburugburu, il a obtenu avec ce slogan sa réélection au poste de gouverneur exécutif de l'État d'Enugu, au Nigéria, au printemps 2019. Rien d'étonnant à cela : le mélange entre messianisme et politique est la règle dans ce pays, le plus peuplé d'Afrique.

La ville d'Enugu, dont le nom signifie *la ville sur la colline*, est la capitale de l'État homonyme, autrefois connu sous le nom de Biafra et théâtre d'une guerre civile meurtrière de 1967 à 1970. Sur les murs de la ville, le portrait de Gburugburu, un homme jovial et rondouillard, s'affiche à côté de sa profession de foi. Le gouverneur, membre du Parti démocratique populaire (PDP), doit sa réussite à son charisme, ses combats économiques et sociaux, mais aussi et surtout à sa confiance en Dieu ; une confiance partagée par son ethnie, les Igbo. Ceux-ci sont chrétiens et, dans leur grande majorité, catholiques. Rassemblant 18% des 203 millions de Nigériens, les Igbo forment le troisième groupe ethnique du pays, derrière les Haoussas, de confession musulmane, et les Yorubas, répartis entre musulmans, chrétiens et orishas (animistes).

Un itinéraire en miroir

C'est dans cette atmosphère empreinte de ferveur religieuse qu'a été élevé Gerald Chukwudi Ani. Jeune enfant, il assiste son père lors de cérémonies en forêt. Des animaux sont alors immolés aux dieux. Son père partage sa vie avec trois épouses et une concubine. Chacune a une petite hutte pour elle et ses enfants, et son père occupe la case du centre. Le Père Gerald se souvient de la faim qui les tourmentait, lui et ses frères et sœurs.

À quatre ans, il est envoyé par sa mère chez un frère aîné, dans le nord musulman. Une bouche de moins à nourrir... Le petit Gerald doit alors suivre les voies de l'islam. À longueur de journée, il répète qu'il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah et que Mohammed est son prophète, fait ses cinq prières quotidiennes et suit l'enseignement religieux à la mosquée. Mais en 1979, à la suite de problèmes

Reportage

Au nom de Dieu : le Biafra aujourd'hui

ethniques et religieux (une réalité récurrente au Nigéria), l'enfant doit fuir la région. Il retrouve sa ville, sa mère, sa langue et sa culture.

Cinq ans plus tard, le voilà qui traverse une étonnante expérience mystique. La nuit, il se met à prononcer dans une langue inconnue des phrases incompréhensibles pour ses proches : *Dominus Vobiscum. Et cum spiritu tuo*. Sa mère s'adresse à un prêtre vaudou, qui refuse de recevoir l'enfant « envoûté » par la présence d'un Dieu qui lui est étranger. Le choc est total pour Gerald qui décide dès lors de suivre un nouveau parcours religieux, tout en poursuivant sa scolarité et en travaillant pour subvenir à ses besoins. Ce parcours le mène en Suisse et c'est ainsi qu'en 2009 il devient prêtre dans le diocèse de Lugano.

À certains égards, son itinéraire personnel reflète celui de son ethnie, dont la conversion au christianisme venu d'Europe a contribué à alimenter l'identité. À son indépendance en 1960, le Nigeria est divisé en trois régions disposant chacune d'une large autonomie. Les Igbo en obtiennent une. Mais dans ce pays instable, les coups d'États successifs finissent par concentrer le pouvoir entre les mains des Haoussas et des Yorubas.

Après de nombreux heurts, les Igbo tentent de s'affranchir du régime fédéral en déclarant, le 30 mai 1967,

l'indépendance de la République du Biafra. Les sécessionnistes prennent soin de ne pas remettre en cause les concessions accordées aux compagnies pétrolières, mais le Nigéria décrète un blocus et ouvre les hostilités avec l'aide du Royaume-Uni, de l'Union soviétique et des États-Unis. Plus d'un million de personnes perdent la vie dans ce conflit du fait des bombardements et de la famine. Cette guerre politique, religieuse et ethnique s'achève le 15 janvier 1970 par la réintégration du Biafra au Nigéria.

Dieu au quotidien

Le christianisme des Igbo est marqué par leurs traditions africaines. Les Igbo sont adeptes du théosophisme, pour qui l'être humain possède la capacité d'accéder immédiatement au monde divin par l'illumination et la révélation.

Leur interprétation du christianisme s'inspire par ailleurs en particulier du fidéisme : la foi se fonde sur l'intuition et le sentiment, au détriment de la raison ou d'une approche plus philosophique. Dieu est ainsi étroitement lié au quotidien de la population, comme par exemple dans le choix des prénoms. Ainsi *Chukwudi* signifie *Dieu le plus grand existe*. Il suffit d'ailleurs d'écouter la radio pour rapidement retenir ce mot, *Chineke* (Dieu), dont l'omniprésence dans les chansons populaires frappe l'observateur européen pour lequel cet usage équivaut en quelque sorte à « mettre Dieu à toutes les sauces ».

Les enseignes et devantures de magasins ne sont pas en reste : une école primaire a choisi comme nom *God Best School*. Le magasin *Divine Grace Interior Decorations* vend des meubles. *Jesus is Lord* affirme une publicité de l'opérateur de téléphonie mobile MTM. L'enseigne *God is good lodge* propose la location de

chambres individuelles. Un rickshaw attire sa clientèle avec le slogan *Jesus Motor* sur la capote, tandis que le fronton d'une station service vous demande : *What have you without Christ?*

Le prêtre, un pilier de sa famille

Le Père Gerald est retourné en vacances en juillet dernier dans sa ville natale. Il n'a pas résidé dans la maison familiale, afin d'éviter d'imposer aux siens le flot ininterrompu de visiteurs venant le solliciter pour un soutien financier. « Les réserves de la banque centrale du Nigeria ne suffiraient pas à répondre aux demandes », répète-t-il à longueur de journée. Les moyens du Père Gerald sont du reste limités : son salaire de prêtre est inférieur à celui d'une vendeuse au Tessin. Il ne peut pour autant se soustraire à ses responsabilités financières. À la différence des prêtres européens, explique-t-il, « un prêtre africain doit se dévouer à ses paroissiens et en même temps rester un pilier pour sa famille. »

Chaque mois, il épargne donc autant que possible pour aider les siens ou des proches à payer des frais scolaires, médicaux et à assumer des imprévus. Tels cette jeune femme et ce jeune homme qui viennent de finir médecine et à qui Gerald a payé l'ensemble des frais de scolarité. Une fierté et un exemple qu'il espère pouvoir renouveler. L'éducation reste le meilleur outil pour sortir de la pauvreté et s'assurer un avenir plus sûr, même si, chaque année, des centaines de milliers d'universitaires émigrent faute de débouchés chez eux.

Confronté à une corruption endémique, à une devise instable, au manque de services institutionnels et sociaux, à un service de santé publique délabré, aux routes défoncées, aux coupures de courant quotidiennes, aux violences dues au

banditisme, aux problèmes ethniques et religieux, à la pauvreté, le Nigérien en effet est obligé d'inventer chaque jour une nouvelle façon de subvenir à ses besoins. Rares sont ceux qui comptent sur un salaire régulier et, quand bien même, il sera si bas qu'ils seront contraints de recourir à un second, voire à un troisième emploi informel.

Pourtant, grâce à l'or noir, l'économie nigérienne est la première du continent, avec un PIB de 450 milliards de dollars. Bien gouverné, le pays aurait des atouts pour réussir dans l'agriculture, l'industrie et l'économie numérique. Mais seuls les cercles proches du pouvoir vivent dans une opulence criarde.

Dieu une bouée de sauvetage

Cette situation économique explique aussi pourquoi Dieu est devenu une bouée de sauvetage et un exutoire pour la population. Comme le souligne le Père Gerald, « les gens pensent qu'il suffit de prier et de tout laisser à Dieu pour que ce dernier résolve l'ensemble de leurs problèmes ». Il soutient pour sa part que « l'efficacité des prières dépend des actes et de l'application quotidienne des règles religieuses que l'on s'impose dans sa vie personnelle. En somme, être un homme responsable et honnête, un acteur de la société qui sait que Dieu est un support moral et non celui qui résout au quotidien les problèmes concrets. » ■



Femme igbo, messe pour le 25^e anniversaire de sacerdoce du Père E. Inyanwachi © Didier Ruef



Jeune igbo avec un casque militaire, devant la paroisse catholique Sainte-Marie © Didier Ruef



Célébration en plein air pour les 175 ans de l'Apostolat de la ligue de prière du Sacré-Cœur © Didier Ruef



Accueil du cercueil de William Ikechukwu, 68 ans, par des membres des Chevaliers de Saint-Mulumba, paroisse catholique St-Joseph © Didier Ruef



Messe de fin d'année académique dans le Bigard Memorial Seminary d'Enugu © Didier Ruef



Coupe de cheveux pour le Père Gerald Chukwudi Ani © Didier Ruef



Keke (rickshaw) utilisé par la population pour se déplacer en ville, Enugu © Didier Ruef



Une famille rentre chez elle après une messe à l'église St-Bartholomé © Didier Ruef



Jeux d'enfants © Didier Ruef



Une de vos connaissances pourrait être intéressée par *choisir* ?

Faites-lui profiter de notre offre découverte !

Un exemplaire d'une édition de **choisir**, version trimestrielle, lui sera expédié gratuitement grâce à vous !

Comment faire ?

Consultez les *Archives du trimestriel* sur notre site www.choisir.ch et choisissez LE numéro à lui faire parvenir.

Attention, les éditions 681 et 682 sont épuisées.

Votre ou vos demandes doivent nous parvenir par mail à administration@choisir.ch et comporter les indications suivantes :

» Offre découverte / votre propre prénom et nom / le prénom et nom de la personne à qui expédier **choisir** / son adresse postale / le numéro de la revue que vous désirez lui faire parvenir.

**Cette offre s'adresse à toute personne non abonnée,
valable du 15 juillet au 15 octobre 2020.**

Lettres

Pipou (inédit)

Bernard Utz, Vaud
écrivain

LETTRES

Elle n'avait que peu de sympathie pour les alcooliques. Depuis son balcon étroit, accoudée à la balustrade, une tasse de café brûlant à la main, elle estimait avoir ses raisons. De bonnes raisons. Mais lui, qui marchait lentement, avec ses cheveux rares et pourtant longs, dans cette rue déserte qu'elle surplombait de deux étages, l'était-il vraiment, alcoolique? Dans son esprit, c'était chose admise. Pourtant elle ne l'avait jamais côtoyé à moins de dix mètres, le samedi, une fois par mois. Peut-on connaître quelqu'un, dans ces conditions? Il y avait sa gueule rouge bien sûr. Un visage triste qui s'animait d'un sourire ironique quand il parlait. Sans oublier son nez typique, disait-on, des grands buveurs de vin. Mais ce n'était pas qu'une histoire d'apparence. Un samedi matin, à la déchetterie, elle l'avait bien vue, en sortant de sa voiture, cette table en plastique qu'il avait installée derrière une benne, à l'abri des regards. Dessus, il y avait des bouteilles de rouge. Depuis, chaque fois qu'elle amenait ses sacs remplis de papiers et de boîtes d'aluminium, elle ne pouvait s'empêcher de jeter un œil à la table. Parfois, deux ou trois autres hommes y étaient installés et discutaient avec lui, un verre à la main.

C'était presque étrange de le voir en dehors de sa déchetterie. Il était entré dans le parc et déambulait désormais entre les arbres, un sac de courses à la main. Que faisait-il? N'aurait-il pas dû rester chez lui, tout comme elle? Il n'était peut-être pas du genre à prendre les mesures de confinement au sérieux. Mais tout de même, c'était un employé de la commune, il aurait dû montrer l'exemple. Il s'était assis contre un tronc et buvait au goulot d'une bouteille en plastique sans étiquette.

Elle s'installa à la table ronde coincée entre la porte-fenêtre et les pots de fleurs et contempla l'épais livre fermé posé devant elle. Pipou, c'est comme ça que tout le monde l'appelait. C'était drôle et triste à la fois. Qui pouvait l'avoir affublé d'un tel sobriquet? Elle aussi en avait un au travail. On l'utilisait dans son dos, rarement en face. Un jeu de mot habile à partir de son nom de famille. Elle en riait mais aurait voulu qu'il disparaisse. Lui non plus ne semblait pas apprécier son surnom. «Merci Pipou, à la prochaine!» criaient les hommes avec un sourire moqueur

Bernard Utz, né en 1987, a publié son premier roman, *Un toit*, en début d'année (éd. D'autre part, Genève 2020, 120 p.). Il a étudié la science politique et les sciences de l'environnement. Il collabore à la Journée suisse de la lecture à voix haute, pour l'Institut suisse Jeunesse et Médias.

Lettres

Pipou (inédit)

depuis leur voiture, fenêtres ouvertes, après avoir vidé leur dernier sac de gazon fraîchement coupé. Il se contentait de lever la main, le regard digne, avant de retourner à sa table. Elle n'avait eu qu'une véritable interaction avec lui. Cela concernait le plastique. « Non, vous comprenez, tout ce qui est emballage alimentaire, ça doit aller dans les sacs taxés, pas dans la benne... » Il avait été poli, malgré des intonations un peu rugueuses. Quelle était son histoire? Comment devient-on l'original du village? Elle se redressa légèrement et, sans tourner la tête, laissa ses yeux se balader en direction du parc.

Appuyé contre son arbre, il avait sorti de son sac une miche de pain. Il en arrachait de petits morceaux qu'il lançait devant lui, au hasard. De temps en temps, il en portait un à la bouche et le mâchait longuement. Au bout de quelques minutes, un premier pigeon s'intéressa aux projectiles de Pipou. D'abord méfiant, il restait à distance, s'approchait de plus en plus, picorait une miette, puis reculait à nouveau. L'homme semblait admirer cette danse. Elle avait de la peine à envisager qu'il puisse aimer les animaux. Ou quoi que ce soit d'autre en réalité. Un air renfrogné comme le sien ne laissait présager qu'un égoïsme maussade. Pourtant, il souriait aux oiseaux. Elle eut l'impression de le surprendre dans un moment d'intimité. Elle détourna le regard, ayant soudain des remords à l'épier ainsi.

Sans doute avait-il dû souffrir. Durant son enfance, ou plus tard. Un être cassé par la vie. Ce n'était pas possible autrement. Il ne fallait pas le juger. D'ailleurs, si elle ne devait pas le prendre de haut, elle n'avait pas non plus à se morfondre sur son sort. Au fond, c'était bien simple : cela ne la regardait pas. Si elle voulait se plonger dans l'intimité d'inconnus, elle n'avait qu'à commencer le roman qu'elle avait sorti ce matin de sa bibliothèque, pleine de bonnes intentions, inspirée par l'odeur du café en préparation.

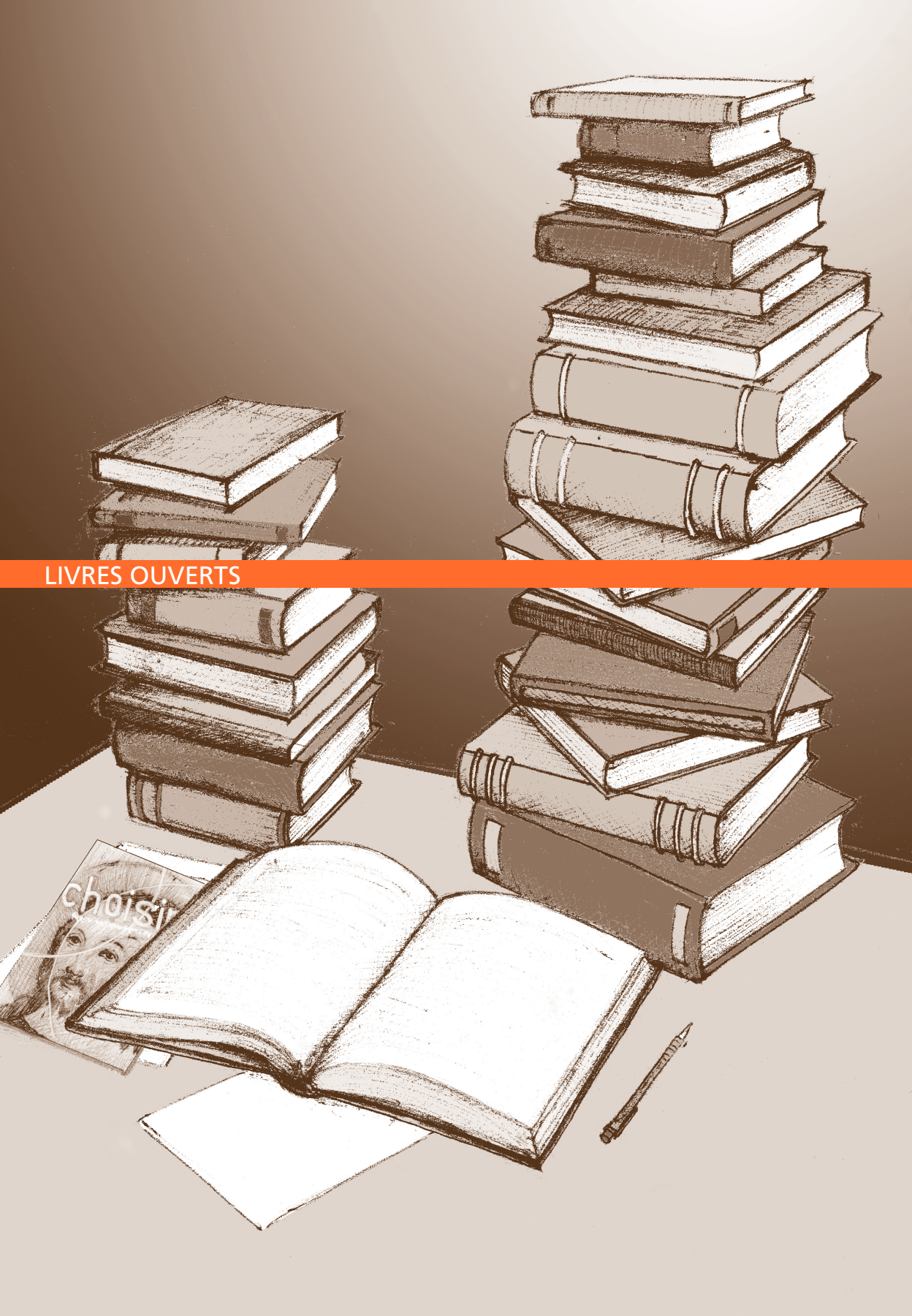
Seulement... Elle tournait en rond dans son appartement. Presque deux semaines sans voir d'autres visages que le sien, dans le miroir, ou ceux lointains des rares piétons empruntant la petite rue ou traversant le parc. Alors, n'avait-elle pas le droit de s'intéresser à un autre humain sans se sentir honteuse, indiscreète? Elle le regardait sans qu'il le sache. Voilà où était le problème. La solution était toute trouvée : lui faire un signe, le

saluer et lui proposer une causerie à distance. Ce n'était pas si farfelu. Elle savait pourtant que c'était impossible.

À la déchetterie, quelques années plus tôt, quand elle venait de s'installer au village, il avait pété un plomb. Pendant cinq minutes, il avait crié sur un jeune homme qui avait essayé d'abandonner un sac rempli de déchets mélangés. Une colère noire, disproportionnée, du genre à vous faire ranger son détenteur dans la catégorie des hommes à éviter absolument. Et de cette catégorie, difficile d'en sortir. Soudain animée d'une crainte presque imperceptible, elle jeta un œil en direction du parc. Il n'était plus sous son arbre. Elle se leva, lentement, mesurant chacun de ses gestes. Elle avait ce besoin primitif de vérifier qu'il était toujours à distance. Elle le vit soudain. Il venait, de sa démarche irrégulière, dans sa direction, vers son immeuble. Elle se pencha sur la balustrade. Il ouvrait la porte d'entrée.

Elle resta figée, la respiration suspendue. L'avait-il vue? Venait-il pour elle? Non, c'étaient des pensées absurdes, surgissant à la faveur de l'isolement. Elle ne l'avait observé que quelques minutes. Et jamais leurs yeux ne s'étaient croisés. Par précaution, elle alla tout de même vérifier si son appartement était bien fermé à clé. À travers la mince porte, elle entendit ses pas dans l'escalier, de plus en plus proches. La sonnette la fit sursauter. Ce n'était pourtant pas la sienne, mais celle de son voisin de palier qui répondit aussitôt.

« Bonjour Pipou! Ah mes courses! Merci beaucoup, c'est bien gentil de votre part! Vous avez pensé à nourrir les pigeons? Vous savez, ils n'ont que moi... Oui, pardon, il faut rester à deux mètres. Alors... une bonne journée! » Elle retourna sur son balcon. Il était déjà dans la rue. En arrivant au parc, il leva la tête dans sa direction et lui fit un signe de la main, auquel, après une hésitation, elle répondit. « À la prochaine! » cria le voisin, de son balcon. ■



LIVRES OUVERTS

Livres ouverts

SPIRITUALITÉ

Yvan Mudry

Le paradis des jours

St-Maurice, Saint-Augustin 2020,
150 p.



De *L'expérience spirituelle aujourd'hui* en passant par un *Pur bonheur*, nous voici sans doute au terme du parcours avec *Le paradis des jours*. L'auteur achève ainsi sa trilogie, pour pointer ce qui nous est plus qu'essentiel et qui, paradoxalement, se donne en se retirant. Après l'échappée belle de l'étranger du dedans dont l'heureuse issue est

d'être réconcilié par un Autre, après l'événement, cette nourriture si savoureuse, qui fait émerger un monde nouveau, voici, comme un point final, une phénoménologie de l'habiter pleinement chez soi.

À son habitude Yvan Mudry s'appuie avec finesse et érudition sur sa connaissance de la poésie contemporaine et de la tradition mystique pour toujours mieux préciser les contours de cet espace intérieur, de ce lieu où il est donné à l'être humain de vivre pleinement chez lui : l'Ouvert, cet arrière-pays à la fois si étrange et si familier.

À la différence de François Julien ou Peter Sloterdijk qui se refusent à franchir le pas vers cet Ailleurs que chantent les poètes et dont souffrent suavement les mystiques, l'auteur ne s'arrête pas à mi-chemin. Refusant d'être enfermé dans l'horizon bouché de notre société, il s'attache à décrire cet « autre monde » qui se trouve dans le quotidien de nos jours. Là où tout est offert, advient une inouïe liberté surgie de l'Amour qui appelle à habiter ce lieu à la fois intérieur et extérieur, sombre et lumineux, accessible et inaccessible.

Belle et fine description de l'expérience spirituelle, cet ouvrage, remarque l'auteur, pourra interloquer voire rebuter ceux pour qui les terres du dedans restent inconnues. Pourtant, à ceux qui se souviendront de leurs heures étoilées, de leurs minutes heureuses, ce livre offrira des paroles, des images qui pointeront l'indicible. Merci à Yvan Mudry de nous livrer son livre le plus personnel en sentant, reconnaissant et nommant l'Essentiel qui fait vivre.

Luc Ruedin sj

Livres ouverts

Charlotte Jousseau

Le silence est ma joie

Paris, Albin Michel,
nouvelle édition 2020, 154 p.



« Un livre n'est rien d'autre que quelques instants de vie, de lecture, d'écoute et de prière. Un espace temporel - mieux, une dynamique temporelle - où est livré à l'écoute le mystère de l'être, du vivre et du parler. » Dans sa maison de bord de mer, à Varangeville, en Normandie, maison baptisée le *Chêne de Mambré*, comme une alliance entre la terre et le ciel, l'auteure a trouvé un refuge à la hauteur de ses aspirations spirituelles. C'est « une maison à la porte ouverte ». En tant que lectrice on s'y sent aussi accueillie.

Elle y a écrit six lettres, issues du deuil de son mari dont le corps n'a jamais été retrouvé après sa disparition en montagne. Dans la solitude, la com-

munion avec la nature, « dans la patience et le travail du temps », elle médite sur la vie, sur sa foi en Christ et sur ses rencontres et ses amitiés. Dans des pages pleines de profondeur, de simplicité et de sensibilité, elle dit son sens de l'écriture. « L'écriture est mon métier à tisser », écrit-elle aussi sur son blog. On ne sera donc pas étonné qu'elle anime des ateliers d'écriture et de créativité.

Voilà un livre qu'on a de la peine à lâcher. Il est à lire et à relire, à méditer à petites doses, pour se laisser imprégner par la joie née du silence. C'est aussi une œuvre qui réveille à sa propre écriture. Une caisse de résonance, un miroir tendu par l'auteur où plonger.

Marie-Thérèse Bouchardy

Antoine Nouis

Des nouvelles de la mort

Paris, Olivétan/Salvator 2019,
176 p.



Le titre de ce livre dit bien vers quoi on s'approche. L'auteur, bibliste et théologien, a été pasteur en paroisse et directeur de l'hebdomadaire *Réforme*. Il a écrit ce livre, inspiré par de nombreuses rencontres vécues et par des récits qu'il a lus. Il y est question de quinze personnes chez qui seront décrits : le rêve, la rencontre, la sagesse d'une grand-mère, une

intervention, un bouquet, l'histoire d'une mère, un enterrement et des cendres, les adieux d'une foi, d'un pays, d'un parti, d'une mémoire, d'une entreprise...

Les chapitres se lisent facilement et suscitent beaucoup d'émotions tant les êtres concernés fonctionnent différemment. Chacun a son propre monde, personnel et secret. Que diriez-vous si on vous suggérait, avant de prendre une décision, de faire chauffer une écaille de tortue afin d'examiner la direction des craquelures ? Si un Occidental croit très fort à la raison, un Oriental prône l'intuition même s'il est un ingénieur de haut vol.

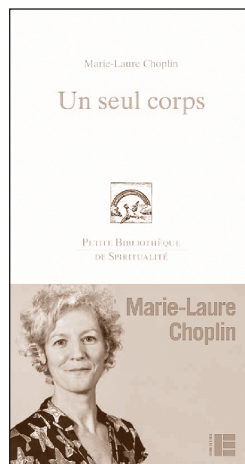
Dans la deuxième partie du livre, l'auteur reprend les héros du début et les conduit plus loin. Chaque chapitre vous dirige vers une situation différente et vous avancez, découvrant, comprenant. De grands écrivains sont évoqués : Mauriac, Gide, Soljenitsyne, Goethe, Michel Serres, Montaigne, Tolstoï, Marguerite Yourcenar, Freud, pour ne citer qu'eux.

Marie-Luce Dayer

Marie-Laure Choplin

Un seul corps

Genève, Labor et Fides 2019, 96 p.



Que la vie est belle et remplie d'amour quand on sait être présent aux petits riens des rencontres journalières. Un sourire, un geste d'accueil entraînant un autre sourire, un autre geste d'accueil... Ces seize textes nous immergent dans la vie qui circule et nous relie.

Marie-Laure Choplin (aumônier au CHU de Grenoble et formatrice) sait combien la poésie aide à plonger dans une humanité journalière et donne de la saveur à la vie. « Le ciel rit avec la terre qui roule de joie au soleil [...] Mille harmoniques subtiles se passent de mots pour tisser ce qui naît [...] Il n'y a pas d'ailleurs pour vivre » et ce qui nous est donné est à partager. Le monde est « un récital improvisé » où l'on parle toutes les langues, celle du chat et celle du mutique voisin, des jeunes plantes ou des arbres, des rencontres connues ou inconnues.

Une symphonie est à portée de tous : celle de l'Évangile qui brûle les cœurs et forge un seul corps, celui de tous les vivants qui respirent et font danser le monde en marche, accompagné du Vivant qui demeure en lui.

Une lecture qui apporte la fraîcheur et l'amour du quotidien, quand l'attention se laisse porter à fleur de regard. Que celles et ceux qui s'absentent les yeux fixés sans relâche sur leur téléphone portable passent leur chemin. Il n'y a pour eux rien à voir ! Ils ont perdu la vie.

Marie-Thérèse Bouchardy

Livres ouverts

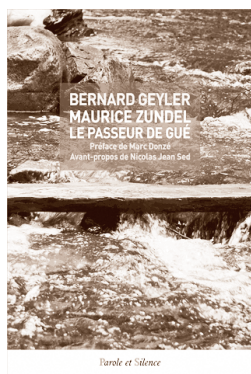
THÉOLOGIE

Bernard Geyler

Maurice Zundel

Le passeur de gué

Paris, Parole et Silence 2018, 220 p.



L'auteur, architecte qui sut remettre en état de nombreux édifices chrétiens, a rencontré Maurice Zundel à travers un de ses premiers livres, *Croyez-vous en l'homme?*, offert par Nicolas Jean Sed op, suivi d'un autre, *Quel homme et quel Dieu?* qui regroupe des exercices spirituels prêchés par le prêtre neuchâtelois au Vatican. Cette découverte donna envie à Bernard Geyler de comprendre plus profondément la spiritualité de Zundel, en entreprenant un master en théologie sous la conduite de la professeure Marie-Anne Vannier. Son livre nous rapporte la quintessence de son étude.

Il propose, en un premier temps, d'identifier les effets et les personnes qui ont éveillé la pensée du jeune

Zundel. Tout d'abord sa grand-mère, qui vivait constamment en présence de Dieu. Elle l'emménait régulièrement visiter les pauvres. À 10 ans déjà, Zundel savait que le mot « pauvreté » conduirait sa vie, mais aussi son regard sur Dieu. Puis Marie : à 15 ans, lors d'une prière à la Vierge dans l'église rouge de Neuchâtel, il ressent profondément qu'elle est vraiment une mère pour tous les hommes. La même année, grâce à un ami protestant, il découvre *Le sermon sur la montagne*, qui l'amène à établir définitivement un lien direct, de personne à Personne, avec Dieu, particulièrement à travers le texte des *Béatitudes*. Poursuivant des études secondaires à l'abbaye d'Einsiedeln, il découvre ensuite, avec émerveillement, la liturgie. Il sera moine dans son âme, en quête de silence, de prière et deviendra oblat bénédictin. Enfin, à partir de 1925 et jusqu'en 1946, Zundel est éloigné de son diocèse par décision de son évêque Mgr Besson. Cette traversée du désert, parfois douloureuse, lui donnera du temps pour se construire et fonder sa pastorale à venir.

Dans un deuxième temps, l'auteur décrit la théologie de Zundel. Celui-ci recommande une vie d'union à Dieu pour le connaître. Vivre en Dieu, s'émerveiller de Lui, pour adhérer silencieusement à la Présence, à ce Dieu Trine en lequel jaillit un échange d'amour incessant entre le Père et le Fils par l'action de l'Esprit saint. Sa pensée et son objectif s'inscrivent dans cette constante : il s'agit de développer la relation entre Dieu et l'Homme. Mais l'Homme doit naître à nouveau : c'est un des thèmes majeurs de toute sa prédication. La transmission de Dieu est liée à la transformation de l'homme. Qui pourrait prétendre transformer autrui au nom d'un Dieu qui ne le transformerait pas lui-même ?

Concernant le problème spécifique du mal, Zundel dira: «J'enrage quand on me dit que Dieu permet le mal.» Pécher n'est pas un acte pour lequel nous serons punis, car le Christ ne sait que pardonner. Ce qui est beaucoup plus grave, c'est la souffrance que nous infligeons au Christ. Si Dieu existe, et qu'il est le créateur de la nature, il est donc aussi le créateur de cette aspiration vers le bien et de cette révolte contre le mal. Et qu'est-ce que le bien? «Il n'est pas quelque chose à faire, mais quelqu'un à aimer.» Son Dieu est le dieu de la pauvreté, du lavement des pieds.

Cette étude remarquable permet d'entrer avec bonheur dans le dynamisme de la pensée zundélienne, bien nécessaire pour notre temps.

Monique Desthieux

GUIDES

Mgr Jacques Perrier
Comment visiter une église
 Paris, Salvator 2019, 218 p.



Cet ouvrage est destiné à tout visiteur ordinaire d'une église, si tant est que ce visiteur se demande quel peut être le sens d'une église pour les chrétiens et qu'il désire visiter les lieux d'une façon différente de celle

qui lui ferait visiter un musée. Expliquant la foison de symboles et de représentations de récits devenus peu familiers au visiteur lambda, le livre se veut une bonne ressource pour trouver des repères et résoudre quelques énigmes.

Après quelques éclaircissements de vocabulaire et quelques jalons historiques, l'auteur, évêque émérite de Tarbes et de Lourdes, propose de commencer par observer l'édifice de l'extérieur (site, environnement, emplacement, clocher, cimetière...), puis de s'approcher de l'entrée et d'explorer les façades, le portail, le tympan et ses scènes représentatives...

Passant le seuil de l'église, il s'agit ensuite d'en apprécier le plan. L'auteur propose trois façons de comprendre le plan d'une église et pour cela il se base sur la Sainte Trinité. S'agit-il d'une église tournée vers l'est et construite en hauteur? Elle exprime l'idée du Christ tête du corps-Église. D'une église en coupole? Elle signifie le Père qui est aux cieux. S'agit-il plutôt d'un édifice tourné vers le centre? Il symbolise l'Esprit qui réunit la communauté.

Les chapitres suivants présentent la signification des objets que l'on peut trouver à l'intérieur d'une église: bénitier, chemin de croix, tableaux, veilleuse du Saint Sacrement, autel, tabernacle, cierge pascal, ambon, etc. Les statues sont détaillées, ainsi que leurs attributs, pour en faciliter la reconnaissance.

Après un passage sur la «querelle des représentations», posant la question de la légitimité des représentations figuratives, Mgr Jacques Perrier décrit des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament et les explicite. Puis il énumère les symboles chrétiens comme le poisson, l'ancre, l'agneau... Revenant sur certaines

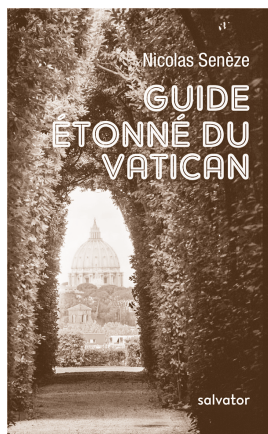
Livres ouverts

scènes de la vie de Jésus ou de Marie, il cite les textes parlant de ces épisodes et explique que beaucoup de représentations proviennent de textes apocryphes.

Une liste de symboles et d'attributs des saints ainsi qu'un glossaire concluent ce livre que l'on peut considérer comme une bonne vulgarisation d'une culture chrétienne devenue inaccessible à beaucoup de nos contemporains.

Anne Deshusses-Raemy

Nicolas Senèze
Guide étonné du Vatican
 Paris, Salvator 2019, 320 p.



Journaliste et correspondant permanent au Vatican, l'auteur intitule son ouvrage *Guide étonné du Vatican* car il veut permettre au lecteur de découvrir tant le Vatican lui-même que les lieux spirituels et culturels

que Rome lui doit. De fait, l'on s'aperçoit très vite à la lecture qu'il ne s'agit pas d'un guide du seul Vatican, mais d'un guide de... Rome! Et l'on peut se demander s'il est bien judicieux de considérer les merveilles de la Ville éternelle comme une sorte d'extension de l'État pontifical.

Après une partie historique et une liste assez rébarbative - mais qui se veut exhaustive - des artistes ayant laissé une trace à Rome, le journaliste explique comment une personne peut rencontrer le pape et obtenir une audience. Puis il nous guide dans le Vatican « en ses murs » : Saint-Pierre, le Palais apostolique, les Musées, les jardins. Dans ce chapitre, on découvre cinq pages concernant les gardes suisses. Suivent des propositions de visites « autour du Vatican » : le Château Saint-Ange, par exemple.

Le chapitre intitulé *Le Vatican dans Rome* nous emmène en promenade dans ce que l'auteur appelle *la Rome vaticane*, qui comprend la découverte du Janicule, du Trastevere, du Champ de Mars et du Capitole. On comprend peu à peu que le journaliste cherche à suivre les pas des premiers papes jusqu'à la papauté rayonnante. Le chapitre suivant nous emmène au Vatican « hors les murs », sur les pas de saint Paul, dans les catacombes et jusqu'à Castel Gandolfo. L'ouvrage se termine, comme tout guide touristique, par quelques conseils pratiques comme des horaires de bus, des prix indicatifs, etc.

Guide étonné du Vatican ? Si étonnement il doit y avoir, il se situe dans le titre de ce guide, qui superpose de façon étonnante Rome et le Vatican...

Anne Deshusses-Raemy

HISTOIRE

Jean Wirth

Petite histoire du christianisme médiéval

Genève, Labor et Fides 2018, 198 p.



Quand on évoque le Moyen Âge, on pense d'emblée que ce fut un temps où la religion avait un rôle prépondérant. Le présent ouvrage, très documenté, écrit par un historien, professeur honoraire de l'Université de Genève, vise à montrer l'originalité et la puissance du christianisme médiéval de langue latine.

Les théologiens médiévaux ont revisité les fondements bibliques de notre foi, en particulier les textes de la Genèse, d'où l'importance donnée au « péché originel » : à la suite d'Augustin, il fallait croire que le coït parental transmettait la faute originelle. Les principaux dogmes ont aussi été réexpliqués, comme celui de la Trinité. Le *De Trinitate* de saint Augustin fut largement étudié dans les milieux monastiques.

D'autres questions encore furent largement débattues. Par exemple, d'où venaient les anges et les démons ? Augustin avait apporté une solution qui perdura au Moyen Âge : Dieu dut affronter une révolte d'une partie des anges, avec l'aide

de ceux qui lui étaient restés fidèles ; les rebelles peuplent désormais ce domaine ténébreux, l'Enfer, d'où ils s'échappent souvent pour commettre des forfaits sur terre.

Le Moyen Âge s'est aussi intéressé, en tâtonnant, au sort des Hommes dans les temps derniers. Origène, en particulier, pensait que les peines infernales sont des purifications qui permettent aux anges déchus et aux pécheurs d'accéder finalement à la béatitude dans une restauration universelle ; mais son opinion sera déclarée hérétique. À partir du VI^e siècle, il sera établi que les peines infernales n'ont pas de fin.

Dans le haut Moyen Âge, les clercs disposaient d'une langue écrite, le latin, dont ils avaient le monopole, ce qui leur donnait un pouvoir inouï. Eux seuls avaient un accès direct aux textes saints, qu'ils pouvaient retransmettre comme ils le souhaitaient. Eux seuls pouvaient accomplir les rituels autorisés, incompréhensibles aux autres et d'autant plus impressionnants.

Encouragée par les empereurs, mise en œuvre par les papes à partir de Léon IX, une réforme générale de l'Église s'enclencha au milieu du XI^e siècle, visant à éradiquer la simonie et le nicolaïsme (l'incontinence des clercs).

Il est certain que bien des croyances qui ont fleuri dans le monde médiéval ont disparu. De la Réforme à la loi française de séparation de l'Église et de l'État, en passant par la disparition des États pontificaux, l'Église a perdu sa puissance foncière et ses privilèges institutionnels, l'appartenance religieuse ou son refus relevant du choix de chacun.

Livres ouverts

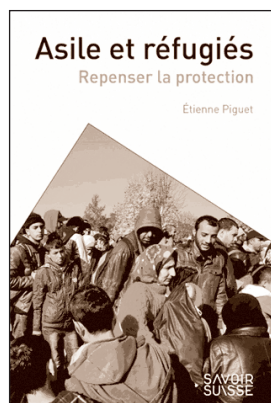
Cependant la splendeur et les dimensions croissantes des églises du XI^e au XIII^e siècle restent les témoignages les plus spectaculaires d'un essor des arts et des techniques dont l'Église fut à la fois la première actrice et la première bénéficiaire. Ces trésors artistiques, qu'ils soient d'orfèvrerie, picturaux ou sculptés, suscitent notre admiration pour ces si habiles artisans médiévaux et donnent joie à les contempler.

Monique Desthieux

Étienne Piguet *Asile et réfugiés*

Repenser la protection

Lausanne, Presses polytechniques
et universitaires romandes 2019,
184 p.



Ce titre fait partie de la collection *Savoir suisse*, une encyclopédie du type *Que sais-je*, couvrant culture, économie, politique, arts, média, littérature et même sports, avec un

ouvrage sur le football. Universitaires, chercheurs indépendants, auteurs d'ouvrages d'opinion, c'est une vaste palette que rassemble cette collection novatrice.

Étienne Piguet, titulaire de la chaire de géographie des mobilités à l'Université de Neuchâtel, vice-président de la Commission fédérale des migrations, entre autres fonctions, a porté ses recherches sur les flux migratoires. De l'historique du refuge et de l'asile, on retient que la notion d'asile devient pertinente au XVII^e siècle, anticipant la notion d'asile politique. Certains cantons suisses le savent bien: la révocation de l'Édit de Nantes a forcé des centaines de milliers de réfugiés huguenots à l'exil en terres protestantes européennes.

Avec la Révolution française, on assiste à l'exil des aristocrates vers les monarchies européennes. Au XIX^e siècle, les opposants politiques, souvent « progressistes », forment l'essentiel des réfugiés en Europe, ainsi que les internés fuyant une défaite (les 87 000 *Bourbakis* par exemple). La Suisse, au carrefour des États-nations, en accueille des vagues successives. On sait que les anarchistes et les révolutionnaires russes, notamment, trouvèrent refuge en Suisse, y poursuivant leur œuvre, en phase avec les combats sociaux dans notre pays (les Internationales socialistes).

La désagrégation des Empires et la Première Guerre mondiale génèrent des mouvements de populations sans précédent. Un Haut Commissariat pour les réfugiés naît en 1921 déjà sous l'égide de la Société des Nations à Genève. La Deuxième Guerre mondiale, elle, voit se dérouler des atrocités sans que les victimes puissent se réclamer d'une protection explicite. Ce n'est qu'en 1951 qu'une définition du réfugié est inscrite dans la Convention des Nations Unies.

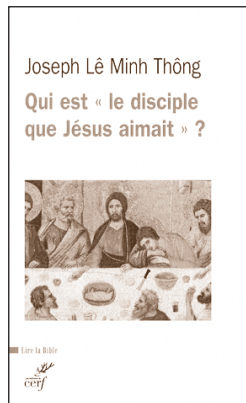
Le livre ne s'arrête pas là, il se penche sur les soubresauts de l'Histoire au XX^e siècle et sur les réfugiés d'aujourd'hui. Il donne des suggestions pour réformer un système qui, selon l'auteur, « refuse la protection et oppose un déni de justice à des milliers de personnes qui en auraient besoin », déplorant que l'asile aujourd'hui se soit fortement restreint.

Valérie Bory

BIBLE

Joseph Lê Minh Thông
Qui est « le disciple que Jésus aimait » ?

Paris, Cerf 2019, 160 p.



L'auteur, dominicain, enseignant à l'École biblique et archéologique de Jérusalem, montre tout d'abord que l'on ne peut identifier « le disciple que Jésus aimait » avec Jean l'apôtre, fils de Zébédée. Citons quelques propositions faites par le frère Joseph à la recherche du véritable « disciple que Jésus aimait : André parmi les Douze, Nathanaël, Thomas, Matthias, Lazarre, Jude, le jeune homme riche, Jean-Marc et même Paul ou Judas Iscariote.

À la suite de son étude exégétique, certes très sérieuse, l'auteur se rallie à l'opinion de la plupart des biblistes d'aujourd'hui, à savoir que « le dis-

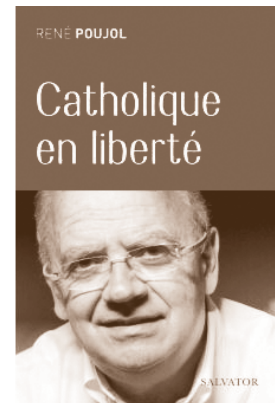
ciple que Jésus aimait » est à la fois un personnage historique et une figure symbolique. Car toutes les tentatives hypothétiques pour donner un nom ou une fonction à ce disciple sont jugées insatisfaisantes.

Le dominicain nous invite donc à respecter l'anonymat de ce disciple et à devenir, chacun d'entre nous, ce « disciple que Jésus aimait », en imitant cette célèbre figure, dépeinte en particulier dans l'Évangile de Jean. Ce disciple bien-aimé est un modèle tant il fut fidèle - mettant toute sa confiance dans le Christ - et prompt à reconnaître le Maître.

Monique Desthieux

SOCIÉTÉ

René Poujol
Catholique en liberté
Paris, Salvator 2019, 220 p.



D'une plume alerte, l'auteur, blogueur et journaliste catholique engagé, a organisé son livre en trois parties de taille inégale. Il s'adresse d'abord à « mon Église » et à « ceux qui la conduisent », ensuite à « mes frères chrétiens », enfin à « la société où je vis » - une façon très sympathique d'exprimer son acceptation et, en partie, son identification avec une institution, des gens et une communauté dans laquelle il vit.

Livres ouverts

Dans un style clair, loin de la langue de bois de certains ecclésiastiques, il exprime les points de son consentement et de son désaccord. Et il en donne des raisons.

René Poujol propose une réflexion bien argumentée sur la situation de l'Église secouée par des scandales récents, en montrant qu'elle a besoin autant de réforme que de sainteté. Il se penche sur la Doctrine de la foi et de la morale, qu'il faut savoir exprimer « dans un langage accessible à la culture du XXI^e siècle, en réponse au sentiment de bien des fidèles de ne pas *comprendre* ce qu'on leur donne à croire ». Puis il interroge la vision de l'Église centrée sur la figure du prêtre: est-ce que sa place centrale, « de la base au sommet », dans l'institution reste une réponse pertinente dans nos pays d'ancienne chrétienté ? » L'auteur insiste sur le fait qu'il faut dénoncer le mal dans l'Église comme dans la société - et il le fait d'une façon claire et bienveillante - mais il appelle chacun à de ne pas dépenser « plus d'énergie à dénoncer le mal qu'à faire le bien ».

Enfin, il part du fait que l'État est et doit rester laïc, mais que la société, espace d'un pluralisme de convictions, ne doit pas être façonnée sur ce modèle: ses membres doivent apprendre le vivre ensemble et appréhender les différences comme un enrichissement possible commun. Reste la question: comment faire ?

Ce livre stimule la réflexion, pose des questions pertinentes, provoque des prises de positions et montre avec conviction comment on peut parler librement en catholique, avec amour et critique.

Stjepan Kusar

TÉMOIGNAGE

Marcel Junod

Le troisième combattant

De l'Ypérite en Abyssinie à la bombe atomique d'Hiroshima
Genève, Olizane 2019, 320 p.

1^{re} édition 1947



Le troisième combattant, c'est « cet homme, cette femme, qui n'appartient ni au camp des vainqueurs ni au camp des vaincus, qui vient vers ces mourants et soigne leurs blessures ». Marcel Junod (1904-1961) est un médecin suisse qui a accepté des missions en tant que délégué du CICR. Il écrit pour ne pas oublier toutes les guerres, tous les drames, toutes les détresses du monde, lui qui voit « se dresser tous les corps douloureux, tous les visages anxieux creusés par la souffrance qui ont hanté [sa] route depuis onze ans ». En Éthiopie (en guerre contre l'Italie), en Espagne (guerre civile), à Berlin, à Cracovie, à Athènes pendant la Deuxième Guerre mondiale ou au Japon (il se rend à Hiroshima

trois jours après la bombe atomique du 6 août 1945). Le Dr Junod est un pionnier qui a su infléchir le travail du CICR sur le terrain.

Quelle patience, détermination, persévérance, ténacité, courage pour rester neutre, objectif et modeste. « Le respect de l'homme, sans considération de vainqueur ou de vaincu et sans intervenir dans le jugement ou la condamnation d'un coupable » demande un haut degré d'abnégation. « Intervenir... ce n'est souvent que rappeler au pouvoir qui décide l'existence de ses victimes, même lointaines, et lui montrer la réalité de leur souffrance. »

Ce sont des personnages de cette trempe - et il y en a beaucoup - qui font le renom du CICR quand il s'agit de prendre des risques pour échanger des otages, pour acheminer des secours, pour soigner des blessés et pour témoigner des brûlures par le gaz moutarde en Abyssinie ou par la bombe atomique à Hiroshima. Quand il s'agit aussi de retrouver et d'améliorer les conditions de survie dans les camps de prisonniers, de distribuer médicaments et nourriture, de parlementer avec les autorités des deux bords, de livrer un combat contre tous ceux qui enfreignent les Conventions, les ignorent ou les oublient. « Il faut combattre pour les faire appliquer et il faut combattre pour les dépasser. Il faut combattre pour en faire admettre l'esprit si les textes sont imparfaits. »

Les remerciements adressés par le général Mac Arthur à la délégation du CICR à Tokyo pour le travail accompli pour les prisonniers américains encouragèrent à l'époque l'institution basée à Genève: « La Croix-Rouge est trop modeste. Elle est trop restée dans l'ombre [...] Elle occupe une position unique dans le monde et dans toutes les nations. Il

faut maintenant que cette valeur serve à plein. Il faut l'engager tout au fond du problème. » De la Villa Moynier (dans le Parc Mon Repos) au siège actuel (avenue de la Paix), le CICR grandit avec ses engagements sur le terrain.

Le documentaire de Romain Guélat, *Dr Junod, le troisième combattant* (2019), relate l'engagement pionnier de ce « globetrotter humanitaire », ainsi nommé par Jean-François Berger, scénariste du film. Cette production a le mérite de lier les efforts passés du CICR avec ses engagements actuels sur le terrain, et souligne l'importance des petits gestes d'humanité en toute situation.

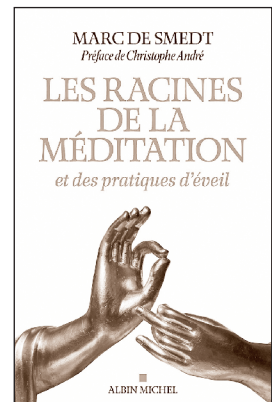
Marie-Thérèse Bouchardy

RELIGIONS

Marc de Smedt

***Les racines de la méditation
et des pratiques d'éveil***

Paris, Albin Michel 2020, 368 p.



« Méditer ne demande rien et ne se fait pas avec des mots. Ce n'est donc pas une prière: c'est une pure présence. » Marc de Smedt, nous dit Christophe André dans la préface, est « un des pionniers dans ce domaine au croisement de la spiritualité et de la psychologie. » Mais

Livres ouverts

pourquoi méditer ? « Tout simplement parce que nous sommes mentalement et émotionnellement, encombrés et pollués par tout un fatras formé par la substance même de nos vies. »

Il s'agit de nous éveiller, de renaître à la vie ; il s'agit de liberté et d'ouverture intérieure ; il s'agit d'apprendre à exister dans le réel tout simplement. « Le vrai bonheur, la vraie liberté est conscience de l'impermanence, respect, compréhension de la vie et de soi-même. S'éveiller de son rêve pour vivre ici et maintenant. »

Cet ouvrage nous présente une vaste palette des chemins de la méditation aux couleurs des différentes traditions religieuses et spirituelles : juive, chrétienne, musulmane, indienne, bouddhiste, taoïste, zen... Une plongée dans la richesse de ces voies qui nous parlent toutes « d'un état intérieur fait de disponibilité et de silence ». Marc de Smedt n'élude pas les obstacles, les pièges. La rencontre de grands méditants du passé et du présent dans cet ouvrage nous ouvre le chemin. Il n'est pas inutile en effet d'avoir un guide quand on débute dans cette voie.

La méditation nous fait comprendre que l'Univers est un corps, que tout est régi par la loi de l'interdépendance, dit l'auteur. Son fruit est l'amour et la compassion pour tous les êtres. La puissance de la médita-

tion pour « dénouer les nœuds du corps » a conduit aux techniques modernisées connues sous le nom de *Mindfulness*, pleine présence ou pleine conscience, qui aident les gens à sortir de leur détresse chronique et les malades à gérer la douleur... Elle est aussi testée dans de nombreuses écoles. On peut donc méditer dans un cadre religieux ou laïc.

La méditation est aussi l'art de jouir de l'instant présent : postures adéquates, respiration, relaxation... Mais elle ne se limite pas à l'assise, elle apprivoise tous les actes quotidiens. Cette attention amène à se découvrir soi-même. « Tous nos problèmes viennent de notre désir de saisir. » La méditation est lâcher-prise. Comme le dit un mystique du désert : « L'égo de l'être humain passe son temps à compliquer les choses. À nous de savoir redevenir simples. » Cette voie « se sert du mental pour mater le mental. » « Délivrez-nous du mental et de ses obsessions », dit un auteur en donnant une autre saveur au Notre Père !

Quel bonheur, de prendre soin de son intérieur, de méditer. C'est « ce que l'on peut vivre de plus haut en matière de spiritualité... La pure présence à la présence. »

Marie-Thérèse Bouchardy

JAB
CH-1227 Carouge
PP/Journal

Poste CH SA

Prière pour que les autres aient le bonheur

(...) Mon Dieu, puisque mon cœur, gonflé comme une grappe,
veut éclater d'amour et crève de douleur :
si c'est utile, mon Dieu, laissez souffrir mon cœur...
Mais que, sur le coteau, les vignes innocentes
mûrissent doucement sous votre Toute-Puissance.

Donnez à tous tout le bonheur que je n'ai pas,
et que les amoureux qui vont se parler bas
dans la rumeur des chars, des bêtes et des ventes,
se boivent des baisers, la hanche sur la hanche
Que les bons chiens paysans, dans un coin de l'auberge,
trouvent la soupe bonne et s'endorment au frais,
et que les longs troupeaux des chèvres traînassantes
broutent le verjus clair aux vrilles transparentes.

Mon Dieu, voici : négligez-moi si vous voulez...
Mais... merci... Car j'entends, sous le ciel de bonté,
ces oiseaux qui devraient mourir dans cette cage,
chanter de joie, mon Dieu, comme une pluie d'orage.